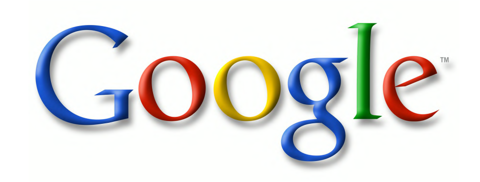
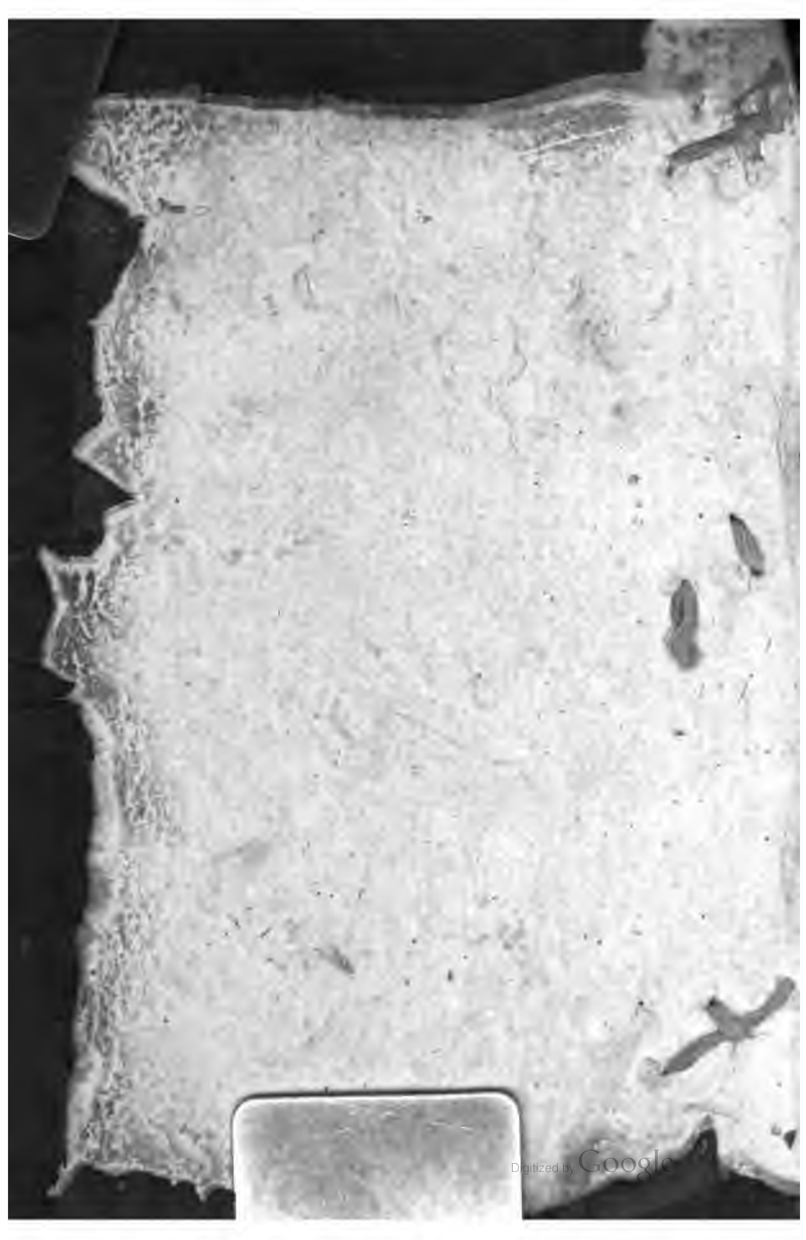
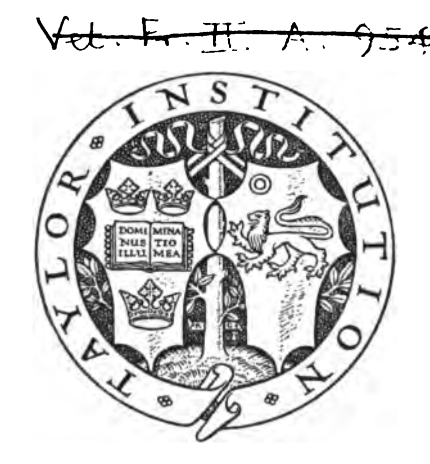






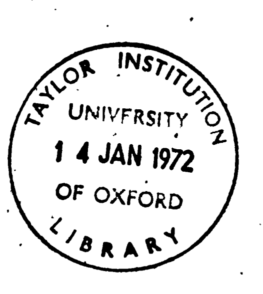

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LA
PHILOSOPHIE
DE
L'HISTOIRE.



A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION.

MDCCLXV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVFRSITY
1 4 JAN 1972
OF OXFORD
LIBRARY

TRÈS HAUTE

ET TRÈS AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE SECONDE.

IMPERATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES,

PROTECTRICE DES ARTS

ET DES SCIENCES;

DIGNE PAR SON ESPRIT DE JUGER

DES ANCIENNES NATIONS,

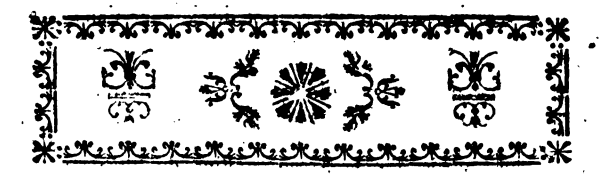
COMME ELLE EST DIGNE

DE GOUVERNER LA SIENNE.

Offert très-humblement par le neveu de L'AUTEUR.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.



LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

VOUS voudriez que des Philoſophes euſſent écrit l'hiſtoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philoſophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enſemble; eſſayons de déterrer quelques monuments précieux ſous les ruines des ſiécles.

Commençons par examiner ſi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eſt aujourd'hui.

Il ſe peut que nôtre monde ait ſubi autant de changements que les états ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terreins immenſes chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiſſons. Vous ſavez que ces lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine, & ailleurs, ne peuvent y avoir été dépoſés

que très lentement par le flux de la mer dans une longue suite de siécles. La Touraine, la Bretagne, la Normandie, les terres contigues ont été partie de l'Ocean bien plus long-tems qu'elles n'ont été des provinces de France & des Gaules.

Les sables mouvants de l'Afrique septentrionale & des bords de la Syrie voisins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chose que les sables de la mer qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu à peu rétirée ? Hérodote qui ne ment pas toujours, nous dit sans doute une très-grande vérité, quand il raconte que suivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avoit pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes sabloneuses qui sont vers la mer Baltique ? Les Ciclades n'attestent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aisément sous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent.

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encor aujourd'hui pour les petites barques, ne semble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Appulie, comme l'antiquité l'a toujours crû ? Le mont Vésuve & le mont Etna ont les mêmes fondements sous la mer qui les sépare. Le Vésuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna cessa de l'être ; l'un des deux soupiraux jette encor des flammes quaud l'autre est tranquille. Une secousse violente abima la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vû il y a quarante ans les clochers de dix-huit Villages près du Mordik qui s'élevaient encor au-dessus de ses inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de tems ses anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ra-

venne, qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordamés du tems des Croisades, & qui est actuellement à dix milles au milieu des terres ; la mer se retire tous les jours de Rozette. La nature rend partout témoignage de ces révolutions ; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace, si la septiéme des Pleyades est disparue depuis long-tems, si plusieurs autres se sont évanouies aux yeux dans la voyes lactée, devons-nous être surpis que notre petit globe subisse des changements continuels ?

Je n'oserais pourtant assurer que la mer ait formé ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits testacées qui habitaient des lacs ; & ces lacs qui ont disparu par des tremblements de terre, se seront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les glossopétres, m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jamais osé penser que ces glossopétres pussent être des langues de chien marin, & je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes sont venues déposer leur *concas veneris* sur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus apporter leurs langues.

Gardons nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai ; nous avons assez de preuves des grandes révolutions du globe, sans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions serait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût existé. Il est vraisemblable que cette terre n'était autre chose que l'isle de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, oubliée ensuite, & enfin retrouvée au commencement du

quinziéme siécle de notre Ere vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irruptions de la mer a formés, par ces archipels semés au milieu des eaux, que les deux hémisphères ont perdu plus de deux mille lieuës de terrein d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

CHAPITRE SECOND.

DES DIFFERENTES RACES D'HOMMES.

CE qui est plus intéressant pour nous, c'est la différence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connuës de notre monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, soient des races entiérement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui en passant par Leide, n'ait vu la partie du *reticulum mucosum* d'un nègre disséqué par le célébre Ruish. Tout le reste de cette membrane est dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane est noire, & c'est elle qui communique aux nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu, & permettre à la graisse échappée de ses cellules de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lévres toujours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres es-

pèces d'hommes de différences prodigieuses ; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des nègres & des négresses transportés dans les pays les plus froids, y produisent toujours des animaux de leur espèce, & que les mulâtres ne sont qu'une race batarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire, comme les anes spécifiquement différents des chevaux produisent des mulets par l'accouplement avec des cavales.

Les Albinos sont à la vérité une nation très-petite & très-rare ; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faiblesse ne leur permet guères de s'écarter des cavernes où ils demeurent ; cependant les nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curiosité. J'en ai vu deux, & mille Européans en ont vû. Prétendre que ce sont des nègres nains, dont une espèce de lèpre a blanchi la peau, c'est comme si on disait que les noirs eux-mêmes sont des bancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne ressemble pas plus à un nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre, rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun, c'est une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie ; leurs cheveux & leurs sourcils sont de la plus belle & de la plus douce soie ; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête ; puisqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la stature du corps, avec la faculté de la parole & de la pensée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Caffres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuisses, le teton noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre con-

tinent ; & le menton toujours imberbe des Américains, sont des différences si marquées, qu'il n'est guères possible d'imaginer que les uns & les autres ne soient pas des races différentes.

Au reste, si l'on demande d'où sont venus les Américains, il faut aussi demander d'où sont venus les habitans des Terres Australes ; & on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvege en a planté aussi en Amérique & sous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Plusieurs savants ont soupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchants de l'homme, ont péri ; les Albinos sont en si petit nombre, si faibles, & si maltraités par les nègres, qu'il est à craindre que cette espèce ne subsiste pas encore long-tems.

Il est parlé de satires dans presque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible ; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les pays chauds, des singes ayent subjugué des filles. Hérodote au livre II, dit, que dans son voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès ; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique au chap. 17 de commettre des abominations avec les boucs & avec les chévres. Il faut donc que ces accouplemens ayent été communs, & jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci, il est à présumer que des espèces monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables ; mais si elles ont existé, elles n'ont pu influer sur le genre humain, & semblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (si vous faites abstraction de cette ligne de descen-

dans d'Adam consacrée par les livres Juifs,) il est vraisemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à peu près aussi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée.

Mais il faut observer que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robustes & plus laborieux dans la simplicité d'un état champêtre pour lequel ils sont nés, ils ont dû jouir d'une santé plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la mollesse, ou dans les travaux mal sains des grandes villes; c'est-à-dire, que si dans Constantinople, Paris & Londres, un homme sur vingt mille arrive à cent années, il est probable que vingt hommes sur vingt mille atteignaient autrefois cet âge C'est ce qu'on vit dans plusieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conservé dans l'état de pure nature.

La peste, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquerent avec le temps aux peuples de l'Asie & de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainsi le genre humain en Asie, & dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures ne se guérissaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre il est à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouissait autrefois d'une vie beaucoup plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands empires.

CHAPITRE TROISIEME.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

PResque tous les peuples, mais sur-tout ceux de l'Asie, comptent une suite de siécles qui nous effraie. Cette conformité entr'eux doit au moins nous faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique ; il n'y avait que deux royaumes quand elle fut découverte, & encor dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, & l'est encor, en petites sociétés à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes, elles se vétissent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissant de la chasse, les autres de racines qu'elles pétrissent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on *ne désire point ce qu'on ne connaît pas.* Leur industrie n'a pu aller au delà de leurs besoins pressans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encor moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plûpart des Nègres, tous les Caffres sont plongés dans la même stupidité.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siécles pour qu'il se forme une grande société d'hommes rassemblés sous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hom-

mes n'articuleraient pas si on ne leur apprenait à prononcer des paroles ; ils ne jetteraient que des cris confus ; ils ne se feraient entendre que par signes. Un enfant ne parle au bout de quelque temps que par imitation : & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté, si on laissait passer ses premieres années sans dénouer sa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps pour que des hommes doués d'un talent singulier ayent enseigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir ensuite à l'établissement de quelque société. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer distinctement ; tels ont été les Troglodites au rapport de Pline. Tels sont encor ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Espérance. Mais qu'il y a loin encor de ce jargon barbare à l'art de peindre ses pensées ! la distance est immense.

Cet état de brutes où le genre humain a été longtemps, dut rendre l'espèce infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères suffire à leurs besoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient se secourir. Les bêtes carnassiéres ayant plus d'instinct qu'eux, devaient couvrir la terre & dévorer une partie de l'espèce humaine.

Les hommes ne peuvaient se défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de grosses brenches d'arbres ; & de-là, peut-être, vint cette notion confuse de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les sangliers avec des massuës.

Les pays les plus peuplés furent sans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les datres, les ananas, & dans les ris qui croit de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peu-

plés, quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux au contraire; il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.

CHAPITRE QUATRIEME.

DE LA CONNAISSANCE DE L'AME.

QUelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'Ame? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils ayent entendu le catéchisme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquiérent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. Le nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des métaphysiciens; cette nature est toujours & par-tout la même. Elle fit sentir aux premieres sociétés qu'il y avait quelque être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins n'étaient pas philosophes.

Il se forma dans la suite des tems des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son pere, ou de son frere, ou de sa femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété

toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans, & cependant ce mort rongé des vers est toujours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui, qui se promène dans l'air. C'est son ame, son ombre, ses manes; c'est une figure légére de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les prémiers tems connus, & doit avoir été par conséquent celle des tems ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a fallu des forgerons des charpentiers, des massons, des laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphysique de plusieurs siécles.

Remarquons en passant que dans l'âge moyen de la Gréce, du tems d'Homére, l'ame n'était autre chose qu'une image aërienne du corps. Ulysse voit dans les enfers des ombres des manes; pouvait-il voir des esprits purs?

Nous examinerons dans la suite comment les Grecs emprunterent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéose des morts; comment ils crurent, ainsi que d'autres peuples, une seconde vie, sans soupçonner la spiritualité de l'ame; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne sais si Platon n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est-là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en sommes pas à ces tems si nouveaux, & nous ne considérons le monde que comme encore informe & à peine dégrossi.

CHAPITRE CINQUIEME

DE LA RELIGION DES PREMIERS HOMMES.

LOrſqu'après un grand nombre de ſiécles quelques ſociétés ſe furent établies, il eſt à croire qu'il y eut quelque religion, quelque eſpéce de culte groſſier. Les hommes alors uniquement occupés du ſoin de ſoutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux ſages un éternel Architecte.

La connoiſſance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur, eſt le fruit de la raiſon cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des ſiécles, ce que ſont aujourd'hui les habitans de pluſieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de pluſieurs iſles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique ayant tout fait, préſent en tous lieux, exiſtant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans les ſens ordinaire; car ils ne nient point l'être ſuprême; ils ne le connaiſſent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un inſecte, les Négres un ſerpent. Chez les Américains, les uns adorent la Lune, les autres un arbre. Pluſieurs n'ont abſolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le ſoleil. Ou Mango Capac leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet aſtre, ou leur raiſon commancée leur

avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit-humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nourrissent : une inondation détruit quelques cabanes ; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? Ce ne peut-être un de leurs concitoyens, car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrette ; elle les a maltraités, il faut donc l'apaiser. Comment en venir à bout ? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être le serpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire : il devient sacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucu objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroit & se fortifie avec le tems, demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le maître, le Seigneur. C'était Adonaï chez les Phéniciens, Baal, Milkom, Adad chez des peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur*, *le Puissant*.

Chaque état eut donc avec le tems sa divinité tutélaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu, & sans pouvoir imaginer que l'état voisin

n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avoit un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi ? Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de maîtres, de Seigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement, & si long-tems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des tems très-postérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. Jephté dit aux Ammonites, *ne possédez-vous pas de droit ce que vôtre seigneur Chamos vous a donné ? Souffrez donc que nous possédions la terre que nôtre seigneur Adonaï nous a promise.*

Il y a deux autres passages non moins forts, ce sont ceux de Jérémie & d'Isaïe, où il est dit, *quelle raison a eu le seigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad ?* Il est clair par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'Adonaï, reconnaissaient pourtant le seigneur Melkom & le seigneur Chamos.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf Apis & le chien Anubis, mais Ammon, & les douze grands Dieux. Les Romains adorérent tous les Dieux des Grecs. Jérémie, Amos & St. Etienne, nous assurent que dans le désert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que Moloc, Remphan & Kium, qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présentérent aucune offrande au seigneur Adonaï qu'ils adorérent depuis. Il est vrai que le Pentateuque ne parle que du veau d'or, dont aucun prophête ne fait mention ; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il suffit de révérer également Moïse, Jérémie, Amos, & St. Etienne, qui semblent se contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'obferve feulement, c'eft qu'excepté ces tems de guerre & de fanatifme fanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvérent très-bon que leurs voifins euffent leurs dieux particuliers, & qu'elles imitérent fouvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le refte des hommes, qui s'accrut avec le tems, imitérent la circoncifion des Arabes & des Egyptiens, s'attachérent comme ces derniers à la diftinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les proceffions, les danfes facrées, le bouc Hazazel, la vache rouffe. Ils adorérent fouvent le Baal, le Belphegor de leurs autres voifins, tant la nature & la coutume l'emportent prefque toujours fur la loi, fur-tout, quand cette loi n'eft pas généralement connue du peuple. Ainfi Jacob petit-fils d'Abraham ne fit nulle difficulté d'époufer deux fœurs qui étaient ce que nous appellons idolâtres & filles d'un pere idolâtre. Moïfe même époufa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre..

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellérent dans leurs livres facrés l'idolâtre Nabucodonofor, l'oint du Seigneur, l'idolâtre Cyrus auffi l'oint du Seigneur. Un de leurs prophêtes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. Elifée permit à l'idolâtre Naaman d'aller dans le temple de Remnon. Mais n'anticipons rien ; nous favons affez que les hommes fe contredifent toujours dans les mœurs & dans leurs loix. Ne fortons point ici du fujet que nous traitons ; continuons à voir comment les religions diverfes s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Afie en-deçà de l'Euphrate adorérent les aftres. Les Caldéens avant le premier Zoroaftre, rendaient hommage au foleil, comme firent depuis les Péruviens dans un au-

tre hémisphére. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse? elle augmente le nombre de ses Dieux. Les Egyptiens commencent par odorer Isheth ou Isis, & ils finissent par odorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour Mars, ceux des Romains maîtres de l'Europe sont pour la Déesse de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. Et cepedant Cicéron & tous les philosophes & tous les initiés reconnaissaient un Dieu suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long-tems après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vû naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations après les révolutions de plusieurs siécles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avaient rendu des services au genre-humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fiévre, & aller à la garderobe; mais les enthousiastes se persuadérent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu; ainsi les Dieux firent des enfans dans tout le monde; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédérent les Grecs, Bacchus, Persée, Hercule, Castor & Pollux furent fils de Dieu, Romulus fils de Dieu; Alexandre fut déclaré fils de Dieu en Egypte; un certain Odin chez nos nations du Nord fils de Dieu, Mango Capac fils du Soleil au Pérou. L'Historien

torien des Mogols Abulgazi rapporte qu'une des ayeules de Gingiskan nommée *Alanku* étant fille fut grosse d'un rayon céleste. Gengiskan lui-même passa pour le fils de Dieu. Et lorsque le Pape Innocent envoya frere Ascelin à Batoukan petit fils de Gengis, ce Moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des Visirs, lui dit qu'il venait de la part du Vicaire de Dieu; le Ministre répondit, ce Vicaire ignore-t'il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand Batoukan son maître?

D'un fils de Dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de son pere; ainsi des temples furent élevés avec le tems à tous ceux qu'on avait supposé être nés du commerce surnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes sur ce sujet; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots, c'est que le gros du genre-humain a été très-long-tems insensé & imbécille; & que peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes, & mettre de la raison dans la folie.

CHAPITRE SIXIEME.

DES USAGES

ET DES SENTIMENS COMMUNS A PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

LA nature étant par-tout la même, les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choses qui tombent le

plus ſous les ſens ; & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être ſupérieur habitant dans les airs. Les peuples voiſins de l'Océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cauſe de tout ce qui arrivât dans le temps de ſes différentes phaſes.

Dans leurs cérémonies religieuſes, preſque tous ſe tournèrent vers l'Orient, ne ſongeant pas qu'il n'y a ni Orient ni Occident, & rendant tous une eſpèce d'hommage au ſoleil qui ſe levait à leurs yeux.

Parmi les animaux le ſerpent dut leur paraître doüé d'une intelligence ſupérieure, parce que voyant muer quelquefois ſa peau, ils durent croire qu'il rajeuniſſait. Il Pouvait donc en changeant de peau ſe maintenir toujours dans ſa jeuneſſe ; il était donc immortel. Auſſi fut-il en Egypte, en Grèce, le ſimbole de l'immortalité. Les gros ſerpents qui ſe trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On penſa bientôt qu'ils gardaient les tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or heſpérides ; un autre veillait autour de la toiſon d'or ; & dans les myſtères de Bacchus on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux, & de-là cette ancienne fable Indienne, que Dieu ayant créé l'homme lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine & longue ; que l'homme chargea ſon âne de ce préſent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fonraine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'ane buvait, de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, & le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De-là enfin tant de contes de ſerpents & d'anes.

Ces ſerpents faiſaient du mal ; mais comme ils

avaient quelque chose de divin, il n'y avait qu'un Dieu qui eût pû enseigner à les détruire. Ainsi le serpent Pithon fut tué par Apollon. Ainsi Ophionée le grand serpent fit la guerre aux dieux long-tems avant que les Grecs eussent forgé leur Apollon. Un fragment de Phérécide rapporte que cette fable du grand serpent ennemi des dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déjà vu que les songes, les rêves durent introduire la même superstition dans toute la terre. Je suis inquiet pendant la veille de la santé de ma femme, de mon fils, je les vois mourants pendant mon sommeil, ils meurent quelques jours après : il n'est pas douteux que les dieux ne m'ayent envoyé ce songe véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli ? c'est un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainsi dans Homère, Jupiter envoye un songe trompeur au chef des Grecs Agamemnon. Tous les songes vrais ou faux viennent du Ciel. Les oracles s'établissent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison ; si le mari vit, la femme garde le silence ; s'il meurt, elle crie par toute la ville que le mage qui a prédit cette mort est un prophête divin. Il se trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédisent l'avenir, & qui découvrent les choses les plus cachées. Ces hommes s'appellent les voyants chez les Egyptiens, comme dit Manéthon au rapport même de Joseph dans son discours contre Appion.

Il y avait des voyants en Caldée, en Syrie. Chaque temple eut ses oracles. Ceux d'Apollon obtinrent un si grand crédit, que Rollin dans son histoire ancienne répéte les oracles rendus par Apollon à Crésus. Le Dieu devine que le roi fait cuire une tortuë dans une tourtière de cuivre, & lui ré-

pond que son régne finira quand un mulet sera sur le trône des Perses. Rollin n'examine point si ces prédictions dignes de Nostradamus ont été faites après coup. Il ne doute pas de la science des prêtres d'Apollon, & il croit que Dieu permettait qu'Apollon dit vrai. C'était apparemment pour confirmer les payens dans leur religion.

Une question plus philosophique dans laquelle toutes les grandes nations policées se sont accordées depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, c'est l'origine du bien & du mal.

Les prémiers théologiens de toutes les nations durent se faire la question que nous faisons tous dès l'âge de quinze ans, pourquoi y a-t-il du mal sur la terre ?

On enseigna dans l'Inde qu'Adimo fils de Brama produisit les hommes justes par le nombril du côté droit, & les injustes du côté gauche, & que c'est de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal physique. Les Egyptiens eurent leur Typhon qui fut l'ennemi d'Osiris. Les Persans imaginerent qu'Ariman perça l'œuf qu'avait pondu Oromase, & y fit entrer le péché. On connaît la Pandore des Grecs : c'est la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises.

L'allégorie de Job fut certainement écrite en Arabe, puisque les traductions Hébraïques & Grecques ont conservé plusieurs termes Arabes. Ce livre qui est d'une très-haute antiquité, représente le Sathan, qui est l'Ariman des Perses, & le Tiphon des Egyptiens, se promenant dans toute la terre, & demandant permission au Seigneur d'affliger Job. Sathan paraît subordonné au Seigneur ; mais il résulte que Sathan est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de peuples sans le savoir étaient d'accord sur la croyance de deux prin-

tipes ; & que l'univers alors connu était en quelque sorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations ; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société ? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fit pas sentir des remords ? L'eau lavait les souillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux, il falait bien que l'eau & le feu purifiassent les ames. Aussi n'y eut-il aucun Temple sans eaux & sans feux salutaires.

Les hommes se plongerent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la Lune, & dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait dans pas le Nil, c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les Prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs Temples eurent des bains sacrés, comme des feux sacrés, simboles universels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les superstitions paraissent établies chez toutes les nations, excepté chez les Lettrés de la Chine.

CHAPITRE SEPTIÉME.

DES SAUVAGES.

ENtendez-vous par sauvages des rustres vivans dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connoissant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habil-

lemens grossiers ; parlant un jargon qu'on n'entend pas dens les villes, ayant peu d'idées, & par conséquent peu d'expressions ; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front ; se rassemblant certains jours dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien ; écoutant un homme autrement vêtu qu'eux, & qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangére, & à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, surtout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeller sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, & cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique sont libres, & nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus sauvages d'Amérique sont des souverains qui reçoivent des Ambassadeurs de nos colonies, que l'avarice & la légéreté ont transplantées auprès de leur territoire. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent ; ils font des traités ; ils se battent avec courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les grands hommes de Plutarque, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une nation Européane proposait de lui céder son patrimoine, *nous sommes nés sur cette terre, nos peres y sont ensévelis, dirons-nous aux ossemens de nos peres, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangére ?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végétent dans nos villages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errans dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'avanture, oubliant les femelles auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils ni leurs peres; vivans en brutes, sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos premiers peres, soit dans la nature humaine.

Nous sommes, si je ne me trompe, au premier rang (s'il est permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les castors, les oyes, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésistible auquel il obéit nécessairement? Qu'est-ce que cet instinct? l'arrangement des organes dont le jeu se déploye par le temps. Cet instinct ne peut se développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

» Leur pouvoir est constant, leur principe est divin;
» Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce;
» Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
» Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour,
» Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour?
» Le renard en naissant va-t-il chercher sa proye.
» Les insectes changeans qui nous filent la soye,
» Les essains bourdonnans de ces filles du ciel,

» Qui pétrissent la cire, & composent le miel ;
» Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
» Tout s'accroît par le temps, tout meurit avec l'âge.
» Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué
» Marche & touche à son but par le ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce ? L'oiseau fait soa nid, comme les astres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé ? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnaciers, aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société ? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siécles en solitaire ? Il est perfectible ; & de-là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection ?

Tous les hommes vivent en société : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? n'est-ce pas comme si on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra-comiques & des couvents de religieuses ; mais il a toujours eu le même instint qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagne de son plaisir, dans ses enfans, dans ses petits-fils ; dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société ;

nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivans comme des brutes; mais on y a trouvé aussi des moutons & des oyes; cela n'empêche pas que les oyes & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des Faquirs dans les Indes qui vivent seuls, chargés de chaînes. Oui; & ils ne vivent ainsi qu'afin que les passans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font par un fanatisme rempli de vanité, ce que font nos mendians des grands chemins, qui s'estropient pour attirer la compassion. Ces excrémens de la société humaine sont seulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette société.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siécles, comme sont encor aujourd'hui une infinité de païsans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux & les liévres.

Par quelle loi, par quels liens secrets, par quel instint l'homme aura-t-il toujours vécu en famille sans le secours des arts, & sans avoir encor formé un langage? c'est par sa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'est par l'attachement qu'un Morlaque, un Islandois; un Lapon, un Hottentot sent pour sa compagne, lorsque son ventre grossissant, lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui; c'est par le besoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né, par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend nécessairement d'obéir au pere & à la mere, par les secours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou six ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme; c'est enfin parce que dans un

âge avancé ils voyent avec plaisir leurs fils & leurs filles faire ensemble d'autres enfans qui ont le même instint que leurs peres & leurs meres.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue ; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une maniere bien différente ?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares ? elles seront sans doute très-long-tems sans en parler aucune ; elles s'entendront très bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages, à prendre ce mot dans ce sens, c'est-à-dire, il y aura eu long-tems des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de grosses branches d'arbres, se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espéce, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un instinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Vosges qui étonnent les savants. Le paysan le plus ignorant sait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance faisant équilibre ; est au poids, comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait fallu que cette connaissance précédat l'usage des leviers, que de siécles se seraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place !

Proposez à des enfans de sauter un fossé : tous prendront machinalement leur secousse, en se retirant un peu en arriere, & en courant ensuite. Ils ne savent pas assurément que leur force en ce cas est le produit de leur masse multipliée par leur vitesse.

Il eſt donc prouvé que la nature ſeule nous inſpire des idées utiles qui précédent toutes nos réflexions. Il en eſt de même dans la morale. Nous avons tous deux ſentimens qui ſont le fondement de la ſociété, la commiſération & la juſtice. Qu'un enfant voie déchirer ſon ſemblable, il éprouvera des angoiſſes ſubites, il les témoignera par ſes cris & par ſes larmes, il ſecouera s'il peut celui qui ſouffre.

Demandez à un enfant ſans éducation, qui commencera à raiſonner & à parler, ſi le grain qu'un homme a ſemé dans ſon champ lui appartient, & ſi le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime ſur ce grain; vous verrez ſi l'enfant ne répondra pas comme tous les légiſlateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux, & la fourure aux ours; & ce principe eſt ſi conſtant qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent, malgré les tirans qui veulent le noyer dans le ſang, malgré les impoſteurs qui veulent l'anéantir dans la ſuperſtition. C'eſt ce qui fait que le peuple le plus groſſier juge toujours très-bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il ſent ſi ces loix ſont conformes ou oppoſées aux principes de commiſération & de juſtice qui ſont dans ſon cœur.

Mais avant d'en venir à former une ſociété nombreuſe, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ſerait jamais parvenu. On aura ſans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers beſoins; enſuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées; les meres ſur-tout auront dénoué leurs langues les premieres. Tout idiôme commençant aura été compoſé de monoſyllables, comme plus aiſé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conservé quelque chose de leur premier langage, expriment encor par des monosyllabes les choses les plus familiéres, & qui tombent le plus sous nos sens : presque tout le Chinois est fondé encor aujourd'hui sur des monosyllabes.

Consultez l'ancien Tudesque, & tous les idiômes du Nord ; vous verrez à peine une chose nécessaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe ; *zon*, le soleil ; *moun*, la lune ; *zé*, la mer ; *flus*, fleuve ; *man*, l'homme ; *hof*, la tête ; *buom*, un arbre ; *drink*, boire ; *march*, marcher ; *shalaf*, dormir, &c.

C'est avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés que long-tems après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des tems ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances *je voudrais*, *j'aurais voulu*, les choses positives, les choses conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées, qu'on soit parvenu avec le tems à rendre sensibles par des mots composés ces opérations secrettes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois tems. Les Hébreux n'exprimaient que le présent & le futur. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la perfection.



CHAPITRE HUITIÉME.

DE L'AMERIQUE.

SE peut-il qu'on demande encore d'où sont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? On doit assurément faire la même question sur les nations des Terres Australes. Elles sont beaucoup plus éloignées du port dont partit Cristophe Colomb que ne le sont les Isles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre est habitable ; qui les y a mis ? On l'a déjà dit, c'est celui qui fait croître l'herbe des champs ; & on ne devait pas être plus surpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il est assez plaisant que le Jésuite Lafiteau prétende dans sa préface de l'Histoire des Sauvages Américains, qu'il n'y a que des athées qui puissent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît sous le nom d'Isle Atlantique. Les Isles du Cap-Vert y sont sous le nom des Gorgades, les Caraïbes sous celui des Hespérides. Tout cela n'est pourtant fondé que sur l'ancienne découverte des Isles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagérent ; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens tems qu'aujourd'hui.

Laissons le Pere Lafiteau faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & sur-tout, parce que les femmes Caraïbes faisaient la cuisine de leurs maris, ainsi que les femmes Cariennes ; laissons-le supposer que les Caraïbes

ne naissent rouges ; & les Négresses noires ; qu'à cause de l'habitude de leurs premiers peres de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les Négresses voyant leurs maris teints en noir en eurent l'imagination si frappée que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes Caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchérent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de Jacob, qui nâquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eu ce Patriache de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée ; ces branches paraissant à peu-près de deux couleurs, donnérent aussi deux coeleurs aux agneaux du Patriarche. Mais le Jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du tems de Jacob, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de Laban, pourquoi ses brebis voyant toujours de l'herbe ne faisaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarrassé.

Enfin Lafiteau fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ses raisons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers Grecs allaient à la chasse, les Améaicains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des sorciers. On dansait dans les fêtes de la Créce, on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes.

On peut faire sur les nations du nouveau monde une réflexion que le Pere Lafiteau n'a point faite, c'est que lès peuples éloignés des tropiques, ont toujours été invincibles, & que les peuples plus raprochés des tropiques, ont presque tous été soumis à des Monarques. Il en fut long-tems de même dans nôtre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soient allés jamais subjuguer le Méxique, comme les Tartares se sont répandus dans l'Asie & dans l'Europe. Il paraît que les Cana-

diens ne furent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie ; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très-mal sain ; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons : les fléches trempées dans les sucs de ces herbes venimeuses, font des playes toujours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les observations physiques qu'on peut faire sur cette quatriéme partie de nôtre univers si long-tems inconnue, la plus singuliere peut-être, c'est qu'on n'y trouve qu'un seul peuple qui ait de la barbe ; ce sont les Esquimaux ; ils habitent au Nord vers le cinquante-deuxiéme dégré où le froid est plus vif qu'au soixante & sixiéme du nôtre continent. Leurs voisins sont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes absolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'isthme de Panama est la race des Dariens presque semblable aux Albinos, qui fuit la lumiere & qui végéte dans des cavernes ; race faible, & par conséquent en très-petit nombre.

Les lions en Amérique sont chétifs & poltrons ; les moutons y sont grands & si vigoureux qu'ils servent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y sont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne sont pas celles de nôtre hémisphére. Ainsi tout est varié ; & la même Providence qui a produit l'éléphant, le rinocerot & les négres, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril sur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'est pas le nôtre.

CHAPITRE NEUVIEME.

DE LA THEOCRATIE.

IL ſemble que la plûpart des anciennes nations ayent été gouvernées par une eſpéce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les Brames long-tems ſouverains; en Perſe les mages ont la plus grande autorité. L'hiſtoire des oreilles de Smerdis peut bien être une fable, mais il en réſulte toujours que c'était un mage qui était ſur le trône de Cyrus. Pluſieurs prêtres d'Egypte preſcrivaient aux rois juſqu'à la meſure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & ſouvent ſe faiſaient rois eux-mêmes.

Si nous deſcendons aux Grecs, leur hiſtoire, toute fabuleuſe qu'elle eſt, ne nous apprend-elle pas que le prophête Calcas avait aſſez de pouvoir dans l'armée pour ſacrifier la fille du Roi des Rois?

Deſcendez encor plus bas chez des nations ſauvages poſtérieures aux Grecs; les Druides gouvernaient la nation Gauloiſe.

Il ne paraît pas même poſſible que dans les premieres peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la Théocratie: car dès qu'une nation a choiſi un Dieu tutélaire, ce Dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent ſur l'eſprit de la nation; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur Dieu; ils le font donc toujours parler; ils débitent ſes oracles, & c'eſt par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'eſt de cette ſource que ſont venus les ſacrifices de ſang humain qui ont ſouillé preſque toute la terre. Quel pere, quelle mere aurait jamais pu abjurer la nature

nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel, si on n'avait pas été certain que le Dieu du pays ordonnait ce sacrifice ?

Non-seulement la Théocratie a long-tems régné, mais elle a poussé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puisse parvenir ; & plus ce gouvernement se disait divain, plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs Dieux ; donc il croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guères que les Chinois qui n'ayent pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens états connus qui n'ait pas été soumis au Sacerdoce ; car les Japonois étaient sous les loix d'un prêtre six cent ans avant nôtre Ere. Presque par-tout ailleurs la théocratie est si établie, si enracinée, que les premieres histoires sont celles des Dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux, disaient les peuples de Thébes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. Brama s'incarna pour régner dans l'Inde ; Sammonocodom à Siam ; le Dieu Adad gouverna la Syrie ; la déesse Cibéle avait été souveraine de Phrigie, Jupiter de Créte, Saturne de Gréce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables ; c'est par-tout une confuse idée chez les hommes que les Dieux sont autrefois descendus sur la terre.



CHAPITRE DIXIEME.

DES CALDÉENS.

LEs Caldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Caldéens; elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations céleſtes, envoyées de Babylone par Caliſtène au précepteur d'Alexandre. Ces tables Aſtronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant nôtre Ere vulgaire. Il eſt vrai que cette époque touche au tems où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la vulgate, des Samaritains & des Septante, que nous révérons également. Le déluge universel eſt un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toujours les faibles tâtonnemens de nôtre esprit borné aux lumiéres d'un ordre supérieur.

D'anciens auteurs cités dans George le Sincelle, disent que du tems d'un roi Caldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se déborderent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pû savoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la terre habitable. Encor une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il eſt clair que si les Caldéens n'avaient exiſté sur la terre que depuis dix-neuf cent années avant notre Ere, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le véritable syſtême de notre univers; notion

étonnante à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. Ariſtarque de Samos nous apprend que les ſages de Caldée avaient connu combien il eſt impoſſible que la terre occupe le centre du monde planétaire qu'ils avaient aſſigné au ſoleil cette place, qui lui appartient ; qu'ils faiſaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'eſprit ſont ſi lents, l'illuſion des yeux eſt ſi puiſſante, l'aſſerviſſement aux idées reçûes ſi tirannique, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cent ans, eût pû parvenir à ce haut degré de philoſophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Auſſi les Caldéens comptaient quatre cent ſoixante & dix mille ans. Encor cette connaiſſance du vrai ſyſtême du monde ne fut en Caldée que le partage du petit nombre des philoſophes. C'eſt le ſort de toutes les grandes vérités ; & les Grecs qui vinrent enſuite, n'adoptérent que le ſyſtême commun qui eſt le ſyſtême des enfans.

(*) Quatre cent ſoixante & dix mille ans, c'eſt

(*) Nôtre ſainte religion ſi ſupérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'eſt fait que depuis environ ſix mille années ſelon la vulgate : ou environ ſept mille ſuivant les ſeptante. Les interprêtes de cette religion ineffable nous enſeignent qu'Adam eut la ſcience infuſe, & que tous les arts ſe perpétuèrent d'Adam à Noé. Si c'eſt là en effet le ſentiment de l'Égliſe, nous l'adoptons d'une foi ferme & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette ſainte Égliſe qui eſt infaillible. C'eſt vainement que l'Empereur Julien, d'ailleurs ſi reſpectable par ſa vertu, ſa valeur, & ſa ſcience, dit dans ſon diſcours cenſuré par le grand & modéré St. Cirille, que ſoit qu'Adam eût la ſcience infuſe, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de ſe perfectionner dans la ſcience infuſe s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait

beaucoup pour nous autres qui sommes d'hier ; mais c'est bien peu de chose pour l'univers entier. Je sais bien que nous ne ponvons adopter ce calcul, que Cicéron s'en est moqué, qu'il est exorbitant, & que sur-tout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à Sanchoniathon & à Bérose ; mais encor une fois, il est impossible (humainement parlant) que les hommes soient parvenus en dix-neuf cent ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le second, de former un langage ; ce qui certainement demande un espace de tems très considérable. Le troisiéme, de se bâtir quelques huttes ; le quatrieme, de se vêtir. Ensuite pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'industrie, tant de siécles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en sont venus à bout. Quel saut de cet état à l'astronomie ?

Long-tems les Caldéens gravérent leurs observations & leurs loix sur la brique, en hiérogliphes qui étaient des caracteres parlans, usage que les Egyptiens connurent après plusieurs siécles. L'art de transmettre ses pensées par des caracteres alphabétiques, ne dut être inventé que très tard dans cette partie de l'Asie.

Il est à croire qu'au tems où les Caldéens bâtirent des villes, ils commencerent à se servir de l'alphabet. Comment faisait-on auparavant ? dira-t'on ; comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où personne ne sait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les

pas. On sait avec quelle sagesse St. Cirille a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choses sacrées. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babilone était probablement une très ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immenſe & ſuperbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en ſais rien. Eſt-ce Sémiramis ? eſt ce Belus ? eſt-ce Nabonaſſar ? Il n'y a jamais eu dans l'Aſie ni de femme appellée Sémiramis, ni d'homme appellé Belus. C'eſt comme ſi nous donnions à des villes Grecques le nom d'Armagnac & d'Abbeville. Les Grecs qui changerent toutes les terminaiſons barbares en mots Grecs, dénaturérent tous les noms Aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de Sémiramis reſſemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaſſar, ou plutôt Nabon-aſſor, eſt probablement celui qui embellit & fortifia Babilone, & en fit à la fin une ville ſi ſuperbe. Celui-là eſt un véritable monarque connu dans l'Aſie par l'Ere qui porte ſon nom. Cette Ere inconteſtable ne commence que 1747 ans avant la nôtre : ainſi elle eſt très-moderne par raport au nombre des ſiécles néceſſaire pour arriver juſqu'à l'établiſſement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babilone, qu'elle exiſtait long-tems avant Nabonaſſar. C'eſt la ville du pere *Bel*. *Bab* ſignifie *pere* en Caldéen, comme l'avoue d'Herbelot. *Bel* eſt le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de Bahel, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou ſelon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu plus de Ninus fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de Bélus fondateur de Babilone. Nul prince aſiatique ne porta un nom en *us*.

Il ſe peut que la circonférence de Babilone ait été de 24 de nos lieuës moyennes ; mais qu'un Ninus ait bâti ſur le Tigre à quarante lieuës ſeulement de Babilone, une ville appellée Ninive, d'une étendue

aussi grande : c'est ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puissans empires qui subsistaient à la fois, celui de Babilone, celui d'Assirie ou de Ninive, & celui de Sirie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable ; c'est comme si on disait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puissans empires, dont les capitales Paris, Soissons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâtie, ou du moins était fort peu de chose au temps où il est dit que le prophête Jonas lui fut député pour l'exhorter à la pénitence, & fut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu empire d'Assirie n'existait pas même encore dans le temps où l'on place Jonas ; car il prophétisait, dit-on, sous le Melk ou Roitelet Juif Joas ; & Phul qui est regardé dans les livres hébreux comme le premier roi d'Assirie, ne régna selon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de Joas. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dattes, on trouve par-tout de la contradiction, & on demeure dans l'incertitude.

Il est dit dans le livre de Jonas qu'il y avait à Ninive cent vingt mille enfans nouveaux nés ; cela supposerait plus de cinq millions d'habitans, selon le calcul assez juste de nos dénombremens, fondés sur le nombre des enfans vivans nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'est pas encor bâtie, sont quelque chose d'assez rare.

J'avoue que je ne comprens rien aux deux empires de Babilone & d'Assirie. Plusieurs savans qui ont voulu porter quelques lumieres dans ces ténébres, ont affirmé que l'Assirie & la Caldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un résidant à Babilone, l'autre à Ninive ; & ce sentiment raisonnable peut être adopté, jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jetter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation, c'est cette fameuse tour élevée pour observer les astres. Presque tous les commentateurs ne pouvant contester ce monument, se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne sçait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel ; est-ce la Lune ? est-ce la planete de Vénus ? il y a loin d'ici là.

Quoi qu'il en soit, si Nabonassar éleva cet édifice pour servir d'observatoire, il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cent ans avant nous. Concevez ensuite combien de siécles exige la lenteur de l'esprit humain pour en venir jusqu'à dresser un tel monument aux sciences.

Ce fut en Caldée & non en Egypte ; qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me semble, trois preuves assez fortes ; la premiere que les Caldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable ; la seconde, que les signes du zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'Avril, puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent ; ils ne pouvaient au mois que nous nommons *Aoust*, figurer un signe par une fille chargée d'épics de bled, puisque ce n'est pas en ce temps qu'ils font la moisson. Ils ne pouvaient figurer Février par une cruche d'eau, puisqu'il pleut très rarement en Egypte, & jamais au mois de Janvier. La troisieme raison, c'est que les signes anciens du zodiaque Caldéen étaient un des articles de leur religion : ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile (livre II.)

Cette religion des anciens Caldéens était le Sabifme, c'eft-à-dire, l'adoration d'un Dieu fuprême, & la vénération des aftres & des intelligences céleftes qui préfidaient aux aftres. Quand ils priaient, ils fe tournaient vers l'étoile du Nord : tant leur culte était lié à l'aftronomie.

Vitruve dans fon neuviéme livre, où il traite des cadrans folaires, des hauteurs du foleil, de la longueur des ombres, de la lumiere réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Caldéens, & non les les Egyptiens. C'eft, ce me femble, une preuve affez forte qu'on regardait la Caldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette fcience ; de forte que rien n'eft plus vrai que cet ancien proverbe latin ;

Tradidit Ægyptis Babilon Ægyptus Achivis.

CHAPITRE ONZIEME.

DES BAPILONIENS DEVENUS PERSANS.

A L'Orient de Babilone étaient les Perfes. Ceux-ci porterent les armes & leur religion à Babilone, lorfque Koresh que nous appellons Cyrus, prit cette ville avec le fecours des Médes établis au nord de la Perfe. Nous avons deux fables principales fur Cyrus, celle d'Hérodote, & celle de Xénophon, qui fe contredifent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote fuppofe un roi Mède, c'eft-à-dire, un roi d'Hircanie qu'il appelle Aftyage d'un nom grec. Cet Hircanien Aftyage commande de noyer fon petit-fils Cyrus au berceau, parce qu'il a vu en fonge fa fille Mandane mere de Cyrus, *piffer fi*

copieusement qu'elle inonda toute l'Asie. Le reste de l'avanture est à peu près dans ce goût ; c'est une histoire de Gargantua écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de Cyrus un roman moral, à peu près semblable à notre Télémaque. Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuse de son héros, que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la mollesse. Des habitans de l'Hircanie, que les Tartares alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sibarites ?

Tout ce qu'on peut assurer de Cyrus, c'est qu'il fut un grand conquérant, par conséquent un fléau de la terre. Le fonds de son histoire est très-vrai ; les épisodes sont fabuleux : il en est ainsi de toute histoire.

Rome existait du temps de Cyrus : elle avait un territoire de quatre à cinq lieuës, & pillait tant qu'elle pouvait ses voisins ; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois Horaces, & l'avanture de Lucréce, & les boucliers descendus du ciel, & la pierre coupée avec un razoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babilonie & ailleurs ; mais humainement parlant on pourrait douter que l'ange Raphaël fût descendu *du ciel* pour conduire à pied le jeune Tobie vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chasser le diable Asmodée avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'Hérodote, ou le roman de Xénophon, concernant la vie & la mort de Cyrus ; mais je remarquerai que les Parsis ou Perses prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait six mille ans, un ancien Zerdust, un prophête, qui leur avait appris à être justes, & à révérer le soleil, comme les anciens Caldéens avaient révéré les étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perses & ces Caldéens fussent si justes, & de savoir précisé-

ment en quel temps vint leur second Zerduſt qui rectifia le culte du ſoleil, & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du ſoleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du Zend, que les Parſis diſperſés aujourd'hui dans l'Aſie révérent comme leur bible : ce livre eſt peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinq Kings des Chinois : il eſt écrit dans l'ancienne langue ſacrée des Caldéens ; & Mr. Hide qui nous a donné une traduction du Sadder, nous aurait procuré celle du Zend, s'il avait pu ſubvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au Sadder, à cet extrait du Zend qui eſt le catéchiſme des Parſis. J'y vois que ces Parſis croyaient depuis longtemps, un Dieu, un diable, une réſurrection, un paradis, un enfer. Ils ſont les premiers, ſans contredit, qui ont établi ces idées ; c'eſt le ſyſtême le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des ſiécles, puiſque les Phariſiens chez les Juifs ne ſoutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenſes après la mort, que vers le temps d'Hérode.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne hiſtoire du monde. Voilà une religion utile, établie ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, & ſur la connaiſſance de l'Etre créateur. Ne ceſſons de remarquer par combien de degrés il falut que l'eſprit humain paſſat pour concevoir un tel ſyſtême. Remarquons encore que le baptême, l'immerſion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, eſt un des préceptes du Zend (p. 251.) La ſource de tous les rites eſt venuë peut-être des Perſans & des Caldéens juſqu'aux extrêmités de l'Occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babiloniens eurent des Dieux ſécondaires en reconnaiſſant un Dieu ſouverain. Ce ſyſtême, ou plutôt ce cahos, fut celui de toutes les nations, excepté

des tribunaux de la Chine. On trouve presque partout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages. L'instinct plus que la raison conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perses révérerent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs, tout en est plein dans les ruines de Persépolis : mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité ; on voit des têtes qui s'envolent au Ciel avec des ailes, symboles de l'émigration d'une vie passagére à la vie immortelle.

Passons aux usages purement humains. Je m'étonne qu'Hérodote ait dit devant toute la Gréce dans son Ier. livre, que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la loi de se prostituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de Milita ou Venus. Je m'étonne encor plus que dans toutes les histoires faites pour l'instruction de la jeunesse, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une église des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir descendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infâmie peut-elle être dans le caractere d'un peuple policé ? Est-il possible que les magistrats d'une des plus grandes villes du monde ayent établi une telle police ? que les maris ayent consenti de prostituer leurs femmes ? que tous les peres ayent abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Asie ? Ce qui n'est pas dans la nature n'est jamais vrai. J'aimerais autant croire Dion Cassius, qui assure que les graves sénateurs de Rome proposerent un décret par lequel César âgé de cinquante-sept ans aurait le droit de jouïr de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui em compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner au-

cun, n'auraient-ils pas dû s'appercevoir ou qu'Hérodote debitait des fables, ou plutôt que son texte etait corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtisanes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les passans sur les chemins.

Je ne croirai pas davantage Sextus Empiricus; qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes? La pédérastie au contraire était expressement défendue dans le livre du Zend, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du Sadder, où il est dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perses épousaient leurs meres; mais quels sont ses garans? des ouï dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à Catulle: *Nam magus ex matre & nato nascatur oportet.* Tout mage doit naître de l'inceste d'une mere & d'un fils. Une telle loi n'est pas croyable; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de meres qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux peres de s'unir à leurs filles, qu'aux meres de coucher avec leurs enfans, puisqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable.



CHAPITRE DOUZIEME.

DE LA SIRIE.

JE vois par tous les monumens qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut nommée toujours Sirie, que l'alphabet de ces peuples fut toujours Siriaque, que c'est là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perses prétendent que leur Bram ou Abráham était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Assirie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le païs des fables ?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrés; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules ? qu'on ait appellé les nations voisines de l'Euphrate *Assiriennes*, quand elles se furent étendues vers Damas; & qu'on ait appellé *Assiriens* les peuples de Sirie, quand ils s'approcherent de l'Euphrate ? C'est là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lorsqu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babiloniens ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différens des peuples de Sirie. Les anciens caracteres de la langue Siriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mê-

mes. La déeſſe de Syrie ſi ancienne n'avait aucun rapport avec le culte des Caldéens. Les mages Caldéens, Babiloniens, Perſans, ne ſe firent jamais Eunuques comme les prêtres de la déeſſe de Syrie; choſe étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les prêtres ſe dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population conſidérable? Il n'eſt pas poſſible qu'on eût voulu attenter ainſi contre la nature dans un pays où l'eſpéce auraient été rare

Les prêtres de Cibéle en Phrygie ſe rendaient Eunuques comme ceux de Syrie. Encor une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de ſacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne ſe point expoſer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté? Peut-on s'étonner après de tels ſacrifices de celui que l'on faiſait de ſon prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un teſticule chez des nations Africaines? Les fables d'Atis & de Combalus ne ſont que des fables, comme celle de Jupiter qui rendit Eunuque Saturne ſon pere. La ſuperſtition invente des uſages ridicules, & l'eſprit romaneſque en invente des raiſons abſurdes.

Ce que je remarquerai encor des anciens Syriens, c'eſt que la ville qui fut depuis nommée la ville ſainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens mages; il ſemble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient conſacrés au ſervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville ſainte. Nous ſavons que Thébes en Egypte était la ville de Dieu, Babilone la ville de Dieu; Apamée en phrigie était auſſi la ville de Dieu.

Les Hébreux long-tems après, parlent des peuples de Gog & de Magog; ils pouvaient entendre

par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre aussi les Scythes qui vinrent ravager l'Asie avant Cyrus, & qui dévastérent la Phénicie. Mais il importe fort peu de savoir quelle idée passait par la tête d'un Juif quand il prononçait Magog ou Gog.

Au reste je ne balance pas à croire les Siriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raison évidente, que les pays les plus aisément cultivables sont nécessairement les premiers peuplés, & les premiers florissants.

CHAPITRE TREIZIEME.

DES PHENICIENS,

ET DE SANCHONIATON.

LEs Phéniciens sont probablement rassemblés en corps de peuple aussi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens, parce que leur pays est moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Ascalon, sont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la derniere ressource des peuples. On a commencé par cultiver sa terre avant de bâtir des vaisseaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui sont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bien-tôt cette industrie fille du besoin qui n'éguillonnent point les autres nations. Il n'est parlé d'aucune entreprise maritime ni des Caldéens, ni des Indient. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur, la mer était leur Typhon, un être mal-faisant; & c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cent vaisseaux équipés par Sésostris pour aller conquérir l'Inde

Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage & Cadix fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieuses, leur art de teindre en pourpre, sont des témoignages de leur habileté, & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinziéme siécle, & ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des régistres qui tinssent lieu de nos livres de compte, avec des signes aisés & durables pour établir ces régistres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très-vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils ayent inventé de tels caractères avant les Caldéens, mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabet*, composé de leurs deux premiers caractères, dépose en faveur des Phéniciens.

Je ne voit point que les Egpptiens ayent jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérerent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniaton Phénicien, qui écrivait long-tems avant la guerre de Troie, l'histoire des premiers âges, & dont Eusébe nous a conservé quelques fragmens, traduits par Philon de Biblos ; Sanchoniaton, dis-je nous apprend que les Phéniciens avaient sacrifié de temps immémorial aux éléments & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers Ecrivains ;

Ecrivains ; il eut la même ambition que les Auteurs du Zend & du Védam, la même qu'eurent Manéthon en Egypte & Héſiode en Gréce.

Ce qui prouve la prodigieuſe antiquité du livre de Sanchoniaton, c'eſt qu'on en liſait les premieres lignes dans les miſtères d'Iſis & de Cerès, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'euſent pas rendu à un Auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premieres ſources de connaiſſances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même ; il conſulta toutes les archives anciennes, & ſur-tout le prêtre Jérombal. Le nom de Sanchoniaton ſignifie en ancien Phénicien, *Amateur de la vérité*, Porphyre, Théodoret, Euſébe l'avouent. La Phénicie était appellée *le pays des Archives*, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans Joſué & dans les Juges.

Jerombal conſulté par Sanchoniaton était prêtre du Dieu ſuprême, que les Phéniciens nommaient *Iaho*, *Jehova*, nom réputé ſacré, adopté chez les Egyptiens, enſuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument ſi antique, que Tyr exiſtait depuis très-long-tems, quoiqu'elle ne fut pas parvenue encor à une ville puiſſante.

Ce mot *El*, qui déſignait Dieux chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes, & il eſt probable que de ce monoſyllabe *El*, les Grecs compoſérent leur *Elios*. Mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux ſe ſervirent très-long-tems après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'eſt de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnérent à Dieu, Eloa, Iaho, Adonaï ; cela ne peut être autrement, puiſque les Juifs ne parlérent long-tems en Canaan que la langue Phénicienne.

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs ; & qu'ils ne prononçaient jamais, était si commun dans l'Orient, que Diodore dans son livre second, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que *Minos se vantait d'avoir communiqué avec le Dieu* Zeus, *Zamolxis avec la déesse* Vesta, *& le Juif Moïse avec le Dieu* Iaho, &c.

Ce qui mérite ser-tout d'être observé, c'est que Sanchoniaton en rapportant l'ancienne Cosmologie de son pays, parle d'abord du cahos enveloppé d'un air tétébreux, *Chaut ereb*. L'Erèbe, la nuit d'Hésiode, est prise du mot Phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du cahos sortit *Muth* ou *Moth*, qui signifie la matiere. Or qui arrange la matiere ? C'est Colpi Iaho, l'Esprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'est à la voix de Dieux que nâquirent les animaux & les hommes.

Il est aisé de se convaincre que cette Cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le peuple le plus ancien est toujours imité par ceux qui v'ennent après lui ; ils apprennent sa langue, ils suivent une partie de ses rites, ils s'approprient ses antiquités & ses fables. Je sais combien toutes les origines Caldéennes, Syriennes, Phéniciennes, Egyptiennes & Crecques sont obscures. Quelle origine ne l'est pas ? Nous ne pouvons avoir rien de certain sur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec sureté jusqu'à certaines bornes : nous savons que Babilone existait avant Rome, que les villes de Syrie étaient puissantes avant qu'on counût Jérusalem, qu'il y avait des rois d'Egypte avant Jacob, avant Abraham ; nous savons quelles sociétés se sont établies les dernieres ; mais pour savoir précisément quel fut le premier peuple, il faut une révelation.

Au moins nous est-il permis de peser les proba-

bilités & de nous servir de nôtre raison dans ce qui n'intéresse point nos dogmes sacrés supérieurs à toute raison.

Il est très-avéré que les Phéniciens occupaient depuis long-tems leur pays avant que les Hébreux s'y présentassent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue Phénicienne quand ils erraient loin de la Phénicie dans le désert au milieu de quelques hordes d'Arabes?

La langue Phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux, & purent ils écrire dans cette langue du tems de Josué parmi des dévastations & des massacres continuels? Les Hébreux après Josué devenus long-tems esclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à sang, n'apprit-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de Caldéen quand ils furent esclaves à Babilone?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un peuple commerçant, industrieux, savant, établi de tems immémorial & qui passe pour l'inventeur des lettres, écrivit longtems avant un peuple errant nouvellement établi dans son voisinage, sans aucune science, sans aucune industrie, sans aucun commerce, subsistant uniquement de rapines?

Peut-on nier sérieusement l'autenticité des fragmens de Sanchoniaton conservés par Eusébe? ou peut-on imaginer avec le savant Huet que Sanchoniaton ait puisé chez Moïse? Quand tout ce qui reste de monumens antiques nous avertit que Sanchoniaton vivait à peu-près du tems de Moïse, nous ne décidons rien; c'est au lecteur éclairé & judicieux à décider entre Huet & Vandale qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la dispute.

CHAPITRE QUATORZIEME.

DES SCITHES, ET DES GOMERITES.

LAiſſons Gomer preſqu'au ſortir de l'arche, aller ſubjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laiſſons aller Tubal en Eſpagne, & Magog dans le Nord de l'Allemagne, vers le tems où les fils de Cham faiſaient une prodigieuſe quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes ſont débitées dans tant de livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrette, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'Hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scithes qu'ils ne connaiſſaient pas ?

Pourquoi Quinte-Curce, en parlant des Scithes qui habitaient au Nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cent lieues) pourquoi, dis-je, Quinte-Curce met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces barbares ? pourquoi s'oppoſe-t-il qu'ils reprochent à Aléxandre ſa ſoif de conquérir ? pourquoi leur fait-il dire qu'Aléxandre eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient excercé le brigandage dans toute l'Aſie ſi long-tems avant lui ? pourquoi enfin, Quinte-Curce peint-il ces Scithes comme les plus juſtes de tous les hommes ? La raiſon en eſt que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne en mauvais géographe, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scithes en déclamateur.

Si Horace en oppoſant les mœurs des Scithes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares, s'il dit,

Campeſtres melius Scithæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ:
Voyez les habitans de l'affreuſe Scithie
Qui vivent ſur des chars,
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars :

c'eſt qu'Horace parle en poëte un peu ſatyrique, qui eſt bien aiſe d'élever des étrangers aux dépens de ſon pays.

C'eſt par la même raiſon que Tacite s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes a leurs abominables Dieux. Tacite, Quinte-Curce, Horace reſſemblent à ces pédagogues qui pour donner de l'émulation à leurs diſciples prodiguent en leur préſence des louanges à des enfans étrangers, quelques groſſiers qu'il puiſſent être.

Les Scithes ſont ces mêmes barbares que nous avons depuis appellés Tartares, ce ſont ceux-là même qui long-tems avant Aléxandre avaient ravagé pluſieurs fois l'Aſie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt ſous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine & les Indes; tantôt ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes déſintéreſſés & juſtes, dont nos compilateurs vantent encor aujourd'hui l'équité quand ils copient Quinte-Curce. C'eſt ainſi qu'on nous acca-

ble d'histoires anciennes sans choix & sans jugement; on les lit à peu-près avec le même esprit qu'elles ont été faites, & on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scithie Européane; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit-humain & qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévastations; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'esprit du plus vaste empire de la terre, que tous les arts soient venus en foule embellir des désert, c'est-là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire, perfectionna ce que Pierre le grand avait commencé. Une autre femme (Elisabeth) étendit encor ce noble commencemens. Une autre Impératrice encore, est allée plus loin que les deux autres; son génie s'est commmuniqué à ses sujets; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire. Et enfin, on a vu en un demi-siécle la cour de Scithie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Gréce & Rome.

CHAPITRE QUINZIEME.

DE L'ARABIE.

SI l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le tems d'Abraham; mais elle est dans un terrein si sablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on

éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert ou de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appellés conquérans jusqu'à Mahomet, ou plutôt elle fut la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au-dessus de ses aromates, de son encens, de sa canelle qui est d'une espéce médiocre, & même de son caffé qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie déserte est ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errants & voleurs, & qui ne peut en nourrir d'avantage. C'est dans ces mémes déserts qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passérent quarante années. Ce n'est point la vraie Arabie, & ce pays est souvent appellé désert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'est ainsi appellée que du nom de Pétra, petite forteresse, à qui sûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainsi par les Grecs vers le tems d'Aléxandre. Cette Arabie pétrée est fort petite, & peut-être confondue, sans lui faire tort, avec l'Arabie déserte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaste partie appellée heureuse, près de la moitié consiste aussi en déserts; mais quand on avance quelques milles dans les terres, soit à l'orient de Moka, soit même à l'orient de la Mecque, c'est alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y est parfumé, dans un Eté continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempére l'ardeur du soleil

ſous des ombrages toujours verds.

C'eſt ſur-tout dans ces pays que le mot de jardin, paradis, ſignifia la faveur céleſte.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'Alcinous chez les Grecs. Et cet Aden ou Eden, était nommé le lieu des délices. On parle encor d'un ancien Shedad, dont les jardains n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlans était l'ombrage.

Ce vaſte pays de l'Yemen eſt ſi beau, ſes ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'Océan Indien, qu'on prétend qu'Alexandre voulut conquérir l'Yemen pour en faire le ſiége de ſon empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer rouge ; & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden, ou d'Eden, à ſa ville d'Alexandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides & abſurdes dont toute l'hiſtoire ancienne eſt remplie. Il eût falu à la vérité ſubjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était Alexandre. Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point, ils ne lui envoyerent pas même des députés quand il tenait ſous le joug l'Egypte & la Perſe.

Les Arabes défendus par leurs déſerts & par leur courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger. Trajan ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple a toujours été auſſi libre que les Scithes, & plus civiliſé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui ſe diſent deſcendues d'Iſmaël. Les Iſmaëlites, ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfans de Céthura, étaient des tributs étrangéres, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuſe. Leurs hordes erraient dans l'Ara-

bie pétrée, vers le pays de Madian; elles se mêlerent depuis avec les vrais Arabes du temps de Mahomet, quand elles embrasserent sa religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigénes, c'est-à-dire, qui des temps immémorial habitaient ce beau pays sans mêlange d'aucune autre nation, sans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus simple de toutes; c'était le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui semblaient sous un ciel si beau & si pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reste de la nature. Ils regardaient les planétes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion jusqu'à Mahomet. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de superstitions, puisqu'ils étaient hommes. Mais séparés du reste du monde par des mers & des déserts, possesseurs d'un païs délicieux, & se trouvant au dessus de tout besoin & de toute crainte, ils durent être nécessairement moins méchans & moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voisins comme des bêtes carnaciéres affamées, ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité, ni faire leur cour aux puissans en les flattant par de faux oracles. Leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre Occident. Je le crois bien; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation Juive qui est devenue l'objet & le fondement de nos histoires prétendues universelles, dans lesquelles un certain genre d'auteurs se copiant les uns les autres, tous oublient les trois quarts de la terre.

CHAPITRE SEIZIEME.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

IL femble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, foit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Afie. Les Indiens que nous croyons une des premieres nations, font de leur Brama un fils de Dieu, qui enfeigna aux Brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Perfans fe l'approprierent, & les Juifs le regarderent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confufes de Brama, qu'ils nommerent *Abrama*, & dont enfuite ils fe vanterent d'être defcendus. Les Caldéens l'adopterent comme un légiflateur. Les Perfes appellaient leur ancienne religion, *Millat Ibrahim*; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet Ibrahim, ou Abraham, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un prophête de la religion de l'ancien Zoroaftre. Il n'appartient fans doute qu'aux Hébreux, puifqu'ils le reconnaiffent pour leur pere dans leurs livres facrés.

Des favans ont cru que le nom était Indien; parce que les prêtres Indiens s'appellaient Brames, Brachmanes, & que plufieurs de leurs inftitutions facrées ont un rapport immédiat à ce nom, au-lieu que chez les Afiatiques occidentaux vous ne voyez aucun établiffement qui tire fon nom d'Abram, ou Abraham. Nulle fociété ne s'eft jamais nommée

Abramique. Nul titre, nulle cérémonie de ce nom. Mais puisque les livres Juifs disent qu'Abraham est la tige des Hébreux, il faut les croire sans difficulté.

L'alcoran cite, touchant Abraham, les anciennes histoires Arabes; mais il en dit très-peu de chose. Elles prétendent que cet Abraham fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voisins de la Caldée, l'Inde & la Bactriane leur étaient inconnues; Abraham était un étranger pour tous ces peuples, & la Caldée étant un pays dès long-tems renommé pour les sciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Palestine, de compter un ancien sage reputé Caldéen au nombre de ses ancêtres.

S'il est permis d'examiner la partie historique des livres Judaïques par les mêmes régles qui nous conduisent dans la critique des autres histoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des avantures d'Abraham, tel qu'il se trouve dans le Pentateuque, serait sujet à quelques difficultés, s'il se trouvait dans une autre histoire.

La Génèse dit qu'Abraham sortit d'Aran âgé de soixante & quinze ans, après la mort de son pere.

Mais la même Génèse dit que Tharé son pere l'ayant engendré à soixante & dix ans, vécut jusques à deux cent cinq. Ainsi Abraham avait cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie, pour aller à trois cent milles de-là, dans la contrée stérile & pierreuse de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui est environ à six cent milles; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de sa femme âgée de soixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire ; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'Abraham reçut de grands présens du roi d'Egypte. Ce pays était dès-lors un puissant état; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés ; le fleuve avait été domté ; on avait creusé par-tout des canaux pour recevoir ses inondations, sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé, s'il n'avait pas fallu des siécles pour établir un tel empire dans un pays long-tems inaccessible, & dévasté par les eaux mêmes qui le fertiliserent ? Abram, selon la Genèse, arriva en Egypte deux mille ans avant notre Ere vulgaire. Il faut donc pardonner aux Manétons, aux Hérodotes, aux Diodores, aux Erastothenes, & à tant d'autres, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte. Et cette antiquité devait être très moderne en comparaison de celle des Caldéens & des Syriens.

Qu'il soit permis d'observer un trait de l'histoire d'Abraham. Il est représenté au sortir de l'Egypte comme un pasteur nomade, erraut entre le mont Carmel & le lac Asphaltide ; c'est le désert le plus aride de l'Arabie pétrée. Il y voiture ses tentes avec trois cent dix-huit serviteurs, & son neveu Loth est établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babilone, un roi de Perse, un roi de Pont, & un roi de plusieurs autres nations, se liguent ensemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voisines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. Loth est leur prisonnier. Il n'est pas aisé de comprendre comment cinq grands rois si puissans se liguerent pour venir ainsi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre si sauvage, ni comment Abraham défit de si puissans monarques avec trois cent valets de campagne, ni comment il les poursuivit jusques par delà Damas. Quelques traducteurs

ont mis *Dan* pour *Damas*, mais *Dan* n'exiſtait pas du temps de Moïſe, encor moins du temps d'Abraham. Il y a de l'extrêmité du lac Aſphaltide où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cent mille de route. Tout cela eſt au-deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux; nous l'avons déjà dit, & nous rediſons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres ſans aucun examen.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

DE L'INDE.

S'IL eſt permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange ſont peut-être les hommes les plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile, eſt bientôt couvert de l'eſpece qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'eſpece humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables, & en plus grande abondance que vers le Gange; le ris y croît ſans culture, l'ananas, le coco, la datte, le figuier, préſentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronier, fourniſſent à la fois des boiſſons rafraîchiſſantes avec quelque nourriture. Les cannes de ſucre ſont ſous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin dans ce pays d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les éleve encor aujourd'hui tout nuds juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de riſquer ſa vie pour la ſoutenir, en attaquant les animaux, & en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque par-tout ailleurs.

Les hommes se seront rassemblés d'eux-mêmes en société dans ce climat heureux ; on ne se sera point disputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux ; on ne se sera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée,

Je ne parlerai point ici des anciens monumens, dont les Brames se vantent ; il suffit de savoir que les raretés les plus antiques que l'Empereur Chinois Cam-hi eut dans son palais, étaient Indiennes : il montrait à nos missionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs Chinois : & c'est probablement des Indiens que les Rois de Perse apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant Pitagore voyageaient dans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planétes & des sept métaux sont encor dans presque toute la terre ceux que les Indiens inventerent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain, nous vient incontestablement dans l'Inde, les éléphans auxquels nous avons substitué des tours en font une preuve.

Enfin les peuples les plus anciennement connus, Persans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allerent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, sans que jamais les Indiens allassent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un Bacchus qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Asie Occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce Bacchus quel qu'il soit, savait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation pui valait mieux que la sienne. Le besoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche, & sûrement le peuple riche est rassemblé, civilisé, policé, long-tems avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'est cette ancienne opinion de la transmigration des ames, qui s'étendit avec le temps jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens sussent ce que c'est qu'une ame: mais ils imaginent que ce principe soit aërien, soit igné, allait successivement animer d'autres corps, Remarquons attentivement ce systême de philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamné par Visnou & par Brama, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers Législateurs ne promulguerent que des loix morales; ils crurent qu'il suffisait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police sévere.

Les Indiens eurent un frein de plus en embrassant la doctrine de la métempsicose; la crainte de tuer son pere ou sa mere en tuant des hommes & des animaux, leur inspira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une seconde nature. Ainsi tous les Indiens, dont les familles ne se sont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, sont encor aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entiérement semblables à ces animaux paisibles que nous élevons dans nos bergeries, & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaisir. Toutes les nations farouches qui descendirent du Caucase, du Taurus, & de l'Immaüs pour subjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaspe, du Gange, les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrêtiens primitifs appellés Quakers, aussi pacifiques que les

Indiens ; ils seraient dévorés par les autres nations ; s'ils n'étaint protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion Chrêtienne que ces seuls primimitifs suivent à la lettre, est aussi ennemie du sang que la Pitagoricienne. Mais les peuples Chrêtiens n'ont jamais observé leur religion, & les anciennes castes Indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le Pitagorisme est la seule religson au monde qui ait sû faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmimigration des ames est systême si simple, & même si vraisemblable aux yeux des peuples ignorans ; il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre, que tous ceux qui adopterent cette religion, crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Il se crutent tous freres, peres, meres, enfans les uns des autres. Cette idée inspirait nécessairement une charité universelle. On tremblait de blesser un être qui était de la famille ; en un mot l'ancienne religion de l'Inde, & celle des lettres à la Chine, sont les seules dans lesquelles les hommes n'ayent point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes qui se faisaient un crime d'égorger un animal, permissent que les femmes se brulassent sur le corps de leurs maris, dans la vaine espérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux ? C'est que le fanatisme & les contradictions sont l'appanage de la nature humaine.

Il faut surtout considérer que l'abstinence de la chair des animaux est une suite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourrissent bientôt la viande, elle y est une très-mauvaise nourriture. Les liqueurs fortes y sont aussi défendues par la nature qui exige dans l'Inde des boissons rafraichissantes. La métempsicose passa à la vérité chez nos nations septentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient

renaîtraient dans d'autres corps : mais si les Druides avaient ajouté à cette doctrine la défense de manger de la chair, ils n'auraint pas été obéis.

Nous ne connaissons presque rien des anciens rites des Brames conservés jusqu'à nos jours. Ils communiquent peu les livres du Hanscrit qu'ils ont encor dans cette ancienne langue sacrée : leurs Vedams ont été aussi longtems inconnus que le Zend des Perses, & que les cinq Kings des Chinois. Il n'y a guères que six vingt ans que les Européans eurent les premieres notions des cinq Kings : & le Zend n'a été vû que par le célébre docteur Hide, qui n'eût pas dequoi l'acheter, & de quoi payer l'interprête, & par le marchand Chardin qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eumes que cet extrait du Zend, ce sadder dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la bibliothéque de Paris, un ancien livre des Brames, c'est l'Ezourvedam écrit avant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des Bracmanes, intitulé le Cormo-Vedam : ce manuscrit traduit par un Brame, n'est pas à la vérité le Vedam lui-même, mais c'est un resumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connoissance des trois plus anciens écrits qui soient au monde.

Il faut déséspérer d'avoir jamais rien des Egyptiens; leurs livres sont perdus, leur religion s'est anéantie ; ils n'entendent plus leur langue vulgaire, encor moins la sacrée. Ainsi ce qui était plus près de nous, plus facile à conserver, déposé dans des bibliothéques immenses, a péri pour jamais, & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins autentiques, que nous ne devions pas espérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'autenticité

de ce rituel des Bracmanes dont je parle. L'auteur assurément ne flatte pas sa secte ; il ne cherche point à déguiser ses superstitions, à leur donner quelque vraisemblance par des explications forcées, à les excuser par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la simplicité de la candeur. L'esprit humain paraît là dans toute sa misere. Si les Brames observaient toutes les loix de leur Védam, il n'y a point de moine qui voulût s'assujettir à cet état. A peine le fils d'un Brame est-il né, qu'il est l'esclave des cérémonies. On frotte sa langue avec de la poix résine, détrempée dans de la farine ; on prononce le mot *Oum* ; on invoque vingt divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril ; mais aussi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes* ; & dès qu'il peut parler, on lui fait sentir la dignité de son être. En effet, les Bracmanes furent longtems souverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun païs du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la lune : on prie l'être suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours : on addresse des antiennes au feu ; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de Chormo, qui est le titre d'honneur des Brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à reciter des prieres. Il fait le sacrifice des morts ; & ce sacrifice est institué pour que Brama donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prieres aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prieres recitées au Dieu Pet par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les Brames sans prieres. La premiere fois qu'on rase la tête de l'enfant, le pere dit au rasoir dévotement,

Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le soleil & le Dieu Indro. Il se pourrait après tout que le Dieu Indro eût été autrefois rasé : mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à moins que les Brames n'ayent eu notre Apollon, que nous représentons encore sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies serait aussi ennuieux qu'elles nous paraissent ridicules ; & dans leur aveuglement ils en disent autant des nôtres ; mais il y a chez eux un mystere qui ne doit pas être passé sous silence : c'est le Matricha Machom. On se donne par ce mystere un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame est supposée être dans la poitrine, & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main de la poitrine à la tête, en apuiant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & on conduit ainsi son ame à son cerveau, quand on est sûr que son ame est bien montée, alors le jeune homme s'écrie que son ame & son corps sont réunis à l'être suprême, & dit : *je suis moi-même une partie de la divinité.*

Cette opinion a été celle des plus respectables Philosophes de la Grece, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-dessus d'elle-même, celle des divins Antonins ; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la divinité, c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des Bracmanes dix commandemens, & ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois especes, les péchés du corps, ceux ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, ce sont les péchés du corps ; dissimuler, mentir, injurier, ce sont les péchés de la parole ; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le

bien des autres avec envie, à n'être pas touché des miseres d'autrui. Ces dix Commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilisées, & que les usages les plus consacrés chez un peuple, paraissent aux autres ou extravagans ou haïssables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit.

La superstition n'empêcha jamais les Bracmanes de reconnaître un Dieu unique. Strabon dans son 15e. livre dit qu'ils adorent un Dieu suprême, qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler, qu'ils sont sobres, chastes, tempérans, qu'ils vivent dans la justice, & qu'ils meurent sans regret. C'est le témoignage que leur rendent Saint Clément d'Alexandrie, Apulée, Porphire, Pallade, Saint Ambroise. N'oublions pas surtout qu'il eurent un paradis terrestre, & que les hommes qui abuserent des bienfaits de Dieu furent chassés de ce paradis.

La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à se plaindre du présent, & à vanter le passé, a fait imaginer partout une espece d'âge d'or auquel les siécles de fer ont succédé. Ce qui est plus singulier encore, c'est que le Védam des anciens Bracmanes enseigne que le premier homme fut Adimo & la premiere femme Procriti. Adimo, signifiait Seigneur, & Procriti voulait dire la vie, comme Heva chez les Phéniciens & les Hébreux signifiait aussi la vie ou le serpent. Cette conformité mérite une grande attention.



CHAPITRE DIX-HUITIEME.

DE LA CHINE.

OSerons-nous parler des Chinois ſans nous en raporter à leurs propres annales ? elles ſont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes ſectes, Jacobins, Jéſuites, Luthériens, Calviniſtes, tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'empire de la Chine etait formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conſervée & altérée dans les fables du déluge de Déucalion, & de la chute de Phaëton. Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déjà dit ailleurs, l'hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples ils ont conſtamment marqué leurs époques par des éclipſes, par les conjonctions des planètes; & nos Aſtronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver preſque tous véritables. Les autres nations inventérent des fables allégoriques & les Chinois écrivirent leur hiſtoire la plume & l'aſtrolabe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reſte de l'Aſie.

Chaque régne de leurs Empereurs a été écrit par des contemporains; nulle différente maniere de compter parmi eux, nulles chronologies qui ſe contredi-

ſent. Nos voyageurs miſſionnaires rapportent avec candeur que lorſqu'ils parlérent au ſage Empereur Camhi des variations conſidérables de la chronologie de la vulgate, des ſeptante, & des Samaritains, Camhi leur répondit, Eſt-il poſſible que les livres en qui vous croyez ſe combattent?

Les Chinois écrivaient ſur des tablettes légéres de bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encor que ſur la brique; & ils ont même encor de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préſervées de la pourriture. Ce ſont peut-être les plus anciens monumens du monde. Point d'hiſtoire chez eux avant celles de leurs empereurs, point de fictions, aucun prodige, nul homme inſpiré qui ſe diſe demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs; dès que ce peuple écrit, il écrit raiſonnablement.

Il différe ſur-tout des autres nations, en ce que leur hiſtoire ne fait aucune mention d'un collège de prêtres qui | ait jamais influé ſur les loix. Les Chinois ne remontent point juſqu'aux tems ſauvages où les hommes eurent beſoin qu'on les trompat pour les conduire. D'autres peuples commencérent leur hiſto ire par l'origine du monde; le Zend des Perſes, le Védam des Indiens, Sanchoniaton, Manéton, enfin, juſqu'à Héſiode, tous remontent à l'origine des choſes, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie, leur hiſtoire n'eſt que celle des tems hiſtoriques.

C'eſt ici qu'il faut ſur-tout appliquer nôtre grand principe, qu'une nation dont les premieres chroniques atteſtent l'exiſtence d'un vaſte empire puiſſant & ſage, doit avoir été raſſemblée en corps de peuple pendant des ſiécles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ſes annales. Encor une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts qu'exige la ſociété des hommes, & pour en venir non-ſeulement juſqu'à écrire, mais

jusqu'à bien écrire, il avait fallu plus de tems que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'Empereur Fo-hi jusqu'à nos jours ? Il n'y a point de Lettré à la Chine qui doute les cinq King n'ayent été écrits deux mille trois cent ans avant nôtre Ere vulgaire. Ce monument précéde donc de quatre cent années, les premieres obſervations Babilonniennes envoyées en Grèce par Calliſtène. De bonne foi ſiéd-il bien à des Lettrés de Paris de conteſter l'antiquité d'un livre Chinois, regardé comme antentique par tous les tribunaux de la Chine ?

Les premiers rudimens ſont en tout genre plus lents chez les hommes que les grans progrès. Souvenons-nous toujours que preſque perſonne ne ſavait écrire il y a cinq cent ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont ſe ſervent encor aujourd'hui nos boulanger, étaient nos hiérogliphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de tailles l'atteſte encor dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuſes, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cent cinquante ans, nous apprennent aſſez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus progrès en un demi-ſiécle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des Barbares juſqu'au quatorziéme ſiécle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans nos ſciences. Ils ſont auſſi mauvais phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cent ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui eſt la premiere des ſciences.

Leur vaſte & populeux empire était déja gouverné comme une famille, dont le monarque était le pere,

& dont quarante tribunaux de légiflation étaient regardés comme les freres aînés, quand nous étions errants en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était fimple, fage, augufte, libre de toute fuperftition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encor des Teutatès à qui des Druides facrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'ozier.

Les Empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'univers, au *Chang-ti,* au *Tien*, au principe de toutes chofes, les prémices des récoltes deux fois l'année ; & de quelles récoltes encor ? de ce qu'ils avaient femé de leurs propres mains. Cette coutume s'eft foutenue pendant quarante fiécles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des Empereurs & des tribunaux ne fut déshonorée par des impofture, jamais troublée par les querelles du facerdoce & de l'empire, jamais chargée d'innovations abfurdes qui fe combattent les unes les autres avec des argumens auffi abfurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard anx mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eft par-là fur-tout que les Chinois l'emportent fur toutes les nations de l'Univers.

Leur Confufée n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites. Il ne fit ni l'infpiré ni le prophête. C'était un magiftrat qui enfeignait les anciennes loix. Nous difons quelque-fois, & bien mal-à-propos, *la religion de Confucius*; il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers fages. Il ne recommande que la vertu, il ne prêche aucun myftère. Il dit dans fon premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut paffer tous les jours à fe corriger : dans le fecond, il prouve

que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit, que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute, le troiſiéme eſt un recueil des maximes pures où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples, il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que les gouverner.

On s'eſt élevé avec force dans un eſſai ſur l'hiſtoire générale, contre la témérité que nous avons euë au bout de l'Occident de vouloir juger de cette cour orientale, & de lui attribuer l'athéiſme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeller athée un empire dont preſque toutes les loix ſont fondées ſur la connaiſſance d'un être ſuprême, rémunérateur & vengeur ? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies autentiques, ſont, *au premier principe ſans commencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte ; il éclaire, il ſoutient, il régle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux Jéſuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français nommé Maigrot, évêque de Conon, qui ne ſavait pas un mot de Chinois, fut député par un Pape pour aller juger le procès ſur les lieux ; il traita Confucius d'athée, ſur ces paroles de ce grand homme, *le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos ſaints n'a jamais débité de maxime plus céleſte. Si Confucius était athée, Caton & le chancelier de l'Hôpital l'étaient auſſi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui ſoutenaient contre Bayle, qu'une ſociété d'athées était impoſſible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une ſociété d'athees. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encor que les lettrés Chinois adorateurs d'un seul Dieu, abandonnerent le peuple aux superstitions des bonzes. Ils reçurent la secte de Laokium & celle de Fo & plusieurs autres. Les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celles de l'état, comme il a une nourriture plus grossiére, ils souffrirent les bonzes & les continrent. Presque par-tout ailleurs ceux qui faisaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses après la mort; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés est très-étonnante. La doctrine de l'enfer était très-utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contenterent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toujours présente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en son temps d'un autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'empire Chinois subsistait avec splendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ce dix-neuf cent années d'observations astronomiques envoyées en Gréce par Callisthène. Les Brames regnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perses avaient leur loix, les Arabes au midi, les Scythes au septentrion, habitaient sous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler, était un puissant royaume.

CHAPITRE DIX-NEUVIÉME.

DE L'EGYPTE.

IL me paraît ſenſible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils ſont, ne purent être raſſemblés en corps, civiliſés, policés, induſtrieux, puiſſans, que très-long-tems après tous les peuples qui ont paſſé en revuë. La raiſon en eſt évidente, L'Egypte juſqu'au Delta eſt reſſerrée par deux chaines de rochers, entre leſquels le Nil ſe précipite, en deſcendant d'Ethiopie du midi au ſeptentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ſes embouchures en ligne droite que cent ſoixante lieuës de trois mille pas géométriques, & la largeur n'eſt que dix à quinze & vingt lieuës juſqu'au Delta, partie baſſe de l'Egypte, qui embraſſe une étenduë de cinquante lieuës d'Orient en Occident. A la droite du Nil, ſont les déſerts de la Thébaïde, & à la gauche les ſables inhabitables de la Libie juſqu'au petit pays où fut bâti le temple d'Ammon.

Les inondations du Nil dûrent pendant des ſiécles écarter tous les colons d'une terre ſubmergée quatre mois de l'année; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement, dûrent long-tems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange & d'autres riviéres qui ſe débordent auſſi, preſque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne ſont pas ſi grands, & les vaſtes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obſervons ſur-tout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, régne une fois en dix ans au moins

en Egypte ; elle devait être beaucoup plus destructive quand les eaux du Nil en croupissant sur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible, & ainsi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des siécles.

L'ordre naturel des choses semble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernieres terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil est bordé, furent obligés à des travaux aussi longs que pénibles pour creuser des canaux qui reçussent le fleuve, pour élever des cabanes & les réhausser de vingt-cinq pieds au-dessus du terrain. C'est là pourtant ce qu'il falut faire avant de bâtir Thébes aux cent portes, avant d'élever Memphis, & de songer à construire des piramides. Il est bien étrange qu'aucun ancien historien n'ait fait une réflexion si naturelle.

Nous avons déjà observé que dans le tems où l'on place les voyages d'Abraham, l'Egypte était un puissant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces piramides, qui étonnent encor les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par Saurid plusieurs siécles avant Abraham ; on ne sait en quel tems fut construite la fameuse Thébes aux cent portes, la Ville de Dieu, Diospolis. Il paraît que dans ces tems reculés les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu comme Babilone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent portes de Thébes il sortait deux cent chariots armés en guerre, & cent mille combattans ? Cela ferait vingt mille chariots, & un million de soldats ; & à un soldat pour cinq personnes, ce nombre suppose au moins cinq millions de têtes pour une seule ville, daus un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France, & qui n'avait pas, selon Diodore de Sicile, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent soixante mille soldats pour sa défense. Diodore dit

(livre Ier.) que l'Egypte était si peuplée, qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitans, & que de son tems elle en avait encor trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de Sésostris qu'au million de soldats qui sortent par les cent portes de Thébes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de Picrocole, quand ceux qui copient Hérodote vous disent que le pere de Sésostris fondant ses espérances sur un songe & sur un oracle, destina son fils à subjuguer le monde; qu'il fit élever à sa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils, qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieuës, & qu'enfin Sésostris partit avec six cent mille hommes, vingt-sept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la terre, depuis l'Inde jusqu'aux extrêmités du Pont-Euxin, & qu'il subjugua la Mingrelie & la Georgie appellées alors la Colchide. Hérodote ne doute pas que Sésostris n'ait laissé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes bazanés, avec des cheveux crépus ressemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces espèces de Scythes des bords de la mer noire & de la mer Caspienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagerent si long-tems l'Asie avant le régne de Cyrus. Je croirais qu'ils emmenerent avec eux des esclaves d'Egypte, ce vrai pays d'esclaves, dont Hérodote put voir, ou crut voir les descendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la superstition de se faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva presque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civilisées qu'ils avaient vaincuës.

Jamais les Egyptiens dans les tems connus ne furent redoutables, jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les subjuguat. Les Scythes commencerent ;

après les Scythes vint Nabucodonosor, qui conquit l'Egypte sans résistance; Cyrus n'eut qu'à y envoyer un de ses Lieutenans; révoltée sous Cambize, il ne falut qu'une campagne pour la soumettre : & ce Cambize eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu Apis en leur présence. Ochus réduisit l'Egypte en province de son royaume. Alexandre, César, Auguste, le calife Omar conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos sous le nom de Mammelucs revinrent encor s'emparer de l'Egypte du tems des Croisades; enfin Sélim conquit l'Egypte en une seule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient présentés : il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs; mais c'est qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs, que de celle de Sésostris.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle Sésostris, n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit, mais comment en ne lui parlant que des prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies d'Egypte, de ce combat magique entre les sorciers de Pharaon & le ministre du Dieu des Juifs, & d'une armée entiere engloutie au fond de la mer rouge sous les eaux élevées comme des

montagnes à droite & à gauche, pour laisser passer les Hébreux, lesquelles en retombant submergerent les Egyptiens? C'était assurément le plus grand événement dans l'histoire du monde : ni Hérodote, ni Manéton, ni Eratostène, ni aucun des Grecs si grands amateurs du merveilleux, & toujours en correspondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas assurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révére comme je dois. Je me borne à m'étonner seulement du silence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas sans doute qu'une histoire si divine nous fût transmise par aucune main profane.

CHAPITRE VINGTIÉME.

DE LA LANGUE DES EGYPTIENS, ET DE LEURS SIMBOLES.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Asie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'Adoni ou d'Adonaï, ni de Bal ou Baal, termes qui signifient le Seigneur, ni de Mitra, qui était le soleil chez les Perses ; ni de Melch, qui signifie Roi en Syrie ; ni de Shak, qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom Egyptien qui répond à Roi. *Oshiret* (Osiris) répondait au Mitra des Persans ; & le mot vulgaire *On* signifioit le soleil. Les Prêtres Caldéens s'appellaient *Mag*, ceux des Egyptiens *Choen*, au rapport de Diodore de Sicile. Les hiérogliphes, les caractères alphabétiques d'Egypte que le temps a épar-

gnés, & que nous voyons encor gravés sur les obélisques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes eussent inventé les hiérogliphes, ils avaient indubitablement des signes représentatifs; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes sinon ce que nous faisons quand nous sommes à leur place? Qu'un enfant se trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par signes; si on ne l'entend pas, il dessine sur un mur avec un charbon les choses dont il a besoin, pour peu qu'il ait la moindre sagacité.

On peignit donc d'abord grossiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de dessiner précéda sans doute l'art d'écrire. C'est ainsi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas poussé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps on inventa les figures simboliques: deux mains entrelassées signifierent la paix; des fléches représenterent la guerre: un œil signifia la Divinité; un sceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimerent des phrases courtes.

Les Chinois inventerent enfin des caracteres pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant sous les yeux les différens sons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots possibles? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs pensées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens sur cet art qui éternise tous les arts, je dirai seulement qu'il a fallu bien des siécles pour y arriver.

Les Choen, ou prêtres d'Egypte, continuerent long-tems d'écrire en hiérogliphes, ce qui est défendu par le second article de la loi des Hébreux; & quand les peuples d'Egypte eurent des caracteres alphabetiques, les Choen en prirent de différens qu'ils

qu'ils appellerent ſacrés, afin de mettre toujours une barriere entre eux & le peuple. Les Mages, les Brames en uſaient de même, tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces Choen avaient des caracteres qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encor conſervé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manéton cité dans Euſébe parle de deux colonnes gravées par Toth le premier Hermès en caracteres de la langue ſacrée. Mais qui ſait en quel temps vivait cet ancien Hermès?

Les Egyptiens garderent ſur-tout très-ſcrupuleuſement leurs premiers ſimboles. C'eſt une choſe curieuſe de voir ſur leurs monumens un ſerpent qui ſe mord la queue, figurant les douze mois de l'année, & ces douze mois exprimés chacun par des animaux qui ne ſont pas ceux du Zodiaque que nous connaiſſons. On voit encor les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois ſous la forme d'un petit ſerpent, ſur lequel cinq figures ſont aſſiſes; c'eſt un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit deſſinés dans Kirker d'après des monumens conſervés à Rome. Ainſi preſque tout eſt ſimbole & allégorie dans l'antiquité.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

DES MONUMENTS DES EGYPTIENS.

IL eſt certain qu'après les ſiécles où les Egyptiens fertiliſerent le ſol par les ſaignées du fleuve, après les temps où les villages commencerent à être changés en villes opulentes, alors les arts néceſſaires

étant perfectionnés, les arts d'ostentation commencerent a être en honneur : alors il se trouva des souverains qui employerent leurs sujets, & quelques Arabes voisins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en piramides, à tailler des pierres énormes dans les carrieres de la haute Egypte, à les embarquer sur des radeaux jusqu'à Memphis, à élever sur des colomnes massives de grandes pierres plates sans goût & sans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enseignerent les premiers Grecs, mais ensuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il est triste que dans la guerre de César, la moitié de la fameuse bibliotheque des Ptolomées ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des Musulmans, quand Omar subjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des superstitions dont ce peuple fut infecté, le cahos de leur philosophie; ques-unes de leurs antiquités & de leurs sciences.

Il faut absolument qu'ils eussent été en paix pendant plusieurs siécles, pour que leurs princes eussent le temps & le loisir d'élever tous ces bâtimens prodigieux, dont la plûpart subsistent encore.

Leurs piramides couterent bien des années & bien des dépenses; il fallut qu'une nombreuse partie de la nation avec des esclaves étrangers, fût long-tems employée à ces ouvrages immenses. Ils furent élevés par le despotisme, la vanité, la servitude, & la superstition. En effet, il n'y avait qu'un roi despotique qui pût forcer ainsi la nature. L'Angleterre, par exemple, est aujourd'hui plus puissante que n'était l'Egypte. Un roi d'Angleterre pourrait-il employer sa nation à élever de tels monumens?

La vanité y avait part sans doute; c'était chez les anciens rois d'Egypte à qui éléverait la plus belle piramide à son pere ou à lui-même; la servitude procura la main d'œuvre. Et quant à la superstition, on sait que ces piramides étaient des tombeaux, on sait

que les Chochamatim, ou Shoen d'Egypte, c'est-à-dire, les Prêtres, avaient persuadé la nation que l'ame rentrerait dans son corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption: c'est pourquoi on l'embaumait avec un soin si scrupuleux; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une masse de pierre sans issue. Les rois, les grands se dressaient des tombeaux dans la forme la moins en prise aux injures du temps. Leurs corps se sont conservés au-delà des espérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Egyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des piramides.

Cette opinion d'une résurrection après dix siécles, passa depuis chez les Grecs disciples des Egyptiens, & chez les Romains disciples des Grecs. On la retrouve dans le sixiéme livre de l'Enéide, qui n'est que la description des misteres d'Isis & de Cérès Eleusine.

Has omnes ubi mille rotam volvere per annos
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores supera & convexa revisant.

Elle s'introduisit ensuite chez les Chrétiens qui établirent le régne de mille ans; la secte des millenaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces piramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leurs architecture & sur leurs dimensions; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.



CHAP. VINGT-DEUXIEME.

DES RITES EGYPTIENS ET DE LA CIRCONCISION.

PRemiérement les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême ? Si on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient sçu que répondre ; si à des jeunes étudians dans la théologie Egyptienne, ils auraient parlé long-tems sans s'entendre ; si à quelqu'un des sages consultés par Pithagore, par Platon, par Plutarque, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu ; il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'Isis, *Je suis ce qui est* ; & cette autre, *je suis tout ce qui a été & qui sera* ; *nul mortel ne pourra lever mon voile* ; il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *Knef.* Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptérent *Y ha ho.* On le prononce diversement ; mais Clément d'Alexandrie assure dans ses stromates, que ceux qui entraient dans le temple de Sérapis étaient obligés de porter sur eux le nom de *i ha ho*, ou bien celui de *i a hou*, qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encor plus de respect que le mot *allah* ; car ils se servent d'*allah* dans la conversation, & ils n'employent *hou* que dans leurs priéres. Disons ici en passant que quand l'Abassadeur Turc Said Effendi vit représenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc,

quand il entendit prononcer le nom ſacré *hou* avec dériſion & avec des poſtures extravagantes, il regarda ce divertiſſement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourriſſaient un bœuf ſacré, un chien ſacré, un crocodile ſacré ! oui, & les Romains eurent auſſi des oyes ſacrées ; ils eurent des dieux de toute eſpéce ; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le Dieu de la chaiſe percée, *Deum ſtercutium*, & le Dieu Pet, *Deum crepitum* : mais en reconnaiſſaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des dieux & des hommes ? Quel eſt le pays qui n'ait pas eu une foule de ſuperſtitieux & un petit nombre de ſages ?

Ce qu'on doit ſur-tout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'eſt qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conſtantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens uſages. Il n'y a d'immuable que la géométrie, tant le reſte eſt une variation continuelle.

Les ſavants diſputent & diſputeront. L'un aſſure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu ſans ſimulacre, l'autre qu'ils ont révéré pluſieurs dieux dans pluſieurs ſimulacres ; ils ont tous raiſon ; il n'y a qu'à diſtinguer les tems & les hommes qui ont changé ; rien ne fut jamais d'accord. Quand les Ptolomées & les principaux prêtres ſe moquaient du bœuf Apis, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des ognons : mais aucun Hiſtorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un ognon ſacré & un ognon Dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on conſacre ſur un autel. Nous liſons dans Cicéron que les hommes qui ont épuiſé toutes les ſuperſtitions ne ſont point parvenus encore à celle de manger leurs dieux, & que c'eſt la ſeule abſurdité qui leur manque.

La Circoncision vient-elle des Egyptiens ; des Arabes, ou des Ethiopiens ? Je n'en sais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je sais, c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur les corps des marques de leur consécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats Romains. Là des sacrificateurs se tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de Bellone : ici ils se faisaient Eunuques, comme les prêtres de Cibéle.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais si on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien, qui né hors de sa patrie n'avait point été circoncis ; je peux assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne sais pas quelle nation s'avisa la premiere de porter en procession le Kteis & le Phallum, c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume ; on offrait aux dieux des prémices ; on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juste que les prêtres offrissent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent aussi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonte ; car assurément une fille incirconcise peut-être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi ; mais avec le tems on abandonna aux seuls prêtres cette marpue distinctive. On ne voit pas qu'aucun Ptolomée se soit fait circoncire, & jamais les Auteurs Romains ne flétrirent le peuple Egyptien du nom d'*Apella*

qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

CHAP. VINGT-TROISIÈME.

DES MYSTÉRES DES ECYPTIENS.

JE suis bien loin de savoir quelle nation inventa la premiere ces mystères, qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'Auteur des mystères d'Isis Zoroastres passe pour en avoir établi en Perse, Cadmus & Inachus en Gréce, Orphée en Thrace, Minos en Crête. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie future ; car Celse dit aux Chrétiens (*), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles*, & tous les ministres des mystères ne les annoncérent-ils pas aux initiés ?

Les Grecs qui prirent tant de choses des Egyptiens, leur Tartharoth, dont ils firent le Tartare, le lac dont ils firent l'Achéron, le batelier Caron dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux mystères d'Eleusine que d'après ceux d'Isis. Mais que les mystères de Zoroastre n'ayent pas précédé ceux des Egyptiens, c'est ce que personne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute

(*) Origène liv. 8.

antiquité ; & tous les Auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces mystères en conservérent les rites ; car malgré leur extrême légereté, ils furent constans dans la superstion. La priére que nous trouvons dans Apulée quand Lucius est initié aux mystères d'Isis, doit être l'ancienne priére. » Les puissances » célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'u» nivers tourne sous ta main, tes pieds foulent le » Tartare, les astres répondent à ta voix, les sai» sons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéis» sent, &c. «

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un seul Dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs supestitions méprisables ?

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

DES GRECS,

DE LEURS ANCIENS DELUGES,

DE LEURS ALPHABETS,

ET DE LEUR GÉNIE.

LA Gréce est un petit pays montagneux entrecoupé par la mer, à peu près de l'étendue de la grande Bretagne. Tout atteste dans cette contrée les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les isles qui l'environnent montrent assez par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profon-

deur de la mer, par les herbes & les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène, apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une anciennes inondation. Et les déluges d'Ogigès & de Deucalion, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replogérent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes.

Je laisse à de plus savants que moi le soin de prouver que les trois enfans de Noé, qui étaient les seuls habitans du globe, le partagérent tout entier, qu'ils allérent chacun à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puissans Empires, & que Javan son petit-fils peupla la Gréce en passant en Italie: que c'est de-là que les Grecs s'appellérent Ioniens, parce qu'Ion envoya des colonies sur les côtes de l'Asie mineure; que cet Ion est visiblement Javan, en changeant *J* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croyent rien.

Nec pueri credunt nisi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'Ogigès est placé communément environ douze cent années avant la premiere Olympiade. Le premier qui en parle est Acésilas, cité par Eusébe dans sa préparation évangélique, & par George le Sincelle. La Gréce, dit-on, resta presque déserte deux cent années après cette irruption tion de la mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même tems il y avait un gouvernement

établi à Sicione, & dans Argos; on cite même les noms des premiers magiſtrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Baſiloi*, qui répond à celui de Princes. Ne perdons point de tems à pénétrer ces inutiles obſcurités.

Il y eut encor une autre inondation du tems de Deucalion fils de Prométhée. La fable ajouta qu'il ne reſta des habitans de ces climats que Deucalion, & Pirra, qui refirent des hommes en jettant des pierres derriere eux entre leurs jambes. Le genre humain ſe repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme Pétau le jéſuite, un ſeul fils de Noé produiſit une race qui au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, ſe montait à ſix cent vingt-trois milliards ſix cent douze millions d'hommes, Le calcul eſt un peu fort. Nous ſommes aujourd'hui aſſez malheureux, pour que de vingt-ſix mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reſte des enfans qui deviennent peres. C'eſt ce qu'on a calculé ſur les relevés des régiſtres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année il en reſte à peine ſix cent au bout de vingt ans. Défions-nous de Pétau & de ſes ſemblables, qui font des enfans à coup de plume, auſſi-bien que de ceux qui ont dit que Deucalion & Pirra peuplerent la Grece à coups de pierres.

La Grece fut, comme on ſait, le pays des fables, & preſque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté abſurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant des volumes énormes, qu'une fête publique établie en mémoire d'un événement étoit une démonſtration de la vérité de cet événement? quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune Bachus ſortant de la cuiſſe de Jupiter, ce Jupiter avait en effet gardé

ce Bachus dans sa cuisse ! quoi ; Cadmus & sa femme avoient été changés en serpens dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisoient commémoration dans leurs cérémonies ! Le temple de Castor & de Pollux à Rome démontrait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains ?

Soyez sûr bien plutôt quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siécles ; elle devint enfin sacrée ; & on bâtit des temples à des chimeres.

Dans les tems historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs ; les plus grands hommes meurent sans honneur. Les Thémistocles, les Cimons, les Miltiades, les Aristides, les Phocions sont persécutés, tandis que Persée, Bachus & d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple sur ce qu'il dit de lui-même à son désavantage quand ses récits sont accompagnés de vraisemblance, & qu'ils ne contredisent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très-fertile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé Cécrops chassé de son pays, leur donna leurs premieres institutions. Cela paraît surprenant, puisque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il se peut que les Phéniciens qui voyageaient chez toutes les nations ayent amené ce Cécrops dans l'Attique. Ce qui est bien sûr, c'est que les Grecs ne prirent point les lettres Egyptiennes, à qui les leurs ne ressemblent point du tout. Les Phéniciens leur porterent leur premier Alphabeth, qui ne consistoit alors qu'en seize caracteres, qui sont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajouterent huit autres lettres que les Grecs adopterent encore.

Je regarde un Alphabeth comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré ses premieres connaissances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploiterent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillerent à celles d'Espagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis instruisirent tant d'autres nations.

Ce peuple tout barbare qu'il était au tems d'Ogigès, parait né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. ils avaient dans leur nature je ne sais qui de plus fin & de plus délié ; leur langage en est un témoignage ; car avant même qu'ils sussent écrire on voit qu'ils eurent dans leur langue un mêlange harmonieux de consonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui désigne les Phéniciens selon Sanchoniathon, n'est pas si harmonieux que celui *d'Hellenos* ou *Graios*. Argos, Athène, Lacédémone, Olimpie, sonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la sagesse, est plus doux que *Shochemath* en Siriaque & en Hébreu *Basileus*, Roi, sonne mieux que Melk ou Shack. Comparez les noms d'Agamemnon, de Diomede, d'Idoménée à ceux de Mardokempad, Simordak, Sohasduch, Niricassolahssar. Joseph lui-même dans son livre contre Appion avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem*, c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaïm* : ce mot écorchoit le gosier d'un Athénien ; & ce furent les Grecs qui changerent Hersalaïm en Jérusalem.

Les Grecs transformerent tous les noms rudes Siriaques, Persans, Egyptiens. De *Coresh* ils firent Cirus ; d'Iisheth, Oshireth, ils firent *Isis* & *Osiris* ; de Moph, ils firent *Memphis*, & accoutumerent enfin les barbares à prononcer comme eux ; de

forte que du tems des Ptolomées, les villes & les dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la Grecque.

Ce font les Grecs qui donnerent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des Brames; l'Indus *Sombadipo*. Tels font les anciens noms qu'on trouve dans le Védam.

Les Grecs en s'étendant fur les côtes de l'Afie mineure y amenerent l'harmonie. Leur Homere nâquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la fculpture perfectionnée, la peinture, la bonne mufique, la vraye poëfie, la vraye éloquence, la maniere de bien écrire l'hiftoire, enfin, la philofophie même quoiqu'informe & obfcure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emporterent en tout fur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles ftatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Sirie, l'ancienne Palmie en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorfque les fouverains de ces pays appellerent des artiftes de la Gréce. On ne voit que des reftes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Perfépolis bâtie par les Perfes; & les monumens de Balbek & de Palmire, font encor fous leur décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

CHAPITRE VING-CINQUIEME.

DES LÉGISLATEURS GRECS, DE MINOS, D'ORPHÉE, DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

QUe des compilateurs répétent les batailles de Marathon & de Salamine, ce font de grands exploits affez connus, que d'autres répétent qu'un

petit-fils de Noé nommé *Settim* fut roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des Maccabées, il eſt dit qu'Alexandre ſortit du pays de Kittim ; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à peu près au tems où nous plaçons Moïſe ; & c'eſt même ce qui a donné au ſavant Huet évêque d'Avranche quelque faux prétexte de ſoutenir que Minos né en Crête & Moïſe né ſur les confins de l'Egypte, étaient la même perſonne ; ſyſtême qui n'a trouvé aucun partiſan tout abſurde qu'il eſt.

Ce n'eſt pas ici une fable Grecque ; il eſt indubitable que Minos fut un roi légiſlateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité (& que nous devons aux Anglais) fixent ſa naiſſance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre Ere vulgaire. Homère l'appelle dans l'Odyſſée *le ſage confident de Dieu*. Flavien Joſeph ne balance pas à dire qu'il reçut ſes loix d'un Dieu. Cela eſt un peu étrange dans un Juif qui ne ſemblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le ſien, à moins qu'il ne penſat comme les Romains ſes maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'exiſtence de tous les dieux des autres nations.

Il eſt sûr que Minos était un légiſlateur très-ſévére, puiſqu'on ſuppoſa qu'après ſa mort il jugeait les emes des morts dans les enfers ; il eſt évident qu'alors la cróyance d'une autre vie était généralement répandue dans une aſſez grande partie de l'Aſie & de l'Europe.

Orphée eſt un perſonnage auſſi réel que Minos ; il eſt vrai que les marbres de Paros n'en font point mention, c'eſt probablement parce qu'il n'était pas né dans la Gréce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'exiſtence du premier Orphée, ſur un paſſage de Cicéron, dans ſon excellent livre ſur la nature des dieux. Cotta,

un des interlocuteurs prétend qu'Aristote ne croyait pas que cet Orphée eût été chez les Grecs, mais Aristote n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de Cotta n'est pas d'ailleurs celle de Cicéron. Cent auteurs anciens parlent d'Orphée. Les mystères qui portent son nom lui rendaient témoignage. Pausanias, l'auteur le plus exact qu'ayent jamais eu les Grecs, dit que ses vers étaient chantés dans les cérémonies religieuses, de préférence à ceux d'Homère qui ne vint que long-tems après lui. On sait bien qu'il ne descendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces tems reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aërienne, ombre du corps, manes, soufle léger, ame inconnue, ame incompréhensible, mais existante, & la croyance des peines & des récompenses dans une autre vie, étaient admises dans toute la Gréce, dans les Isles, dans l'Asie, dans l'Egypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère ; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot ; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'Exode, *Honore ton pere & ta mere, afin qu'Adonaï prolongue tes jours sur la terre* ; & le livre du Zend (Porte 11.) dit, *Honore pere & mere, afin de mériter le ciel.*

L'évêque Warburton qui a démontre que le Pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas nécessaire dans la théocratie. Arnaud, dans son apologie de Port-royal, s'exprime ainsi, » C'est le comble de » l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui » est des plus communes, & qui est attestée par » tous les Peres, que les promesses de l'ancien tes» tament n'étaient que temporelles & terrestres, & » que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens » charnels. »

On a objecté que si les Perses, les Arabes, les Siriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenses éternelles, les Hébreux pouvaient bien aussi les croire; que si tous les législateurs de l'antiquité ont établi de sages loix sur ce fondement, Moïse pouvait bien en user de même; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation; que s'il les savait, & les cachait, il en était encor plus indigne.

On répond à ces argumens que Dieu, dont Moïse était l'organe, daignait se proportionner à la grossiéreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse; & respectant toujours tout ce qui est divin, je continue l'examen de l'histoire des hommes.

CHAPITRE VINGT-SIXIÉME.

DES SECTES DES GRECS.

IL paraît que chez les Egyptiens, chez les Persans, chez les Caldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une secte de philosophie. Les prêrres de toutes ces nations étant tous d'une race particuliere ? ce qu'on appellait la sagesse, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée, inconnue au peuple, ne laissait le dépôt de la science qu'entre leurs mains. Mais dans la Gréce plus libre & plus heureuse, l'accès de la raison fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'essor à ses idées; & c'est ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'est ainsi que de nos jours la nation Anglaise est devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penser impunément chez elle.

Les

Les Stoïques admirent une ame universelle du monde dans laquelle les ames de tous les êtres vivans se replongeaient. Les Epicuriens niérent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes physiques. Ils soutinrent que les dieux ne se mêlaient pas des affaires des hommes, & on laissa les Epicuriens en paix comme ils y laissaient les dieux.

Les écoles retentirent depuis Thalès jusqu'au tems de Platon & d'Aristote, de disputes philosophiques qui toutes décélent la sagacité & la folie de l'esprit humain, sa grandeur & sa faiblesse. On argumenta presque toujours sans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treiziéme siécle où nous commençames à raisonner.

La réputation qu'eut Platon ne m'étonne pas ; tous les philosophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais, quel succès aurait Platon, s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens, & s'il leur disait ces belles paroles qui sont dans son Timée.

» De la substance indivisible & de la divisible, » Dieu composa une troisiéme espèce de substance » au milieu ees deux, tenant de la nature *du même* » & *de l'autre* ; puis prenant ces trois natures en- » semble, il les mêla toutes en une seule forme, » & força la nature de l'ame à se mêler avec la » nature *du même*, & les ayant mêlées avec la » substance, & de ces trois ayant fait un suppôt, » il le divisa en portions convenables ; chacune de » ces portions était mêlée *du même* & *de l'autre* ; » & de lu substance il fit sa division.

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de Pithagore. Il faut convenir que des hommes raisonnables qui viendraient de lire *lentendemeht humain* de Loke, prieraient Platon d'aller à son école.

Ce galimatias du bon Platon n'empêche pas qu'il

n'y ait de tems en tems de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abuserent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que Socrate dont il soit avéré que ses opinions lui couterent la vie; & il fut encor moins la victime de ses opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on sait combien ils s'en repentirent; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils éléverent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athène laissa une liberté entiere, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. Elle recevoit tous les dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il est incontestable que les Crecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur Jupiter était le maître des dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis Orphée; on la retrouve cent fois dans Homère: tous les autres dieux sont inférieurs. On peut les comparer aux Périls des Perses, aux génies des autres nations orientales. Tous les philosophes excepté les Stratoniciens & les Epicuriens reconnurent l'architecte du monde, le Demiourgos.

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelque être qu'on croyait au-dessus du pouvoir ordinaire, soit le soleil, soit la lune, ou les étoiles; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses erreurs, un Dieu suprême maître des élémens & des autres dieux, & que toutes les nations policées depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs sectes de philosophes eussent une opinion contraire.

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

DE ZALEUCUS ET DE QUELQUES AUTEURS LÉGISLATEURS.

J'Ose ici définir tous les moraliftes & tous les légiflateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de Zaleucus qui vivait avant Pitagore, & qui fut le premier magiftrat des Locriens.

» Tout citoyen doit être perfuadé de l'exiftence » de la divinité. Il fuffit d'obferver l'ordre & l'har- » monie de l'univers, pour être convaincu que le » hazard ne peut l'avoir formé. On doit maîtrifer » fon ame, la purifier, en écarter tout mal, per- » fuadé que Dieu ne peut être bien fervi par les » pervers, & qu'il ne reffemble point aux miféra- » bles mortels qui fe laiffent toucher par de ma- » gnifiques cérémonies; & par de fomptueufes of- » frandes. La vertu feule, & la difpofition conftante » à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cher- » che donc à être jufte dans fes principes & dans » la pratique, c'eft ainfi qu'on fe rendra cher à la » Divinité. Chacun doit craindre ce qui mene à l'i- » gnominie, bien plus que ce qui conduit à la pau- » vreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen » celui qui abandonne la fortune pour la juftice; » mais ceux que leurs paffions violentes entraînent » vers le mal, hommes, femmes, citoyens, fim- » ples habitans, doivent être avertis de fe fouvenir » des Dieux, & de penfer fouvent aux jugemens » févéres qu'ils exercent contre les coupables;

» qu'ils ayent devant les yeux l'heure de la mort ;
» l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le
» souvenir des fautes amene les remords, & le
» vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses
» actions à l'équité.

» Chacun doit donc se conduire à tout moment ;
» comme si ce moment était le dernier de sa vie ;
» mais si un mauvais génie le porte au crime, qu'il
» fuie aux pieds des autels, qu'il prie le ciel d'écar-
» ter loin de lui ce génie malfaisant, qu'il se jette
» sur-tout entre les bras des gens de bien, dont les
» conseils le rameneront à la vertu en lui représen-
» tant la bonté de Dieu & sa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple & sublime, dicté par la raison & par la vertu, dépouillé d'entousiasme & de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas qui suivit Zaleucus, s'expliqua de même. Les Platons, les Cicérons, les divins Antonins, n'eurent point depuis d'autre langage. C'est ainsi que s'explique en cent endroits ce Julien qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle ; Julien le scandale de notre Eglise & la gloire de l'Empire Romain.

Il faut, dit-il, *instruire les ignorans, & non les punir, les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un empereur est d'imiter Dieu : l'imiter, c'est d'avoir le moins de besoins, & de faire le plus de bien qu'il est possible.* Que ceux donc qui insultent l'antiquité, apprennent à la connaître ; qu'ils ne confondent pas les sages législateurs avec des conteurs de fables, qu'ils sachent distinguer les loix des plus sages magistrats, & les usages ridicules des peuples : qu'ils ne disent point on inventa des cérémonies superstitieuses, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges, donc tous les magistrats de la Gréce & de Rome qui les tolé-raient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs

c'eſt comme s'ils diſaient ; Il y a des bonzes à la Chine qui abuſent la populace, donc le ſage Confucius était un miſérable impoſteur.

On doit dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a ſi ſouvent débitées contre des ſages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne ſait-on pas que dans tout pays le vulgaire eſt imbécille, ſuperſtitieux, inſenſé? N'y a-t'il pas eu des convulſionaires dans la patrie du chancelier de l'Hôpital, de Charon, de Montagne, de la Motte-le-Vayer, de Deſcartes, de Bayle, de Fontenelle, de Monteſquieu ? N'y a-t'il pas des méthodiſtes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute eſpece dans le pays qui eut le bonheur de donner naiſſance au chancelier Bacon, à ces génies immortels Newton & Loke, & à une foule da grands hommes ?

CHAPIT. VINGT-HUITIEME.

DE BACCHUS.

EXcepté les fables viſiblement allégoriques, comme celle des Muſes, de Vénus, des Graces, de l'Amour, de Zéphire & de Flore, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres ſont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à Ovide & à Quinaut, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres ; mais il en eſt une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité, c'eſt la fable de Bacchus.

Ce Bacchus, ou Back, ou Backos, ou Dioniſios, fils de Dieu, a-t'il été un perſonnage véritage véritable ? Tant de nations en parlent ainſi que d'Hercule : on a célébré tant d'Hercules & tant de

Bacchus différens, qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un Bacchus ainsi qu'un Hercule.

Ce qui est indubitable, c'est que dans l'Egypte, dans l'Asie & dans la Gréce, Bacchus ainsi qu'Hercule était reconnu pour un demi-Dieu, qu'on célébrait leurs fêtes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des mysteres institués au nom de Bacchus avant qu'on connut les livres juifs.

On sait assez que les juifs ne communiquerent leurs livres aux étrangers que du tems de Ptolomée Philadelphe, environ deux cent trente ans avant notre Ere. Or avant ce tems l'Orient & l'Occident retentissaient des Orgies de Bacchus. Les vers attribués à l'ancien Orphée célébrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son histoire est si ancienne que les Peres de l'Eglise ont prétendu que Bacchus était Noé, parce que Bacchus & Noé passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote en rapportant les anciennes opinions, dit qne Bacchus était un Egyptien élevé dans l'Arabie heureuse. Les vers Orphiques disent qu'il fut sauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appella Misem en mémoire de cette avanture, qu'il fut instruit des secrets des Dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait, qu'il passa la mer rouge à pied sec, comme Hercule passa depuis dans son gobelet le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui & son armée jouissaient de la clarté du soleil pendant la nuit, qu'il toucha de sa baguette enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulerent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du soleil & de la lune. Il écrivit ses loix sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étounant après cela que plusieurs savans hommes, & sur-tout Bochart & Huet dans nos

derniers tems, aient prétendu que Bacchus est une copie de Moïse & de Josué. Tout concourt à favoriser la ressemblance : car Bacchus s'appellait chez les Egyptiens Arsaph, & parmi les noms que les Peres ont donné à Moïse, on y trouve celui d'Osasirph.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points, il n'est pas douteux que celle de Moïse ne soit la vérité, & que celle de Bacchus ne soit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des nations long-tems avant que l'histoire de Moïse fut parvenue jusqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité Moïse avant Longin qui vivait sous l'empereur Aurélien ; & tous avaient célébré Bacchus.

Il paraît incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de Bacchus dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaissance, livre d'ailleurs si rare chez les Juifs mêmes, que sous le roi Josias on n'en trouva qu'un seul exemplaire, livre presqu'entierement perdu pendant l'esclavage des Juifs transportés en Caldée & dans le reste de l'Asie ; livre restauré ensuite par Esdras dans les tems florissans d'Athènes & des autres républiques de la Grèce ; tems où les mysteres de Bacchus étaient déjà institués.

Dieu permit donc que l'esprit de mensonge divulguat les absurdités de la vie de Bacchus chéz cent nations, avant què l'esprit de vérité fit connaître la vie de Moïse à aucun peuple excepté aux juifs.

Le savant Evêque d'Avranche frappé de cette étonnante ressemblance, ne balança pas à prononcer que Moïse était non-seulement Bacchus, mais le Thaut, l'Osiris des Egyptiens. Il ajoute même (*), pour allier les contraires, que Moïse était aussi leur Typhon, c'est-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le

(*) Proposition 4. pag. 79. & 87.

Dieu & le Diable reconnu en Egypte.

Moïse, selon ce savant homme, est le même que Zoroastre. Il est Esculape, Amphion, Apollon, Faunus, Janus, Persée, Romulus, Vertumne, & enfin Adonis & Priape. La preuve qu'il était Adonis, c'est que Virgile a dit :

Et formosus oves ad flumina pavis Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or Moïse garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était Priape est encor meilleure : c'est que quelquefois on représentait Priape avec un Ane, & que les Juifs passérent pour adorer un Ane. Huet ajoute pour derniere confirmation, que la verge de Moïse pouvait fort bien être comparée au Sceptre de Priape :

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Mosi.

Voilà ce que Huet appelle sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernieres années de sa vie, & qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il fit son traité de la faiblesse de l'esprit-humain, & de l'incertitude de ses connaissances.

(*) Huet pag. 110.

CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

DES MÉTAMORPHOSES CHEZ LES GRECS, RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'Opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination

& qui l'amuſe, s'étend bien-tôt par tout le monde. Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut-être changé en cheval auſſi.

Les Métamorphoſes recueillids par Ovide, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaint point du tout étonner un Pytagoricien, un Brame, un Caldéen, un Egyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. Derceto était devenue poiſſon en Syrie ; Sémiramis avait été changé en colombe à Babylone. Les Juifs dans des tems très-poſtérieurs écrivent que Nabucodonoſor fut changé en bœuf, ſans compter la femme de Loth transformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle quoique paſſagére, que toutes les apparitions des dieux & des génies ſous la forme humaine ?

Un Dieu ne peut guères ſe communiquer à nous qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que Jupiter prit la figure d'un beau cygne pour jouïr de Léda. Mais ces cas ſont rares ; & dans toutes les religions la divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des dieux s'ils ſe préſentait à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les dieux ſe métamorphoſérent preſque partout ; & dès que nous fûmes inſtruits des ſecrets de la magie, nous nous métamorphoſames nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changérent en loups. Le mot de loup-garou atteſte encor parmi nous cette métamorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations & tous les prodiges de cettte eſpéce, c'eſt qu'on ne peut prouver en forme leur impoſſibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira, Un Dieu vint hier chez moi ſous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille aç-

touchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frere qui a osé en douter a été changé en loup ; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, si l'homme devenu loup vous affirme qu'il a subi en effet cette métamorphose, vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu, & fait l'enfant à la Demoiselle, qu'à faire observer l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de son impoture ; mais la famille ne s'exposera pas à cet examen ; elle vous soutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un prophane & un ignorant ; ils vous feront voir que puisqu'une chenille est changée en papillon, un homme peut tout aussi aisément être changé en bête ; & si vous disputez vous serez déféré à l'Inquisition du pays comme un impie qui ne croit ni aux loup-garoux, ni aux dieux qui engrossent les filles.

CHAPITRE TRENTIEME.

DE L'IDOLATRIE.

APrès avoir lû tout ce qu'on a écrit sur l'Idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion précise. Il semble que Loke soit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hazard. Le terme qui répond à Idolâtrie ne se trouve dans aucune langue ancienne ; c'est une expression des Grecs derniers âges, dont on ne s'était jamais servi avant le second siécle de nôtre ére Elle signifie adoration d'images. C'est un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre, jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât

une image comme le Dieu suprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perses, n'eurent long-tems ni images ni temples. Commennt ceux qui vénéraient dans le soleil, les astres & le feu, les emblêmes de la divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le soleil & les astres, ce n'est pas adorer une figure taillée par un ouvrier; c'est avoir un culte erroné, mais ce n'est point être idolâtre.

Je suppose que les Egyptiens ayent adoré réellement le chien Anubis, & le bœuf Apis, qu'ils ayent été assez fous pour ne les pas regarder comme des animaux consacrés à la divinité, & comme un emblême du bien que leur Isheth, leur Isis, faisait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleste animât ce bœuf & ce chien consacrés, il est clair que ce n'était pas adorer une statue. Une bête n'est pas une idole.

Il est indubitable que les hommes eurent des objets culte avant d'avoir des sculpteurs, & il est clair que ces hommes si anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reste donc à savoir si ceux qui firent enfin placer des statues dans les temples, & qui firent révérer ces statues, se nommerent adorateurs de statues, & leurs peuples adorateurs de statues. C'est assurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres, l'étaient-ils en effet? était-il ordonné de croire que la statue de bronze qui représentait la figure fantastique de Bel à Babilone était le maître, le Dieu, le créateur du monde? la figure de Jupiter était-elle Jupiter même? n'est-ce pas, s'il est permis de comparer les usages de notre sainte religion avec les usages antiques, n'est-ce pas comme si on disait que nous adorons la figure du pere Eternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un

enfant, la figure d'une colombe? ce sont des ornémens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons si peu que quand ces statues sont de bois on s'en chauffe, dès qu'elles pourrissent, on en érige d'autres; elles sont de simples avertissemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croyent que les Catholiques sont idolâtres, mais les Catholiques ne cessent de protester contre cette injure.

Il n'est pas possible qu'on adore réellement une statue, ni qu'on croye que cette statue est le Dieu suprême Il n'y avait qu'un Jupiter, mais il y avait mille de ses statues. Or ce Jupiter qu'on croyait lancer la foudre, était supofé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planete qui porte son nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planete, ni dans les nuées, ni sur le mont Olimpe. Toutes les prieres étaient adressées aux Dieux immortels, & assurément les statues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il est vrai, firent croire, & des superstitieux crurent, que des statues avaient parlé. Combien de fois nos peuples grossiers n'ont-ils pas eu la même crédulité? mais jamais chez aucun peuple ces absurdités ne furent la religion de l'état. Quelque vieille imbécille n'aura pas distingué la statue & le Dieu; ce n'est pas une raison d'affirmer que le gouvernement pensait comme cette vieille. Les magistrats voulaient qu'on révérât les représentations des dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces signes visibles. C'est précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui représentent Dieu le pere sous la forme d'un vieillard, & on sait bien que Dieu n'est pas un vieillard. On a des images de plusieurs saints qu'on vénere, & on sait bien que ces saints ne sont pas Dieu le pere.

De même, si on ose le dire, les anciens ne se

méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, & le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la Chrétienté eſt donc idolâtre auſſi; & ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul poëte, un ſeul philoſophe, un ſeul homme d'état qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables: les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la ſtatue de Priape, parce qu'Horace en faiſant parler cet épouventail, lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un Dieu ou une eſcabelle, prit le parti d'en faire un Dieu*, &c. Le commentateur cite le prophête Baruc, pour prouver que du tems d'Horace on regardait la figure de Priape comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'horace ſe moque & du prétendu Dieu & de ſa ſtatue. Il ſe peut qu'une de ſes ſervantes en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque choſe de divin: mais aſſurément tous ces Priapes de bois dont les jardins étaient remplis pour chaſſer les oiſeaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il eſt dit que Moïſe, malgré la loi divine de ne faire aucune repréſentation d'hommes ou d'animaux, érigea un ſerpent d'airain, ce qui était une imitation du ſerpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en proceſſion; mais quoique ce ſerpent fût fait pour guérir les morſures des ſerpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. Salomon mit deux chérubins dans le temple; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des Dieux. Si donc dans le temple des Juifs & dans les nôtres, on a

respecté des statues sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations ? Ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.

CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

DES ORACLES.

IL est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas ; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse & disciplinée conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit, vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperduement ; vous les avez observés sortans l'un & l'autre de la maison paternelle ; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte ; vous ne vous trompez guères. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célébre, la plus confirmée est celle que fit ce traitre Flavia Joseph à Vespasien & Titus son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait Vespasien & Titus adorés des armées Romaines dans l'Orient, & Néron détesté de tout l'empire. Il n'ose, pour gagner les bonnes graces de Vespasien, lui prédire au nom du Dieu des Juifs (*) que lui & son fils seront Empereurs. Ils le furent en effet ; mais il est évident que Joseph ne risquait rien. Si Vespasien succombe un jour en prétendant à l'empire, il

(*) Joseph liv. 3. chap. 28.

n'eſt pas en état de punir Joſeph; s'il eſt Empereur, il le récompenſe, & tant qu'il ne regne pas il eſpere regner. Veſpaſien fait dire à ce Joſeph que s'il eſt prophête il devait avoir prédit la priſe de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée Romaine. Joſeph répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien ſurprenant; quel commandant en ſoutenant un ſiége dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place ſera priſe.

Il n'était pas bien difficile de ſentir qu'on pouvait s'attirer le reſpect & l'argant de la multitude en faiſant le prophête, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque ſaurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas aſſez de ne prédire qu'en ſon propre nom; il falait parler au nom de la divinité: & depuis les prophêtes de l'Egypte qui s'appellaient les voyans, juſqu'à Ulpius prophête du mignon de l'empereur Adrien devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans ſacrés, que firent parler les Dieux pour ſe moquer des hommes. On ſait aſſez comment ils pouvaient réuſſir, tantôt par une réponſe ambigue qu'ils expliquaientt enſuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des domeſtiques, en s'informant d'eux ſecrettement des avantures des dévots qui venaient les conſulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dit de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophêtes paſſaient pour ſavoir le paſſé, le préſent & l'avenir; c'eſt l'éloge qu'Homère fait de Calchas. Je n'ajouterai rien ici à ce que le ſavant Vandale, & le judicieux Fontenelle ſon rédacteur, ont dit des Oracles. Ils ont dévoilé avec ſagacité des ſiécles de fourberie; & le jéſuite Balthus montra bien peu de ſens, ou beaucoup de malignité, quand il ſoutint contr'eux la vérité des Oracles payens, par les principes de la religion Chrétienne.

C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité, eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des oracles.

Ou ces diables disaient vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire ; & Dieu lui-même appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jettait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis : Ou ils disaient faux ; & en ce cas, Dieu déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'Oracle le plus fameux fut celui de Delphe. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées, c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jenne Pythie montait sur un trépied posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'Esprit Divin entrait sous la robe de la Pythie par un endroit fort humain ; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphe commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles, & sont, je crois, d'une plus haute antiquité ; car il falait bien des cérémonies, bien du tems pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres ; & rien n'était plus aisé de dire la bonne avanture dans les carrefours. Cet art se subdivisa en mille façons ; on prédit par le vol des oiseaux, par le foye des moutons, par les plis formés dans la plume de la main, par des cercles tracés sur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina, & souvent même par un

un pur entousiasme qui tenait lieu de toutes les régles. Mais qui fut celui qui inventa cet art ? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécile.

La plûpart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année ? c'était pour ce village le grand dont la mort était prédite : une barque de pêcheurs était-elle submergée ? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége est un sorcier ; soit que ses prédictions soient accomplies, soit qu'elles ne le soient pas ; car si quelque événement les favorise, sa magie est démontrée : si les événemens sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout ; ce peuple ne vient point ; mais un vent du Nord fait géler quelques vignes ; c'est ce qui a été prédit par Matthieu Lansberge. Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir ? aussi-tôt les colporteurs le dénonceut comme un mauvais citoyen, & les astrologues le traitent même de petit esprit & de méchant raisonneur.

Les Sunnites Mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de Mahomet. L'étoile Aldebaram avait été en grande vénération chez les Arabes, elle signifie l'œil du taureau ; cela voulait dire que l'œil de Mahomet éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il fraperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre Acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil ; Mahomet est l'Acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles ; les jeunes femmes n'y pensent pas ; les vieilles dévotes y croyent ; & celui qui dirait publiquement à un dervîche qu'il enseigne des sottises, courrait ris-

que d'être empâlé. Il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leur tems dans l'Iliade & dans l'Odyssée ; mais ces savans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux après l'oracle rendu ; il espérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des nations voisines ; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussitôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, qui enfermés dans un coin de terre presque inconnu entre l'Anti-liban, l'Arabie déserte & la pétrée, espérérent comme les autres peuples d'être les maîtres de l'univers, fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

DES SIBYLLES CHEZ LES GRECS, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES AUTRES NATIONS.

LOrsque presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui sans être attachées à aucun temple s'aviserent de prophétiser

pour leur compte. On les appella Sibylles ; mot grec de la dialecte de Laconie, qui signifie Conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On sait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien Tarquin, les neuf livres de l'ancienne Sibylle de Cumes. Comme Tarquin marchandait trop, la vieille jetta au feu les six premiers livres, & exigea autant d'argent des trois restans, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. Tarquin les paya. Ils furent, dit-on, conservés à Rome, jusqu'au tems de Sylla, & furent consumés dans incendie du Capitole.

Mais comment se passer des prophéties des Sibylles ? On envoya trois sénateurs à Erytre ville de Gréce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs, qui passaient pour être de la façon de la Sibylle Erytrée. Chacun en voulait avoir des copies ; la Sibylle Erytrée avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de Nostradamus parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelque vers grec qu'on attribuait à la Sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, défendit sous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers Sibyllins ; défense digne d'un tyran soupçonneux, qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers Sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il falait bien qu'ils continssent la vérité, puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans son églogue sur la naissance de Pollion, ou de Marcellus, ou de Drusus, ne manqua pas de citer l'autorité de la Sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bien-tôt après, ramenerait le siécle d'or. La Si-

bylle Erytrée avait, disait-on alors, prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à Auguste, ou à son favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la Sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des Sibylles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers Chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les gentils par leurs propres armes. Hermas & St. Justin passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. St. Justin cite des oracles de la Sibylle de Cumes, débités par un Chrétien qui avait pris le nom d'Istape, & prétendait que sa Sibylle avait vécu du tems du déluge. * St. Clément d'Alexandrie, dans ses Stromates, assure que l'Apôtre St. Paul recommande dans ses épîtres *la lecture des Sibylles, qui ont manifestement prédit la naissance du fils de Dieu.*

Il faut que cette épître de St. Paul soit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de St. Paul. Il courait dans ce tems-là parmi les Chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de Jaldabasth, celles de Seth, d'Enoch & de Kam; la pénitence d'Adam, l'histoire de Zacharie pere de St. Jean; l'Evangile des Egyptiens, l'Evangile de St. Pierre, d'André, de Jaques, l'Evangile d'Eve, l'Apocalypse d'Adam, les lettres de Jesus-Christ, & cent autres écrits, dont il reste à peine quelques fragmens, ensévelis dans des livres qu'on ne lit guéres.

L'Eglise Chrétienne était alors partagée en Société judaïsante & société non judaïsante. Ces deux étaient divisées en plusieurs autres. Quiconque se

* Strom. Liv. 6.

sentait un peu de talent, écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante évangiles jusqu'au concile de Nicée, il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la Vierge, de l'enfance & de Nicodème. On forgea sur-tout des vers attribués aux anciennes Sibylles. Tel était le respect du peuple pour ces oracles Sibyllins, qu'on crut avoir besoin de cet appui étranger pour fortifier le Christianisme naissant. Non-seulement on fit des vers grecs Sibyllins, qui annonçaient Jesus-Christ. Mais on les fit en acrostiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jesous Chreistos ïos Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'est dans ces poësies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poissons,
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du Christianisme le sens des vers de la quatriéme églogue de Virgile :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Les tems de la Sibylle enfin sont arrivés,
Un nouveau rejetton descend du haut des cieux.

Cette opinion eut un si grand cours dans les premiers siécles de l'Eglise, que l'Empereur Constantin la soutint hautement. Quand un Empereur parlait, il avait surement raison. Virgile passa long-tems pour un prophête. Enfin, on était si persuadé des oracles des Sibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'est pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvet Sæclum in favilla
Teste David cum Sibylla.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la Sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux Sibylles, on faisait sur-tout valoir le régne de mille ans, que les Peres de l'Eglise adopterent jusqu'au tems de Théodose second.

Ce régne de Jesus-Christ pendant mille ans sur la terre était fondé d'abord sur la prophétie de St. Luc (ch. 21.) prophétie mal entendue, *que Jesus-Christ viendrait dans les nuées dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée.* La génération avait passé; mais St. Paul avait dit aussi dans sa premiere épitre aux Thessaloniciens ch. 4.

» Nous vous déclarons, comme l'ayant appris » du Seigneur, que nous qui vivons, & qui som- » mes réservés pour son avénement, nous ne pré- » viendrons point ceux qui sont déjà dans le som- » meil.

» Car aussi-tôt que le signal aura été donné par » la voix de l'Archange, & par le son de la trom- » pette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra » du ciel, & ceux qui seront morts en Jesus-Christ » resusciteront les premiers.

» Puis nous autres qui sommes vivans, & qui » serons demeurés jusqu'alors, nous serons empor- » tés avec eux dans les nuées pour aller au-devant » du Seigneur au milieu de l'air; & ainsi nous vi- » vrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que Paul dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car Paul loin d'avoir été un des disciples de Jesus-Christ avait été longtems un de ses persécuteurs. Quoiqu'il en puisse être,

l'Apocalypse avait dit aussi au Chapitre vingt que les justes *régneraient sur la terre pendant mille ans avec Jesus-Christ.*

On s'attendaient donc à tout moment que Jesus-Christ descendrait du ciel pour établir son régne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les Chrétiens devaient se réjouir avec les Patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse. „ Moi Jean, je vis la nouvelle Jérusalem qui descendaient du ciel parée comme une » épousée.... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un Ange à chaque porte.... » douze fondemens où sont les noms des Apôtres » de l'Agneau..... Celui qui me parlait avait une » toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la » muraille. La ville est bâtie en quarré, elle est de » douze mille stades; sa longueur, sa largeur, & » sa hauteur sont égales..... Il en mesura aussi la » muraille qui est de cent quarante-quatre coudées..... cette muraille était de jaspe, & la ville » était d'or, &c.

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encor avoir pour garant une Sibylle, à qui l'on fait dire à peu-près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que Saint Justin dans son Dialogue contre Triphon, dit *qu'il en est convenu, & que Jesus doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.*

St. Irenée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à St. Jean l'Evangéliste ces paroles: » Dans la nouvelle Jérusalem chaque sep de vigne » produira dix mille branches & chaque branche dix » mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin » vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des saints » vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui » dira, Prends moi, je suis meilleur que lui. *

* Irenée ch. 35. liv. 5.

Ce n'était pas assez que la Sibylle eut prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de Tertullien la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : * *Nous confessons que le Royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires a perverti le sens commun dans tous les tems. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion Chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'Eglise parvint par dégrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

* Tert. contre Marcion liv. 3.

CHAPITRE TRENTE-TROISIEME.

DES MIRACLES.

REvenons toujours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire, & cela est si vrai que si-tôt que le beau, le sublime est commun, il ne paraît plus ni beau, ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison, & à ce pot plus grand qu'une Eglise, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord signifiait chose admirable ? Nous avons dit, c'est ce que la nature ne peut opérer, c'est ce

qui eſt contraire à toutes ſes loix. Ainſi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de ſe mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais miracles, opérés dans nôtre ſainte Religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raiſonnons que ſuivant les régles du bon ſens, toujours ſoumiſes à la révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux Loix éternelle de la nature. Il ne lui paraît pas poſſible que Dieu dérange ſon propre ouvrage; il ſait que tout eſt lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il ſait que Dieu étant immuable, ſes loix le ſont auſſi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entiere ſoit dérangée.

Si Jupiter en couchant avec Alcméne fait une nuit de vingt-quatre heures lorſqu'elle devait être de douze, il eſt néceſſaire que la terre s'arrête dans ſon cours, & reſte immobile douze heures entieres. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi qne la Lune & toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thébes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent ſe remettre chacune à leur place, que les vers & les oiſeaux, ou les autres animaux nourris de la ſubſtance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris.

Les vers engraissés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigriéches, ces pigriéches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort: sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encor, si l'ame ne revient dans son hotellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses loix, ce ne peut-être que pour l'avantage de la nature entiere. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le Créateur & le Maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel ressuscite Pélops, Hyppolite, Heres, & quelques autres fameux personnages; mais il ne paraît pas vraisemblable que le Maître commun de l'univers oublie le soin de cet univers en faveur de cet Hyppolite & de ce Pélops.

Plus les miracles sont incroyables (selon les faibles lumieres de nôtre esprit), plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choses très-ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux Egyptiens, aux nations Asiatiques, les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils se sont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoses, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux discours. Il n'y a pas

même jusqu'aux Romains chez qui les bêtes n'ayent pris la parole pour prédire l'avenir. Tite-Live rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, pren garde à toi*. Pline dans son livre 8. dit qu'un chien parla lorsque Tarquin fut chassé du trône. Une corneille, si l'on en croit Suétone, s'écria dans le Capitole, lorsqu'on allait assassiner Domitien; *estai panta Kalos*, c'est fort bien fait, *tout est bien*. C'est ainsi qu'un des chevaux d'Achille nommé Xante prédit à son maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'Achille, le bélier de Phryxus avait parlé, aussi-bien que les vaches du mont Olympe. Ainsi au lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce Praticien à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guéres de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la métempsycose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des Orientaux, de qui toutes les sciences & les superstitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses les plus attestées, les plus autentiques, sont celles de cet aveugle à qui l'empereur Vespasien rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Aléxandrie que ce double miracle s'opére; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que Vespasien opére ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un Monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades, eux-mêmes, qui prosternés à ses pieds le conjurent de les guérir: il rougit de leurs prieres, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent: Sérapis leur est apparu; Sérapis leur a dit qu'ils seraient guéris par

Veſpaſien. Enfin il ſe laiſſe fléchir, il les touche ſans ſe flatter du ſuccès. La divinité favorable à ſa modéſtie & à ſa vertu, lui communique ſon pouvoir; à l'inſtant l'aveugle voit & l'eſtropié marche. Aléxandrie, l'Egypte, tout l'Empire applaudiſſent à Veſpaſien favori du ciel. Le miracle eſt conſigné dans les Archives de l'Empire, & dans toutes les hiſtoires contemporaines. Cependant avec le tems ce miracle n'eſt cru de perſonne, parce que perſonne n'a intérêt de le ſoutenir.

Si l'on en croit je ne ſçais quel Ecrivain de nos ſiécles barbares nommé *Helgaut*, le Roi Robert fils de Hugues Capet guérit auſſi un aveugle. Ce don des miracles dans Robert fut apparemment la récompenſe de la charité avec laquelle il avait brûler le confeſſeur de ſa femme & des chanoines d'Orléans accuſés de ne pas croire l'infaillibilité & la puiſſance abſolue du Pape, & par conſéquent d'être Manichéens: ou ſi ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il ſouffrit pour avoir couché avec la reine ſa femme.

Les philoſophes ont fait des miracles comme les empereurs & les rois. On conna t ceux d'Appollonios, de Thiane; c'était un philoſophe Pitagoricien, tempérant, chaſte, & juſte, à qui l'Hiſtoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faibleſſes dont fut accuſé Socrate. Il voyagea chez les Mages & chez les Bracmanes: & fu d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeſte, donnant toujours de ſages conſeils, & diſputant rarement. La priére qu'il avait coutume de faire aux Dieu eſt admirable. *Dieux immortels, accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne ſoyons pas indignes.* Il n'avait nul entouſiaſme; ſes diſciples en eurent: ils lui ſuppoſérent des miracles qui furent recueillis par Philoſtrate. Les Thianéens le mirent au rang des demi-dieux, & les Empereurs romains approuvérent ſon apotéoſe. Mais avec

le têms, l'apotépse d'Apollonios eut le sort de celui qu'on décernait aux Empereurs romains, & la chapelle d'Apollonios fut aussi déserte que le Sacratéion élevé par les Athéniens à Socrate.

Les Rois d'Angleterre depuis St. Edouard, jusqu'au roi Guillaume III, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouëlles que les Médecins ne pouvaient guérir. Mais Guillaume III ne voulut point faire de miracles, & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

CHAP. TRENTE-QUATRIEME.

DES TEMPLES.

ON n'eut pas un temple si-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Persans qui révéraient les astres ne pouvaient guéres avoir d'abord des édifices consacrés; ils n'avaient qu'à regarder le ciel: c'était-là leur temple. Celui de Bel à Babilone passe pour le plus ancien de tous; mais ceux de Brama dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus réculée; au moins les Brames le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine que les premiers Empereurs sacrifiaient dans un temple. Celui d'Hercule à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. Hercule ne fut jamais chez aucun peuple qu'une divinité sécondaire; cependant le temple de Tyr est très-antérieur à celui de Judée. Hiram en avait un magnifique lorsque Salomon aidé par Hiram bâtit le sien. Hérodote qui voyagea chez les Tyriens dit que de son tems les Archives de Tyr ne donnaient

à ce temple que deux mille trois cent ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-tems. Hérodote dit encor qu'il apprit que le Temple de Vulcain à Memphis avaient été bâti par Mènes vers le tems qui répond à trois mille ans avant notre ère ; & il n'est pas à croire que les Egyptiens eussent élevé un temple à Vulcain avant d'en avoir donné un à Isis leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit Hérodote au livre second ; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je soupçonne le texte Grec d'avoir été corrompu ; les hommes les plus sauvages s'abstiennent de cette action devant des témoins. On ne s'est jamais avisé de caresser sa femme ou sa maîtresse en présence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'est guéres possible que chez tant de nations qui étaient religieuses jusqu'au plus grand scrupule, tous les temples eussent été des lieux de prostitution. Je crois qu'Hérodote a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en usaient les prêtres Juifs, & d'autres : mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abstenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-longtems sans avoir de temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vû que quand les Juifs habiterent les déserts à l'Orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu Rempham, du Dieu Moloc, du Dieu Kium, comme le disent Jérémie, Amos & St. Etienne.

C'eſt ainſi qu'en uſaient toutes les autres petites nations du déſert. Cet uſage doit être le plus ancien de tous, par la raiſon qu'il eſt bien plus aiſé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'eſt probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des proceſſions qui ſe firent chez tous les peuples. Car il ſemble qu'on ne ſe ferait pas aviſé d'ôter un Dieu de ſa place dans ſon temple pour le promener dans la ville; & cette violence eût pû paraître un ſacrilege, ſi l'ancien uſage de porter ſon Dieu ſur un chariot, ou ſur un brancard, n'avait pas été dès longtems établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans leſquelles on mettait en ſûreté les choſes ſacrées. Ainſi le Palladium était dans la fortereſſe de Troye, les boucliers deſcendus du ciel ſe gardaient dans le Capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit au troiſieme livre des Rois que l'édifice avait ſoixante coudées de long, & vingt de large; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long ſur trente de face. Il n'y a guères de plus petit édifice public. Mais cette maiſon étant de pierre & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe: les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans reſſemblaient à des meurtrieres.

Il eſt dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois adoſſés à la muraille.

Il eſt difficile de comprendre les dimenſions de cette Architecture. Le même livre des Rois nous apprend que ſur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois: que le premier avait cinq coudées de large, le ſecond ſix, & le troiſieme ſept. Ces proportions ne ſont pas les nôtres; ces étages de bois auraient ſurpris Michel Ange & Bradamante. Quoiqu'il en ſoit, il faut conſidérer que ce

temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite splanade où fut bâti le Sanctuaire long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & descendre est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté, mais non pas par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de Dieu que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes, & son peuple le plus puissant des peuples; il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassat celui des autres nations; le plus beau des temples est celui où les hommages les plus purs lui sont offerts.

La plupart des commentateurs se sont donné la peine de dessiner cet édifice chacun à sa maniere. Il est à croire qu'aucun de ces dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait se défendre un jour ou deux dans cette petite retraite

Cette espece de forteresse d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre Nabuzardam l'un des capitaines, du Roi de Babylone que nous nommons Nabuchodonosor.

Le second temple bâti pat Néhémie fut moins grand & moins somptueux. Le livre d'Esdras nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reste était de simple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'Hérode fit bâtir depuis fut une vraye forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend Joseph, de démolir le temple de Néhémie, qu'il appelle le temple d'Aggée. Hérode combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une platte-forme appuyée d'un très-gros mur sur lequel le temple fut élevé.

élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de sorte que ce temple était une vraye citadelle.

En effet, les Juifs oférent s'y défendre contre l'armée de Titus, jusqu'à ce qu'un soldat Romain ayant jetté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'instant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du têms d'Hérode, ainsi que sous Néhémie & sous Salomon.

Ces bâtimens de sapin contredisent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur Joseph. Il dit que Tite étant entré dans le Sanctuaire l'admira, & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guères d'apparence qu'un Empereur Romain, au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusat à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le Sanctuaire, & qu'un homme qui avait vû le Capitole fût surpris de la beauté d'un temple Juif. Ce temple était très-saint, sans doute; mais un Sanctuaire de vingt coudées de lòng n'avait pas été bâti par un Vitruve. Les beaux temples étaient ceux d'Ephese, d'Alexandrie, d'Athenes, d'Olimpie, de Rome.

Joseph dans sa déclamation contre Appion, dit qu'il ne falait *qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu.* Ce raisonnement ne paraît pas concluant; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cent milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait falu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La superstition a toujours une mauvaise logique.

Dailleurs comment Joseph peut-il dire qu'il ne fa-

lait qu'un temple aux Juifs, lorsqu'ils avaient depuis le regne de Ptolomée Philometor le temple assez connu de l'*Onion* à Bubaste en Egypte.

CHAP. TRENTE-CINQUIÉME.

DE LA MAGIE.

QU'est-ce que la magie? Le secret de faire ce que ne peut faire la nature; c'est la chose impossible; aussi a-t'on cru à la magie dans tous les tems. Le mot est venu des *Mag*, *Magdin*, ou mages de Caldée. Ils en savaient plus que les autres; ils recherchaient la cause de la pluie & du beau tems; & bientôt ils passerent pour faire le beau tems & la pluie. Ils étaient astronomes; les plus ignorans & les plus hardis furent astrologues. Un événement arrivait sous la conjonction de deux planétes, donc ces deux planétes avaient causé cet événement; & les Astrologues étaient les maîtres des planétes. Des imaginations frappées avaient vû en songe leurs amis mourans ou morts; les magiciens faisaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout simple qu'ils fissent descendre la lune sur la terre. Ils disposaient même de la vie des hommes, soit en faisant des figures de cire, soit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. Clément d'Alexandrie, dans ses stromates, livre 5, dit que suivant un ancien auteur, Moïse prononça le nom de Ihaho, ou Jéhovah, d'une maniere si efficace à l'oreille du Roi d'Egypte Phara Nekefr, que ce Roi en mourut sur le champ.

Enfin, depuis Jannès & Membrès, qui étaient les sorciers à brevet de Pharaon, jusqu'à la Maréchale d'Ancre qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq

blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un seul tems sans sortilege.

La Pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuël, est assez connue ; il est vrai qu'il est fort étrange que ce mot de Python qui est Grec, fût connu des Juifs du tems de Saül. Plusieurs savans en ont conclu que cette histoire ne fût écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après Alexandre ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le sabbath des sorciers en est une preuve parlante ; & le bouc avec lequel les sorcieres étaient supposées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le désert, ce qui leur est reproché dans le Lévitique (chap. 17.)

Il n'y a guères eu parmi nous de procès criminels de sorciers, sans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'Auguste, s'infatuaient encor des sortiléges tout comme nous. Voyez l'églogue de Virgile intitulée Pharmacentria.

Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.

La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

His ego sæpe lupum fieri & se condere silvis.
Mœrim sæpe animas imis exire sepulcris.

Mœris devenu loup se cachait dans les bois.
Du creux de leur tombeau j'ai vu sortir les ames.

On s'étonne que Virgile passe aujourd'hui à Naples pour un sorcier. Il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à Sagana & à Canidia leurs hor-

ribles sortileges. Les premieres têtes de la République furent infectées de ces imaginations funestes. Sextus, le fils du grand Pompée, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en possession de les vendre aux Dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faisaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuerent chez nous ; & il n'y a pas un siécle qu'elles sont décréditées. Des missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde. Ils ont plaint les peuples à qui le démon les inspirait. Eh mes amis ; que ne restiez-vous dans vôtre patrie ? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sottises.

Vous auriez vû des milliers de misérables assez insensés pour se croire sorciers, & des Juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes ; vous auriez vû une jurisprudence établie en Europe sur la magie, comme on a des loix sur le larcin & sur le meurtre ; jurisprudence fondée sur les décisions des Conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la Magistrature & l'Eglise croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence, par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale ? de l'ignorance ; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes, sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve ! tous les peuples ont cru à la magie ; à l'astrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le consentement de tous les sages était,

non pas une preuve, mais une espece de probabilité. Et quelle probabilité encore! tous les sages ne croyaient-ils pas avant Copernic que la terre était immobile au centre du monde?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre, si Rabelaix appelle *picatrix*, *mon révérend pere en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville; les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être sorciers; mais on ne trouva point de barbares qui les brulassent.

CHAPIT. TRENTE-SIXIEME.

DES VICTIMES HUMAINES.

Les hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés, mais le temps qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passerent des animaux aux hommes; & la superstition fille dénaturée de la religion, s'écarta de la pureté de sa mere, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, sous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragmens de Sanchoniaton, fut celui de Jéhud

chez les Phéniciens, qui fut immolé par son pere Hillu environ 2000 ans avant notre Ere. C'était un tems où les grands états étaient déjà établis, où la Sirie, la Caldée, l'Egypte étaient très-florissantes, & déjà, dit Hérodote, on noyeit une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordément qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la terre. Pausanias prétend que Licaon immola le premier des victimes humaines en Gréce. Il fallait bien que cet usage fût reçu du tems de la guerre de Troye, puisqu'Homere fait immoler par Achille douze Troyens à l'ombre de Patrocle. Homere eût-il osé dire une chose si horrible ? n'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels holocaustes n'avaient pas été en usage ?

Je ne parle pas du sacrifice d'Iphigénie & de celui d'Idamante fils d'Idomenée : vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guères révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolassent des étrangers.

Si nous descendons à des tems plus modernes, les Tiriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à Saturne. On en fit autant en Italie ; & les Romains eux-mêmes qui condamnerent ces erreurs, immolerent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une Vestale. C'est Plutarque qui nous l'apprend dans ses questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les Druides brulaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier : des sorcieres chez les Germains égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares : s'ils avaient été fréquens, si on en avait fait des fêtes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement

à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille, ou le fils aîné de la maison pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les Brames, toutes les veuves ne se brulaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encor cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolerent quelquefois aux mânes de leurs *Kans* les officiers les plus chéris de ces princes. Hérodote dit qu'on les empalait autour du cadavre royal, mais il ne parait point par l'histoire que cet usage ait duré long-tems.

Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de Dieu immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas, égorger sans miséricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mammelle, & ne réserver que les petites filles ; que ce peuple saint ait été puni de son Dieu quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathême. Nous ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pu exister sur la terre, Mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte Eglise qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres Juifs ont été dictés par le Dieu créateur & pere de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il eſt vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre ſageſſe, une autre juſtice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin il a fait ce qu'il a voulu; ce n'eſt pas à nous de le juger; je m'en tiens toujours au ſimple hiſtorique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique au chap. 27. C'eſt en vertu de cette loi qu'on voit Jephté immoler ſa propre fille, le prêtre Samuel couper en morceaux le Roi Agag. Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eſt environ de neuf lieuës quarrées, les Iſraëlites ayant trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles pucelles, Moïſe commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes les femmes & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux ſeulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eſt que ce même Moïſe était gendre du grand prêtre des Madianites Jéthro, qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que Joſué, fils de Nun, ayant paſſé avec ſa horde la riviére du *Jourdain* à pied ſec, ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jérico dévoué à l'anathéme, il fit périr tous les habitans dans les flammes, qu'il conſerva ſeulement *Rahab la paillarde* & ſa famille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple: que le même Joſué dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente & un rois du pays, tous ſoumis à l'anathéme, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces aſſaſſinats religieux dans nos derniers tems,

si ce n'est peut-être la St. Barthelemi & les massacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juifs ayent trouvé six cent soixante & quinze mille brebis & trente-deux-mille filles pucelles dans le village d'un désert au milieu des rochers, & que personne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumiéres de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événemens de l'antiquité, & sur les raisons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME.

DES MYSTÉRES DE CERÉS ELEUSINE.

DAns le cahos des superstitions populaires qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire de bêtes férocès, il y eut une institution salutaire qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutissement; ce fut celui des mystéres & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux & sages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on employe le cœur des vipéres pour guérir de leurs morsures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités se soutinrent par les fables.

On ne connaît plus les mystéres de Zoroastre.

On fait peu de chose de ceux d'Isis ; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent le grand systême d'une vie future ; car Celse dit à Origène (livre 8.) *vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystéres ne les annoncerent-ils pas aux initiés ?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous les mystéres. Nous avons encor la priere des prêtresses d'Isis conservée dans Apulée. *Les puissances célestes te servent ; les enfers te sont soumis ; l'univers tourne sous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les astres répondent à ta voix ; les saisons reviennent à tes ordres ; les élémens t'obéissent.*

Les cérémonies mistérieuses de Cérès furent une imitation de celles d'Isis. Ceux qui avaient commis des crimes les confessaient & les expiaient : on jeunait, on se purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secrettes sous la religion du serment pour les rendre plus vénérables. Les mystéres se célébraient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des espéces de tragédies, dont le spectacle étalait aux yeux le bonheur des justes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, les Platons, les Cicérons ont fait l'éloge de ces mystéres, qui n'étaient pas encor dégénérés de leur pureté premiere.

De très-savans hommes ont prouvé que le sixiéme livre de l'Enéide n'est que la peinture de ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets & si renommés. Il n'y parle point à la vérité du Démiourgos qui représentait le Créateur ; mais il fait voir dans le vestibule, dans l'avant-scène, les enfans que leurs parens avaient laissé périr, & c'était un avertissement aux peres & aux meres. *Continuo auditæ voces, vagitus & ingens &c.* : ensuite paraissait Minos qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les justes conduits dans les champs Elisées. Ces jardins étaient tout ce qu'on

avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires! Il n'y avait que les héros demi-dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes ; & même quand les Esséniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les Pharisiens, ils adopterent la métempsicose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'histoire sacrée de Jesus-Christ parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, Tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin *. Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystéres d'Eleusine devinrent les plus célébres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la Théogonie de Sanchoniaton le Phénicien ; c'est une preuve que Sanchoniaton avait annoncé un Dieu suprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du politéïsme. Figurons-nous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la Vierge, à St. Joseph, aux autres Saints le même culte qu'à Dieu le pere. Il serait peut-être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup ; il serait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre Dieu & les créatures. C'est précisément ce que firent les mistagogues. Les participans aux mystéres s'assemblaient dans le temple de Cérès, & l'Hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer Cérès conduisant Triptolème sur un char traîné par des dragons, il falait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que Cérès & Triptolème missent l'agriculture en honneur.

* Luc chap. 23.

Céla est si vrai que l'Hiérophanté commençait par reciter les vers de l'ancien Orphée. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers; il est un, il est seul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment Pausanias peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'Homere; il faut convenir que du moins pour le sens ils valent beaucoup mieux que l'iliade & l'Odissée entiere.

Le savant Evêque Warburton, quoique très-injuste dans plusieurs de ses décisions audacieuses, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la nécessité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du politéïsme. Il remarque d'après Plutarque que le jeune Alcibiade ayant assisté à ces misteres ne fit aucune difficulté d'insulter aux statues de Mercure dans une partie de débauche avec plusieurs de ses amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'Alcibiade.

Il falait donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. Alexandre lui-même ayant obtenu en Egypte de l'Hiérophante des misteres, la permission de mander à sa mere le secret des initiés, la conjura en même tems de bruler sa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui trompés par un faux zéle ont prétendu depuis que ces misteres n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés*; il veut dire, qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encor sans replique que ces misteres n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congé-

tait l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koff omphet*, *Veillez & soyez purs*. Enfin, pour derniere preuve, c'est que l'Empereur Néron coupable de la mort de sa mere, ne put être reçu à ces misteres quand il voyagea dans la Grèce ; le crime était trop énorme : & tout Empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. Zozime dit aussi que Constantin ne put trouver de prêtres payens qui voulussent le purifier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme payens, gentils, idolâtres, une religion très-pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux ; des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, méprisés & detestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un Dieu suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces misteres, c'était, si l'on en croit Tertullien, la cérémonie de la régénération. Il falloit que l'initié parût ressusciter ; c'était le simbole du genre nouveau de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds ; l'Hiérophante levait sur lui le couteau sacré : L'initié qu'on feignait de fraper feignait aussi de tomber mort ; après quoi, il paraissait ressusciter. Il y a encor chez les Francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias dans ses Arcadiques nous apprend que dans plusieurs temples d'Eleusine on flagellait les pénitens, les initiés ; coutume odieuse, introduite long-tems après dans plusieurs Eglises Chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces misteres dont le fonds était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mé-

pris. Il ne resta enfin de tous ces anciens misteres que des troupes de gueux que nous avons vus sous le nom d'Egyptiens & de Bohêmes courir l'Europe avec des castagnettes, danser la danse des prêtres d'Isis, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne avanture, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eût de plus sacré dans la moitié de la terre connue.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÉME.

DES JUIFS,

AU TEMS OU ILS COMMENCERENT A ETRE CONNUS.

NOus toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'histoire des Juifs; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalerent tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'Eglise substituée à la Sinagogue; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toujours à l'historique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruisissent leur état, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette nation est des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le tems où elle forme un établissement, & où elle posséde

une capitale. Les juifs ne paraissent considérés de leurs voisins que du tems de Salomon, qui était à peu près celui d'Hésiode & d'Homere, & des premiers archontes d'Athénes.

Le nom de Salomoh ou Soleiman, est fort connu des Orientaux, mais celui de David ne l'est point, Saül encor moins. Les Juifs avant Saül ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissans que les Phéniciens les traitaient à peu près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser chez eux les socs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées. Il falait qu'il allassent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espece; les Juifs le déclarent dans le livre de Samuël, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que Snül & Jonatas donnerent à Béthaven contre les Phéniciens, ou Philistins, journée où il est rapporté que Saül fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes il est dit au chapitre précédent, * que Saül avec une armée de trois cent trente mille hommes défit entiérement les Ammonites; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cent trente-mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui semblent errants & oprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cent trente-mille soldats? il y avait là dequoi conquérir l'Asie & l'Europe. Laissons à des Auteurs savants & respectables

* I. Rois. Chap. II.

le soin de concilier ces contradictions apparentes que des lumiéres supérieures font disparaître; respectons ce que nous sommes tenus de respecter; & remontons à l'Histoire des Juifs par leurs propres écrits.

CHAP. TRENTE-NEUVIEME.

DES JUIFS EN EGYPTE.

LEs annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Egypte dans les tems ignorés, que son séjour était dans le petit pays de Gossen, ou Gessen, vers le mont Casius & le lac Sirbon. C'est-là que sont encor des Arabes qui viennent en hyver paître leurs troupeaux dans la basse Egypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille, qui en deux cent-cinq années produisit un peuple de deux millions de personnes; car pour fournir cent mille combattans que la Genèse compte au sortir de l'Egypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, est un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'est envain qu'une foule de savants hommes s'étonne que le Roi d'Egypte ait ordonné à deux sages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux; que la fille du Roi qui demeurait à Memphis soit venue se baigner loin de Memphis dans un bras du Nil où jamais personne ne se baigne à cause des crocodiles. C'est envain qu'ils font des objections sur l'âge de quatre-vingt ans auquel Moïse était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'esclavage.

Ils disputent sur les dix playes d'Egypte; ils disent que les Magiciens du Royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'Evoyé de Dieu; & que

que si Dieu leur donnait ce pouvoir, il semblait agir contre lui-même. Ils prétendent que Moïse ayant changé toutes les eaux en sang, il ne restait plus d'eau pour que les Magiciens pussent faire la même métamorphose.

Ils demandent comment Pharaon put poursuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuse, après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquiéme & sixiéme playe. Ils demandent pourquoi six cent mille combattans s'enfuïrent ayant Dieu à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers nés avaient été frappés de mort? Ils demandent encor pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à son peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déserts?

On n'a qu'une seule réponse à toutes ces objections sans nombre; & cette réponse est, Dieu l'a voulu; l'Eglise le croit, & nous devons le croire. C'est en quoi cette histoire différe des autres. Chaque peuple a ses prodiges; mais tout est prodige chez le peuple Juif; & cela devait être ainsi, puisqu'il était conduit par Dieu même. Il est clair que l'histoire de Dieu ne doit point ressembler à celle des hommes. C'est pourquoi nous ne rapportons aucun de ces faits surnaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit-Saint de parler. Encor moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événémens qui peuvent être soumis à la critique.



CHAPITRE QUARANTIEME.

DE MOYSE,

CONSIDERÉ SIMPLEMENT

COMME CHEF D'UNE NATION.

LE maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans Moïse. Plus d'un savant l'a regardé cemme un politique très-habile. D'autre ns voyent en lui qu'un roseau faible, dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des empires. Qu'est-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingt ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit. Son bras ne peut combattre ; & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépit & bégue. Il ne conduit ses suivants que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cades Barné, & à le voir retrograder jusques vers l'endroit dont il était parti, il ferait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de six cent mille combattans, & il ne pourvoit ni au vêtement ni à la subsistance de ses troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout, il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. Moïse n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut-être guidé que par le bras du Tout-Puissant ; aussi nous ne considérons en lui que l'homme & non le ministre de Dieu. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jérico, qui est en effet le seul bon terroir de cette province ; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'Orient entre Esiongaber & la mer Morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croît pas un arbuste, sans aucun ruisseau, sans sources, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger viennent le battre dans ces déserts vers Cadésbarné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cent mille soldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans ? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires ; mais il ne remplit aucun objet de sa législation : lui & son peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguer.

Un législateur selon nos notions communes doit se faire aimer & craindre ; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie ; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les ministres de la loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six-vingt-ans, Moïse n'étant conduit que par lui-même, eût été si inhumain, si endurci au carnage, qu'il eût commandé aux Lévites de massacrer sans distinction, leurs freres jusqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de son propre frere, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi ! après cette indigne action son frere est grand Pontife, & vingt-trois mille hommes sont massacrés.

Moïse avait épousé une Madianite, fille de Jétro grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée ; Jétro l'avait comblé de bien-faits : Il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts ; par

quelle cruauté opposée à la politique (à ne juger que par nos faibles notions) Moïse aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, Moïse *était le plus doux de tous les hommes*? Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans Moïse le ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si Moïse avait institué sa religion de lui-même, comme Zoroastre, Thauth, les premiers Brames, Numa, Mahomet, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime? pourquoi il n'a pas annocé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès long-tems en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde? „ Vous avez été instruit, lui dirions-nous, „ dans la sagesse des Egyptiens, vous êtes législateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus nécessaire „ aux hommes, croyance si salutaire & si sainte, „ que vos propres Juifs, tout grossiers qu'ils étaient, „ l'ont embrassée long-tems après vous; du moins „ elle fut adoptée en partie par les Esséniens & les „ Pharisiens au bout de mille années.

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le Roi du peuple Juif, le punissait & le récompensait temporelle-

ment, & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les tems marqués par ses décrets. Presque tout événement purement humain chez le peuple Juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au-dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde qui ont poussé le pyrronisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un Moïse; sa vie qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulchre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particuliérement de celle de l'ancien Bacchus. * Ils ne savent en quel tems placer Moïse; le nom même de Pharaon ou Roi d'Egypte sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reste du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que Moïse ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire qui sapperait tous les fondemens de l'Histoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'Aben Esra, de Maimonide, de Nugnès, de l'Auteur des cérémonies judaïques; quoique le docte Le Clerc, Midleton, les savans connus sous le titre de Théologiens de Hollande, & même le grand Neuton, ayent fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni Moïse, ni Josué ne purent écrire les livres qui leur sont attribués: ils disent que leurs histoires & leurs loix auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé; que cet art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de cul-

* Voyez l'Article *Bacchus*.

river cet art dans des déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands hommes, l'opinion commune, qui est celle de la synagogue, & de l'Eglise, dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les Le Clerc, les Midleton, les Neuton d'impiété, à Dieu ne plaise! nous sommes convaincus que si les Livres de Moïse & de Josué & le reste du Pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros Israélites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces Livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la Genèse, dans Josué, dans Samson, dans Ruth. L'écrivain Juif n'a été, pour aisi dire, que le sécretaire de Dieu; c'est Dieu qui a tout dicté. Neuton sans doute n'a pu penser autrement; on le sent assez. Dieu nous préserve de ressembler à ces hypocrite pervers qui saisissent tous les prétextes d'accuser tous les grands hommes d'irréligion, comme on les accusait autrefois de magie! Nous croirions non-seulement agir contre la probité, mais insulter cruellement la religion Chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savans hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'Eglise à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette Eglise tolére les opinions de ces savans vertueux avec la charité qui fait son caractère.



CHAP. QUARANTE-UNIEME.

DES JUIFS APRÉS MOYSE, JUSQU'A SAUL.

JE ne recherche point pourquoi Josuah ou Josué capitaine des Juifs faisant passer sa horde de l'Orient du Jourdain à l'Occident vers Jérico, a besoin que Dieu suspende le cours de ce fleuve qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jetter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette riviere, témoin celui auquel les Israëlites égorgérent les quarante-deux mille Israëlites qui ne pouvaient prononcer Schiboleth.

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'est déclaré le roi; cela n'est pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit Josué venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient, Nous descendons d'Abraham; Abraham voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années, donc vôtre pays nous appartient; & nous devons égorger vos meres, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & Holstenius se sont fait l'objection suivante. Que dirait-on si un Norvégien venaient en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes, & disait aux Allemands, Il y a quatre cent ans qu'un homme de nôtre pays fils d'un Potier, voyagea près de Vienne, ainsi l'Autriche nous appartient, & nous venons tous massacrer au nom

du Seigneur? Les mêmes Auteurs considérent que le tems de Josué n'est pas le nôtre, que ce n'est pas à nous à porter un œil profane dans les choses divines; & sur-tout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il est dit qu'à peine Jérico est sans défense, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mammelle, & tous les animaux, excepté une femme prostituée, qui avait gardé chez elle les espions Juifs; espions d'ailleurs inutiles, puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puisqu'elle fut une ayeule de David, & même du Sauveur du monde. Tous ces événemens sont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce sont encor une fois des mysteres auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de Josué rapporte que ce chef s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses Rois au nombre de trente-un, c'est-à-dire, trente-un chefs de bourgades, qui avaient osé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la Providence, qui châtiait les péchés de ces Rois par le glaive de Josué.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs qui ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables dans l'esprit des peuples aveuglés, & non pour les instrumens sacrés de la vengeance divine & du futur salut du genre humain. Ils furent réduits en esclavage par Cusan Roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jérico; il fallait donc que Cusan eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoiqu'il en soit, ils sont esclaves huit années, & restent

ensuite soixante & deux ans sans remuer. Ces soixante & deux ans sont une espece d'asservissement, puisqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, que tout ce vaste pays * leur était promis, & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous Eglon Roi des Moabites, assassiné par Aod; ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas, jusqu'au tems où la prophêtesse guerriere Débora les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à Gédéon.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens qu'ils appellent Philistins, jusqu'à Jephté. Ils sont encor esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à Saül. Ce qui peut confondre notre jugement, c'est qu'ils étaient esclaves du tems même de Samson, pendant qu'il suffisait à Samson d'une simple machoire d'âne pour tuer mille Philistins, & que Dieu opérait par les mains de Samson les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien de Juifs furent exterminés par leurs propres freres, ou par l'ordre de Dieu même depuis qu'ils errerent dans les déserts jusqu'au tems où ils eurent un Roi élu par le sort.

Les Lévites après l'adoration du veau d'or, jetté en fonte par le frere de Moïse, égorgent - - - -	23000 Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de Coré - - - -	250
Egorgés pour la même revolte	14700.
	37950.

* Genèse ch. 15. v. 18. Deuter. ch. 1. v. 7.

	Ci-devant 37950 Juifs.
Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites - - -	24000
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer Schibolet -	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait	40000
Benjamites tués par les autres Tribus	45000
Lorsque l'Arche fut prise par les Philistins, & que Dieu pour les punir les ayant affligés d'hémorroïdes ils ramenerent l'Arche à Bethsamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or, les Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé l'Arche, au nombre de	50070
Somme totale	239020

Voilà deux-cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordrdre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans le désert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de Jacob auraient pu produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduisait, Dieu qui les éprouvait & les punissait, rendit cette nation si différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre, & ne point juger de ces événemens comme on juge des événemens ordinaires.

CHAPIT. QUARANTE-DEUXIEME.

DES JUIFS DEPUIS SAUL.

LEs Juifs ne paraissaient pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs Rois que sous leurs juges.

Leur premier Roi Saül est obligé de se donner la mort. Isboseth & Miphiboset ses fils sont assassinés,

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de Saül pour être mis en croix. Il ordonne à Salomon son fils de faire mourir Adonias son autre fils, & son général Joab. Le Roi Asa fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. Baasa assassine Nadab fils de Jéroboam & tous ses parens. Jéhu assassine Joram & Okosias, soixante & dix fils d'Achab, quarante-deux freres d'Okosias, & tous leurs amis. Athalie assassine tous ses petits-fils, excepté Joas; elle est assassinée par le grand-prêtre Joiadad. Joas est assassiné par ses domestiques; Amasias est tué; Zacharias est assassiné par Sellum, qui est assassiné par Manahem, lequel Manahem fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans Tapsa. Phaceïa, fils de Manahem, est assassiné par Phacée fils de Romeli, qui est assassiné par Osée fils d'Ela. Manassé fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs assassinent Ammon fils de Manassé, &c.

Au milieu de ces massacres dix tribus enlevées par Salmanasar Roi des Babiloniens, sont esclaves & dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tributs, qui bien-tôt sont esclaves à leur tour pendant soixante & dix ans: au bout de ces soixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la

permiſſion de retourner à Jéruſalem. Ces deux tribus, ainſi que le peu de Juifs qui peuvent être reſtés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, ſont toujours ſujettes des rois de Perſe.

Quand Alexandre s'empare de la Perſe, la Judée eſt compriſe dans ſes conquêtes. Après Alexandre les Juifs demeurerent ſoumis tantôt aux Seleucides ſes ſucceſſeurs en Sirie, tantôt aux Ptolomées ſes ſucceſſeurs en Egypte; toujours aſſujettis, & ne ſe ſoutenant que par le métier de courriers qu'ils faiſaient dans l'Aſie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte Ptolomée Epiphane. Un Juif, nommé Joſeph, devint fermier général des impôts ſur la baſſe Sirie & la Judée qui appartenaient à ce Ptolomée. C'eſt là l'état le plus heureux des Juifs; car c'eſt alors qu'ils bâtirent la troiſiéme partie de leur ville, appellée depuis l'enceinte des Maccabées, parce que les Maccabées l'acheverent.

Du joug du roi Ptolomée ils repaſſent à celui du roi de Sirie Antiochus le Dieu. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, & ſe révolterent contre leur maître Antiochus. C'eſt le tems des Maccabées, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les Maccabées ne purent empêcher que le général d'Antiochus Eupator fils d'Antiochus Epiphane, ne fit raſer les murailles du temple, en laiſſant ſubſiſter ſeulement le ſanctuaire, & qu'on ne fit trancher la tête au grand prêtre Onias, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que ſous les rois de Sirie; ils n'adorerent plus de divinités étrangeres; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée; & cependant ils furent plus malheureux que jamais; comptant toujours ſur leur délivrance, ſur les promeſſes de leurs prophêtes, ſur le ſecours de leur Dieu, mais abandonnés par la Providence, dont

les décrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirerent quelque tems par les guerres intestines des rois de Sirie. Mais bien-tôt les Juifs eux-mêmes s'armerent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois & que la dignité de grand sacrificateur était la premiere, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis : on n'était grand prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au Sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des Maccabées, devenu grand prêtre, mais toujours sujet des Siriens, fit ouvrir le sépulcre de David, dans lequel l'exagérateur Joseph prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtissait le temple sous Néhémie qu'il eût falu chercher ce prétendu trésor. Cet Hircan obtint d'Antiochus Sidétès le droit de battre monnoye. Mais comme il n'y eut jamais de monnoye juive, il y a grande apparence que le trésor du tombeau de David n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand prêtre Hircan était Saducéeu, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges ; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les Saducéens & les Pharisiens. Ceux-ci conspirerent contre Hircan, & voulurent le condamner à la prison & au fouët. Il se vengea d'eux, & gouverna despotiquement.

Son fils Aristobule osa se faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple Juif. Aristobule, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim sa mere, & fit égorger Antigone son frere. Il eut pour successeur un nommé Jean, ou Jeanné, aussi méchant que lui.

Ce Jeanné, souillé de crimes, laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient Aristobule & Hircan. Aristobule chassa son frere & se fit roi. Les Romains alors subjugaient l'Asie. Pompée en

passant vint mettre les Juifs à la raison, prit le temple, fit pendre les séditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi Aristobule.

Cet Aristobule avait un fils qui osait se nommer Alexandre. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de Pompée.

Enfin, Marc Antoine donna pour roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'est ce même Hérode que St. Matthieu dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, sur ce qu'il apprit qu'il était né un roi des Juifs dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des présens.

Ainsi les Juifs furent presque toujours subjugués ou esclaves. On sait comme ils se révolterent contre les Romains, & comme Titus les fit tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils essuyerent un sort encor plus funeste sous les Empereurs Trajan & Adrien, & ils le mériterent. Il y eut du tems de Trajan un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colere de Dieu contre les Romains; ils se rassemblerent, ils s'armerent en Afrique & en Chipre: une telle fureur les anima, qu'ils dévorerent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bien-tôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous Adrien, quand Barcochebas se disant leur Messie se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encor des Juifs. Le fameux Benjamin de Trudel, Rabin très-savant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douziéme siécle, en comptait environ trois cent quatre-vingt mille, tant Juifs que Samaritains: car il ne faut pas faire mention d'un prétendu Royaume de Théma

vers le Thibet, où ce Benjamin, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis Vespasien, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer rouge. Mahomet fut d'abord obligé de les ménager. Mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au Nord de la Mecque. C'est depuis Mahomet qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourg dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations; elle se révolte contre tous ses maîtres; toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rempante dans le malheur & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres: mais aux yeux des Chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurseurs, ils nous ont préparé la voye. Ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations qui sont errantes comme la Juive dans l'Orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, sont les Banians & les Parsis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainsi que les Juifs, sont les descendans des premiers habitans paisibles de l'Inde; ils n'ont jemais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parsis sont ces mêmes Perses, autrefois dominateurs de l'Orient,

& ſouverains des Juifs. Ils ſont diſperſés depuis Omar, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnerent, fidéles à cette antique religion des mages, adorant un ſeul Dieu, & conſervant le feu ſacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la Divinité.

Je ne compte point ces reſtes d'Egyptiens adorateurs ſecrets d'Iſis, qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

CHAP. QUARANTE-TROISIEME.

DES PROPHETES JUIFS.

NOus nous garderons bien de confondre les Nabim, les Roheim des Hébreux avec les impoſteurs des autres nations. On ſait que Dieu ne ſe communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inſpira Balaam prophête de Méſopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce Balaam était le prophête d'un autre Dieu, & cependant il n'eſt point dit qu'il fût un faux prophête. Nous avons déjà remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophêtes & voyans. Quel ſens attachait-on à ce mot? celui d'inſpiré. Tantôt l'inſpiré devinait le paſſé, tantôt l'avenir; ſouvent il ſe contentait de parler dans un ſtyle figuré. C'eſt pourquoi lorſque St. Paul cite ces vers d'un Poëte Grec, Aratus, *Tout vit dans Dieu, tout ſe meut, tout reſpire en Dieu*, il donne à ce poëte le nom de prophête. *

Nombre ch. 22.
* Actes des Apôtres ch. 17.

Lo

Le titre, la qualité de prophête était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministere particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de Pythie à Delphe? Non; les prophêtes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visiens. Il arrivait de-là que souvent il s'élevait de faux prophêtes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de Dieu, & qui souvent causerent de grands malheurs, comme les prophêtes des Cévennes au commencement de ce siécle.

Il était très-difficile de distinger le faux prophête du véritable. C'est pourquoi Manassé roi de Juda fit périr Isaïe par le supplice de la scie. Le roi Sédécias ne pouvait décider entre Jérémie & Ananie qui prédisaient des choses contraires; & il fit mettre Jérémie en prison. Ezéchiel fut tué par des Juifs compagnons de son esclavage. Michée ayant prophétisé des malheurs aux Rois Achab & Josaphat, un autre prophête Tsedékia fils de Canaa * lui donna un souflet, en lui disant: L'Esprit de l'Eternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. Ozée chap. 9. déclare que les prophêtes sont des fous, *stultum phrophetam*, *insanum virum spiritualem*. Les prophêtes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Sirie, le Roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présens, pour sçavoir s'il guérirait; Elisée répondit, *que le Roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le Roi mourut en effet. Si Elisée n'avait pas été un prophête du vrai Dieu, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement; car si le Roi n'était pas mort, Elisée avait

* Paralipomenes ch. 18.

prédit sa guérison en disant qu'il pourrait guérir, & qu'il n'avait pas spécifié le tems de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateur, ce que c'était que l'esprit double qu'Elisée reçut d'Elie, ni ce que signifie le manteau que lui donna Elie en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurerent en poësie le char d'Apollon. Nous n'approfondirons point quel est le tipe, quel est le sens mistique de ces quarante-deux petits enfans qui en voyant Elisée dans le chemin escarpé qui conduit à Béthel, lui dirent en riant, *monte, chauve, monte*; & de la vengeance qu'en tira le prophête en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorerent ces innocentes créatures. Les faits sont connus, & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient, que les Juifs pousserent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions singulieres les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant écrit longtems leurs pensées qu'en hiérogliphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit Hérodote) envoyerent à Darah, que nous appellons Darius, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq fléches; cela voulait dire que si Darius ne s'enfuyait aussi vîte qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait par leurs fléches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toujours un témoignage des emblêmes en usage dans ces tems reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans Hiram, dans Salomon, dans la reine de

Saba. Tarquin le ſuperbe conſulté dans ſon jardin par ſon fils ſur la maniere dont il faut ſe conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au deſſus des autres fleurs. Il faiſait aſſez entendre qu'il falait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'eſt à ces hiérogliphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable eſt bien plus ancienne que l'hiſtoire ſimple.

Il faut être un peu familiariſé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des diſcours énigmatiques des prophêtes Juifs.

Iſaïe veut faire entendre au roi Achas qu'il ſera délivré dans quelques années du roi de Syrie, & du Melk ou roitelet de Samarie unis contre lui; il lui dit: *Avant qu'un enfant ſoit en âge de diſcerner le mal & le bien, vous ſerez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un raſoir de louage pour raſer la tête, le poil du pénil* (qui eſt figuré par les pieds.) *& la barbe &c.* Alors le prophête prend deux témoins, Zacharie & Urie; il couche avec la prophêteſſe, elle met au monde un enfant; le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas; *partagez vite les dépouilles*; & ce nom ſignifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le ſens allégorique & infiniment reſpectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces uſages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même Iſaïe marche tout nud dans Jéruſalem, pour marquer que les Egyptiens ſeront entiérement dépouillés par le Roi de Babylone.

Quoi! dira-t-on, eſt-il poſſible qu'un homme marche tout nud dans Jéruſalem ſans être repris de juſtice? Oui, ſans doute; Diogéne ne fut pas le ſeul dans l'antiquité qui eut cette hardieſſe; Strabon, dans [illegible]e. livre, dit qu'il y avait dans les Indes une [illegible] de Brachmanes qui auraient été honte deux

porter des vêtemens. Aujourd'hui encor on voit des pénitens dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du tems d'Isaïe il y eût un seul usage qui ressemblat aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'esprit. Dieu étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudiere bouillante tournée au Nord ; cette chaudiere représente les peuples qui viendront du Septentrion ; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achete une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules ; il envoye ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux rois voisins, pour les avertir de se soumettre au Roi de Babylone Nabuchodonosor, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage ; il prédit aux Juifs que les peres mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs peres. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumiere, & quatre roues couvertes d'yeux ; il mange un volume de parchemin ; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique ; il met à terre une poêle de fer ; il couche trois cens quatre-vingt dix j[illegible] sur le côté gauche, & quarante jours sur le [illegible] droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge,

de fêves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.* Mais aprèr avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troisieme.

Le même Ezéchiel a des allégories encor plus sursurprenantes.

Il introduit le Seigneur qui parle ainsi; * Quand tu nâquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni salée.... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru.... J'ai passé, j'ai connu que c'était le tems des amans. Je t'ai couverte, & je me suis étendu sur ton ignominie.... Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton, des braselets, un colier, des pendans d'oreille.... Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es prostituée dans les carrefours, tu as ouvert tes jambes à tous les passans.... tu as recherché les plus robustes.... On donne de l'argent aux courtisanes, & tu en as donné à tes amans &c.

* Oolla a forniqué sur moi; elle a aimé avec fureur ses amans, princes, magistrats, cavaliers.... Sa sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le membre d'un âne, & qui.... comme des chevaux.

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossieres; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles signifiaient les apostasies de Jérusalem

* Ezech. ch. 16.
* Ezech. ch. 23.

& de Samarie; Ces apostasies étaient représentées très souvent comme une fornication, comma un adultere. Il ne faut pas, encor une fois, juger des mœurs, des usages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne se ressemblent pas plus que la langue Française ne ressemble au Chaldéen & à l'Arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophête Osée (chapitre 1.) de prendre pour sa femme une prostituée, & il obéit. Cette prostituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils Jesrael: c'est un tipe de la maison de Jéhu, qui périra, parce que Jéhu avait tué Joram dans Jesrael. Ensuite le Seigneur ordonne à Osée d'épouser une femme adultere qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Israël qui regardent les dieux étrangers & qui aiment le marc de raisin (chap. 3.) le Seigneur dans la prophétie d'Amos menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudiere. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs & de notre tour d'esprit; & si on examine les usages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également opposés à nos coutumes, non seulement dans les tems reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.

CHAP. QUARANTE-QUATRIEME.

DES PRIERES DES JUIFS.

Il nous reste peu de prieres des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des mystères & l'ancienne priere à Isis rapportée dans Apulée. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation

par les prieres qu'elle fait à Dieu ; on s'appercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs Psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion ; & ils demandent au Seigneur dans le style oriental tous les biens terrestres.

Tu arroseras les montagues, la terre sera rassasiée de fruits.

Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur ; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.

* Juda est une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées ?

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un style non moins figuré.

Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations ; tu les régiras avec une verge de fer.

Mon Dieu, traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchans, punissez-les comme ils le méritent.

Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient conduits dans le sépulchre.

Seigneur, prenez vos armes & vôtre bouclier, tirez vôtre épée, fermez tous les passages, que mes ennemis soient couvert de confusion, qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piége.

Que la mort les surprenne, qu'ils descendent tous vivans dans la fosse.

Dieu brisera leurs dents dans leur bouche, il mettra en poudre les machoires de ces lions.

Ils souffriront la faim comme des chiens, ils se

Ps. 88. Ps. 103. * Ps. 107. Ps. 2. Ps. 27. Ps. 30. Ps. 34. Ps. 54. Ps. 57. Ps. 58.

disperseront pour chercher à manger, & ne seront point rassassiés.

Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds.

Réprimez ces bêtes sauvages, c'est une assemblée de peuples semblables à des taureaux & des uaches. — Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en sera abreuvée.

Faites fondre sur eux tous les traits de vôtre colére, qu'ils soient exposés à vôtre fureur, que leur demeure & leurs tentes soient désertes.

Répandez abondamment vôtre colére sur les peuples à qui vous êtes inconnu.

Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vant emporte, comme une forêt brûlée par le feu.

Asservissez le pécheur, que le malin soit toujours à son côté droit.

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera.

Que sa priére lui soit imputée à péché, que ses enfans soient orphelins, & sa femme veuve; que ses enfans soient des mendians vagabonds; que l'usurier enléve tout son bien.

Le Seigneur juste coupera leurs têtes: que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe séche des toîts.

Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mammelle, & qui les écrasera contre la pierre, &c.

On voit que si Dieu avait exaucé toutes les priéres de son peuple, il ne serait resté que des Juifs sur la terre; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient détestés; & en demandant sans cesse que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïssaient, ils semblaient demander la ruine de la terre entiere. Mais

Ps. 59. Ps 67. Ps. 68 Ps. 78. Ps. 82. Ps. 108. Ps. 128. Ps. 136.

il faut toujours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les même priéres, & de lui demander qu'on éventre les meres & les enfans encor à la mammelle, & qu'on les écrase contre la pierre Dieu étant reconnu pour le pere commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs psaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grace a sur la loi de rigueur. Et plut à Dieu que sous une loi sainte & avec des priéres divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos freres, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miséricorde!

CHAP. QUARANTE-CINQUIEME.

DE JOSEH,

HISTORIEN DES JUIFS.

ON ne doit pas s'étonner que l'histoire de Flavian, Joseph trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très-peu d exemplaires: il fallait au moins trois mois à un copite habile pour la transcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares: peu de Romains daignent lire les annales d'une chétive nation d'esclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponse de Joseph à Appion, qu'il trouva un petit nombre de

lecteurs ; & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du tems de Titus, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple juif. Ces Romains ne pouvaient guères savoir que Joseph avait tiré la plûpart des faits des livres sacrés dictés par le Saint-Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que Joseph avait ajouté beaucoup de choses à la Bible, & en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fonds de quelques historiettes dans le troisiéme livre d'Esdras, & que ce livre d'Esdras est un de ceux qu'on nomme Apocryphes.

Que devait penser un Sénateur Romain en lisant ces contes orientaux? Joséph rapporte (liv. 10. ch. 12.) que Darius fils d'Astiage avait fait le prophête Daniel, Gouverneur de trois cent soivante Villes lorsqu'Il défendit sous peine de la vie de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que Daniel gouvernait trois cent soixante Villes.

Joseph semble supposer ensuite que toute la Perse se fit juive.

Le même Joseph donne au second temple des Juifs, rebâti par Zerobabel, une singuliére origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius.* Un esclave Juif intime ami du roi des rois ! c'est à peu-près comme si un de nos Historiens nous disait qu'un fanatique des Cévennes délivré des galéres, était l'intime ami de Louis XIV.

Quoiqu'il en soit, selon Flavian Joseph, Darius qui était un Prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa Cour une question digne du mercure galant, savoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes ? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompense avoir une tiare de

sin, une robe de pourpre, un colier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois. Zorobabel prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, Apamée la maîtresse du roi mon seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de sa sacrée Majesté, & lui ôter son turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponse de Zorobabel si comique, que sur le champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux Académiciens a fait de Soliman & d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'Auteur du nez retroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or, & que le Rui de France ne l'a point appellé mon cousin; nous ne sommes plus au tems des Darius.

Ces rêveries dont Joseph surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les Payens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que Joseph avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible sacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que Joseph lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'histoire juive. Les apparitions des Anges aux Patriarches, le passage de la mer rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple juif en si peu de tems, & dans un aussi petit terrain, tous les prodiges qui signalerent cette nation ignorée,

furent traitées avec ce mépris, qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple Roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en esclavage.

Joseph sentait bien que tout ce qu'il écrivait, révolterait des auteurs prophanes; il dit en plusieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra*. Il craint d'effaroucher les esprits; il diminue autant qu'il peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains qui n'avaient que le sens commun, & qui n'avaient pas encor la foi, de n'avoir regardé l'historien Joseph que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les Titus, les Trajans, les Antonins, & que tout le Sénat & les Chevaliers Romains nos maîtres, nous qui éclairés par des lumieres supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de Joseph, & les sublimes vérités que la sainte Ecriture nous annonce.

CHAP. QUARANTE-SIXIEME.

D'UN MENSONGE DE FLAVIAN JOSEPH, *CONCERNANT* ALEXANDRE ET LES JUIFS.

LOrs qu'Alexandre élu par tous les Grecs comme son pere, & comme autrefois Agamemnon, pour aller venger la Gréce des injures de l'Asie, eût

remporté la victoire d'Issus, il s'empara de la Sirie : l'une des provinces de Darah ou Darius ? il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à Darius tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut assiéger Tir. Cette Ville était sous la protection des Rois de Perse, & souveraine de la mer; Alexandre la prit après un siége opiniâtre de sept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il osa faire sur la mer, est encore aujourd'hui regardée comme le modele que doivent suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant Alexandre que le Duc de Parme prit Anvers, & le Cardinal de Richelieu la Rochelle, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes. Rollin à la vérité, dit qu'Alexandre ne prit Tir, que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de son peuple. Mais Alexandre pouvait avoir encor d'autres raisons, il fallait après avoir soumis Tir, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi Alexandre ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'Arrien, Quinte-Curce, Diodore, Paul Orose même, le rapportent fidélement d'après le journal d'Alexandre.

Que fait Joseph pour relever sa nation sujette des Perses, tombée sous la puissance d'Alexandre avec toute la Sirie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand homme? Il prétend qu'Alexandre en Macédoine avait vû en songe le grand prêtre des Juifs Jaddus (supposé qu'il y eût en effet un prêtre juif dont le nom finit en us) que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses, que c'était par cette raison qu'Alexandre avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siége de Tir de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem, comme le grand-prêtre Jaddus

avait autrefois apparu en ſonge à Alexandre ; il reçut auſſi en ſonge un ordre de Dieu d'aller ſaluer ce Roi ; il obéit, & revêtu de ſes habits Pontificaux, ſuivi de ſes Lévites en ſurplis, il alla en proceſſion au-devant d'Alexandre : dès que ce Monarque vit Jaddus, il reconnut le même homme qui l'avait averti en ſonge ſept ou huit ans auparavant de venir conquerir la Perſe ; & il le dit à Parménion. Jaddus avait ſur ſa tête ſon bonnet orné d'une lame d'or, ſur laquelle était gravé un mot hébreu ; Alexandre qui ſans doute entendait l'hébreu parfaitement, reconnut auſſi-tôt le nom Jehovah, & ſe proſterna humblement, ſachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. Jaddus lui montra auſſi-tôt des prophéties qui diſaient clairement qu'Alexandre s'emparerait de l'empire des Perſes, prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choiſi pour ôter à ſon peuple chéri toute eſpérance de régner ſur la terre promiſe, ainſi qu'il avait choiſi autrefois Nabucodonoſor & Cirus qui avaient poſſédé la terre promiſe l'un après l'autre. Ce conte abſurde du Romancier Joſeph ne devait pas, ce me ſemble, être copié par Rollin, comme s'il était atteſté par un Ecrivain ſacré.

Mais c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire ancienne ; & bien ſouvent la moderne.

CHAP. QUARANTE-SEPTIEME.

DES PRÉJUGÉS POPULAIRES

Auxquels les Ecrivains ſacrés ont daigné ſe conformer, par condeſcendance.

LEs livres ſaints ſont faits pour enſeigner la morale, & non la phyſique.

Le ſerpent paſſait dans l'antiquité pour le plus

habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le ferpent fut affez fubtil pour féduire Eve. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'Ecrivain facré fait parler le ferpent, & l'âneffe de Balaam. Plufieurs Juifs & plufieurs Docteurs Chrétiens ont regardé cette hiftoire comme une allégorie ; mais foit emblême, foit réalité, elle eft également refpectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin fe proportione à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour préfider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient folides ; on les nommait en hébreu Rakiak, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduifimes par firmament. Il portait des eaux, lefquelles fe répandaient par des ouvertures. L'écriture fe proportionne à cette phfique.

Les Indiens, les Caldéens, les Perfans imaginaient que Dieu avait formé le monde en fix tems. L'auteur de la Genèfe, pour ne pas effarourcher la faibleffe des Juifs, repréfente Dieu formant le monde en fix jours, quoiqu'un mot & un inftant fuffifent à fa toute-puiffance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans les pays fecs, brûlés du foleil ; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel ; Dieu eft toujours repréfenté comme un homme ; il fe promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot *ame*, Ruah, fignifie le fouffle, la vie : l'ame eft toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèfe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une efpéce de raifon. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Perſonne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel ; il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, & Homère en parle toujours ainſi. L'écriture l'appelle l'arc de Dieu, le ſigné d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait en préſentant cette couleur aux meres avant qu'elles conçuſſent : l'auteur de la Génèſe dit que Jacob eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité ſe ſervait des charmes contre la morſure des ſerpens ; & quand la playe n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureuſement ſucée par des charlatans nommés Pſilles, ou que'nfin qu'on avait appliqué avec ſuccès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'euſſent opéré. Moïſe éleva un ſerpent d'airain, dont la vuë guériſſait ceux que les ſerpens avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée ſur l'expérience journaliere de voir des mouches & des vermiſſeaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption eſt le principe de la génération. Puiſqu'on croyait qu'un corps mort produiſait des mouches, on ſe figurait que le moyen sûr de procurer des abeilles, était de préparer les peaux ſanglantes des animaux de la manière requiſe pour opérer cette métamorphoſe. On ne faiſait pas réflexion combien les abeilles ont d'averſion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur eſt contraire. La méthode de faire naître ainſi des abeilles ne pouvait réuſſir ; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. Virgile dans ſon quatriéme chant des Géorgies, dit que cette opération

ration fut heureusement faite par Aristée ; mais aussi il ajoute que c'est un miracle, *mirabile monstrum.*

C'est en rectifiant cet antique préjugé qu'il est rapporté que Samson trouva un essain d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encor une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le psalmiste se prête à cette erreur en disant ps. 58. *Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de se figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs régles, subsiste encor dans le petit peuple, ainsi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un sang corrompu, & que si un homme approchait de sa femme dans ce tems critique, il faisait nécessairement des enfans lépreux & estropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique ch. 20, condamne à mort l'homme & la femme qui se seront rendu le devoir conjugal dans ce tems critique.

Enfin l'esprit saint veut bien se conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourrisse pour meurir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur persuader la résurrection, *Insensés, ne savez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour se vivifier?* on sait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourrissait, il ne leverait pas ; mais alors on était dans cette erreur; & le St. Esprit daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que St. Jérome appelle parler par œconomie.

Toutes les maladies de convulsions passerent pour des possessions de diable, dès que la doctrine des diables fut admise. L'épilepsie chez les Romains comme chez les Grecs fut appellée le *mal sacré*. La mélancolie accompagnée d'une espèce de rage, fut encor un mal dont la cause était ignorée, ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appellés démoniaques, lykantropes chez les Grecs. L'écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient souvent tourmentés des furies ; elles avaient réduit Oreste à un tel désespoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient poursuivi Alcmeon, Etéocle & Polinice. Les Juifs Hellénistes qui furent instruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des espéces de furies, des esprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les Saducéens ne reconnaissaient point de diables ; mais les Pharisiens les reçurent un peu avant le régne d'Hérode. Il y avait alors chez les Juifs des exhorcistes qui chassaient les diables ; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de Salomon. Enfin ils étaient tellement en possession de chasser les diables, que notre Sauveur lui-même accusé, selon St. Matthieu, de les chasser par les enchantemens de Belzébuth, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande si c'est par Belzébuth qu'ils triomphent des esprits malins ?

Certes, si les mêmes Juifs qui firent mourir Jésus avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, si les Pharisiens chassaient en effet les diables, ils faisaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur ; ils avaient le don que Jésus communiquait à ses disciples ; & s'ils ne l'avaient pas, Jésus se conformait donc au préjugé populaire, en daignant supposer

que ses inplacables ennemis, qu'il appellait race de vipéres, avaient le don des miracles & dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les Juifs ni les Chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative long-tems si commune. Il y a toujours des exorcistes, mais on ne voit plus de diables, ni de possédés, tant les choses changent avec le tems! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés: & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un édifice divin sont inutiles quand il est au comble. Tout a changé sur la terre; la vertu seule ne change jamais: elle est semblable à la lumiére du soleil, qui ne tient presque rien de la matière connue, & qui est toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son auteur.

CHAP. QUARANTE-HUITIEME.

DES ANGES,

DES GÉNIES DES DIABLES,

chez les anciennes nations & chez les Juifs.

TOut a sa source dans la nature de l'esprit humain; tous les hommes puissans, les Magistrats, les Princes avaient leurs messagers; il était vraisemblable que les Dieux en avaient aussi. Les Caldéens & les Perses semblent être les premiers qui parlerent des Anges. Les Parsis ignicoles qui subsistent encor, ont communiqué à l'Auteur de la Religion des anciens Parsis, * les noms des Anges

* Hide de Religione veterum persarum.

que les premiers Perses reconnaissaient. On en trouve cent dix-neuf ; parmi lesquels ne sont ni Raphaël, ni Gabriël ; que les Perses n'adopterent que long-tems après. Ces mots sont Caldéens ; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité : car avant l'histoire de Tobie on ne voit le nom d'aucun Ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du Sadder, ne comptaient que douze Diables ; & Arimane était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisans que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au-lieu de Génies tutélaires eurent des divinités secondaires, des héros & des demi-dieux. Au-lieu de Diables ils eurent Até, Erinnis, les Euménides. Il me semble que ce fut Platon qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais Génie, qui présidait aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquerent d'avoir chacun deux Génies ; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguerent en dix classes, les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du Canon Hébreu.

Ces Anges eurent toujours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encor aujourd'hui, en leur donnant des aîles. Raphaël conduisit Tobie. Les Anges qui apparurent à Abraham, à Loth, bûrent & mangérent avec ces patriarches ; & la brutale fureur des habitans de Sodôme ne prouve que

trop que les Anges de Loth avaient un corps. Il ferait même difficile de comprendre commens les Anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de Dieu. Il parle le langage humain avec Adam & Eve, il parle même au serpant; il se proméne dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne conserver avec Abraham, avec les Patriarches, avec Moïse. Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèse, *faisons l'homme à nôtre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible ressemblance de la forme de son créateur; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chûte des Anges transformés en Diables, en Démons, soit le fondement de la religion juive & de la chrétienne, il n'en est pourtant rien dit dans la Genèse, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèse dit expressément qu'un serpent parla à Eve & la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile, le plus rusé de tous les animaux; & nous avons observé que toutes les nations avaient cette opinion du serpent. La Genèse marque encor positivement que la haine des hommes pour les serpents vient du mauvais office que cet animaux rendit au genre-humain; que c'est depuis ce tems-là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchons à l'écraser; & qu'enfin il est condamné par sa mauvaise action à ramper sur le ventre, & à manger la poussiére de la terre. Il est vrai que le serpent ne se nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un des Anges rebelles devenus démons, qui venait exercer

sa vengeance sur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'est aucun passage dans le Pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation. En ne consultant que nos faibles lumieres.

Sathan paraît dans Job le maître de la terre, subordonné à Dien. Mais quel homme un peu versé dans l'antiquité ne sait que ce mot *Sathan* était Caldéen, que ce Sathan était l'Arimane des Perse adopté par les Caldéens, le mauvais principe qui dominait sur les hommes ? Job est representé comme un pasteur Arabe, vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déjà dit que les mots Arabes conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le Livre fut d'abord écrit par des Arabes. Flavian Joseph, qui ne le compte point parmi les Livres du Canon Hébreu, ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Les démons, les diables, chassés d'un globe du Ciel, précipités dans le centre de nôtre globe, & s'échapant de leur prison pour tenter les hommes, sont regardés depuis plusieurs siécles comme les Auteurs de nôtre damnation. Mais encor une fois, c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien testament. C'est une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'Isaïe, *Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, qui paraissais le matin ?* désigne la chûte des Anges, & que c'est Lucifer qui se déguisa en serpent pour faire manger la pomme à Eve & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrangére ressemble à ces énigmes qu'on faisait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colléges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait, C'est l'hiver & le printems ; l'autre, C'est la neige & le feu ; un autre, C'est la rose & l'épine, ou bien, C'est la force & la faiblesse : & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singuliére de l'étoile du matin au Diable. Isaïe dans son 14e. chap. en insultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit, *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les sapins, les cédres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes? comment ès-tu couché avec les vers & la vermine? comment ès-tu tombée du ciel, étoile du matin, Hélel, toi qui pressais les nations; tu ès abbatue en terre!*

On a traduit cet *Hélel* en Latin par Lucifer; on on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant une étoile tombée du ciel, était un Ange qui avait fait la guerre à Dieu: il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géants armés contre les dieux répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des Anges s'étaient soulevés contre leur maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'Epître de Saint Jude, où il est dit, „ *Dieu a gardé dans les ténè-*
„ *bres, enchaînés jusqu'au jugement du grand jour,*
„ *les Anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui*
„ *ont abandonné leur propre demeure.... Malheur à*
„ *ceux qui ont suivi les traces de Caïn..... desquels*
„ *Enoc septiéme homme après Adam a pro-*
„ *phétisé, en disant, Voici le seigneur est venu avec*
„ *ses millions de saints, &c.*

On s'imagina qu'Enoc avait laissé par écrit l'histoire de la chûte des Anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premiérement, Enoc n'écrivit pas plus que Seth, à qui les Juifs attribuétent des livres; & le faux Enoc que cite St. Jude, est reconnu pour être forgé par un Juif. (*a*) Seecon-

(*a*) Il faut pourtant que ce livre d'Enoc ait quelque

dement, ce faux Enoc ne dit pas un mot de la rébellion & de la chûte des Anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ses *Egregori*.

„ Le nombre des hommes s'étant prodigieuse-
„ ment accru, ils eurent de très-belles filles; les
„ Anges, les vaillants, *Egregori*, en devinrent amou-
„ reux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs.
„ Ils s'animérent entr'eux; ils se dirent, Choisissons
„ nous des femmes parmi les filles des hommes de
„ la terre. Semiaxas leur prince dit, Je crains que
„ vous n'osiez pas accomplir un tel dessein, & que
„ je ne demeure seul chargé du crime. Tous ré-
„ pondirent, Faisons serment d'exécuter nôtre des-
„ sein, & dévouons-nous à l'anathême si nous y
„ manquons. Ils s'unirent donc par serment & fi-
„ rent des imprécations. Ils étaient deux cent en
„ nombre. Ils partirent ensemble du temps de Ja-
„ red, & allérent sur la montagne appellée Her-
„ monim à cause de leur serment. Voici le nom
„ des principaux, Semiaxas, Atarculph, Araciel,
„ Chobabiel Hosampsich, Zaciel Parmar, Thau-
„ saël, Samiel, Tiriel, Sumiel.

antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches, autre livre Juif, retouché dar un chretien du premier siécle: & ce testament des douze patriarches est même cité par St. Paul dans sa premiere épitre aux Thessaloniciens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche Ruben porte au chap. 6. *La colère du Seigneur tomba enfin sur eux.* Et St. Paul dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douzes testaments ne sont pas conformes à la Genèse dans tous les faits. L'inceste de Juda, par exemple, n'y est pas raporté de la même maniere. Juda dit qu'il abusa de sa belle-fille étant yvre. Le testament de Ruben a cela de particulier, qu'il admèt dans l'homme sept Organes des sens au lieu de cinq; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces patriarches se répentent dans ce testament d'avoir vendu leur frere Joseph.

„ Eux & les autres prirent des femmes l'an onze „ cent soixante & dix de la création du monde. De „ ce commerce nâquirent trois genres d'hommes, les „ géants Naphilim, &c.

L'auteur de ce fragment, écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers tems ; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie que les dates ; point de réflexions, point de maximes, c'est l'ancienne maniere orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : „ Or en ce tems il y „ avait des géants sur la terre, car les enfans de „ Dieu ayant eu commerce avec les filles des hom„ mes, elles enfantérent les puissans du siécle.

Le livre d'Enoc & la Genèse sont entiérement d'accord sur l'accouplement des Anges avec les filles des hommes, & sur la race des géants qui en nâquit. Mais ni cet Enoc, ni aucun livre de l'ancien testament, ne parle de la guerre des Anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Il n'est question des esprits malins & du diable que dans l'allégorie de Job, dont nous avons parlé, laquelle n'est pas un livre Juif, & dans l'avanture de Tobie. Le diable Asmodée, ou Shammadey qui étrangla les sept premiers maris de Sara, & que Raphaël fit déloger avec la fumée du foie d'un poisson, n'était point un diable Juif, mais Persan. Raphaël l'alla enchaîner dans la haute Egypte ; mais il est constant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencérent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, & ce fut quand la secte des Pharisiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penser que le serpent qui tenta Eve fût un Diable, un Ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui sert de fon-

dement à tout l'édifice ne fut posée que la derniere. Nous n'en révérons pas moins l'histoire de la chûte des Anges devenus diables ; mais nous ne savons où en trouver l'origine.

On appella diables Belzebuth, Belphegor Astaroth ; mais c'étaient d'anciens dieux de Sirie. Belphegor était le Dieu du mariage ; Belzebuth, ou Bel-se-buth, signifiait le Seigneur qui préserve des insectes. Le Roi Okosias même l'avait consulté comme un Dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie ; & Elie indigné de cette démarche avait dit, *N'y a-t-il point de Dieu en Israël pour aller consulter le Dieu d'Accaron ?*

Astaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'Apôtre Jude dit encor *que le diable se querela avec l'Ange Michaël au sujet du corps de Moïse.* Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juifs. Cette dispute de Michaël avec le diable n'est que dans un livre apocriphe intitulé, *Analipses de Moïse*, cité par Origéne dans le troisieme livre de ses principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables jusques vers le tems de leur captivité à Babylone. Ils puiserent cette doctrine chez les Perses qui la tenaient de Zoroastre.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme & la mauvaise foi qui puissent nier tous ces faits ; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple Juif. Notre sainte religion a consacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrévu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

CHAPIT. QUARENTE-NEUVIÉME.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES NATIONS, OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

LEs livres ſacrés n'ayant jamais décidé ſi les Juifs avaient été les maîtres ou les diſciples des autres peuples, il eſt permis d'examiner cette queſtion,

Philon dans ſa rélation de ſa miſſion auprès de Caligula, commence par dire qu'*Iſraël* eſt un terme Caldéen, que c'eſt un nom que les Caldéens donnerent aux juſtes conſacrés à Dieu, qu'*Iſraël* ſignifie *voyant Dieu*. Il parait donc prouvé par cela ſeul que les Juifs n'appellerent Jacob *Iſraël*, qu'ils ne ſe donnerent le nom *d'Iſraëlites*, que lorſqu'ils eurent quelque connaiſſance du Caldéen. Or ils ne purent avoir connaiſſance de cette langue que quand ils furent eſclaves en Caldée. eſt-il vraiſemblable que dans les déſerts de l'Arabie pétrée, ils euſſent appris déjà le Caldéen ?

Flavian Joſeph dans ſa réponſe à Appion, à Liſimaque & à Molon (liv. 2. ch. 5.) avoue en propres termes, *Que ce ſont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à ſe faire circoncire, comme Hérodote le témoigne*. En effet, ſerait-il probable que la nation antique & puiſſante des Egyptiens, eut pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de ſon aveu ne fut circoncis que ſous Joſué ?

Les livres ſacrés eux-mêmes nous apprennent que Moïſe avait été nourri dans les ſciences des Egyp-

tiens, & ils ne disent nulle part que les Egyptiens ayent jamais rien appris des Juifs. Quand Salomon voulut bâtir son temple & son palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il est dit même qu'il donna vingt villes au roi Hiram, pour obtenir des ouvriers & des cédres: c'était sans doute payer bien chérement, & le marché est étrange; mais jamais les Tyriens demanderent-ils des artistes Juifs?

Le même Joseph dont nous avons parlé avoue que sa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut longtems aucun commerce avec les autres nations*, qu'elle fut *sur-tout inconnue des Grecs, qui connaissaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner* (ajoute-t-il liv. 1er. ch. 5.) que *notre nation éloignée de la mer, & ne se piquant point de rien écrire, ait été si peu connue?*

Lorsque le même Joseph raconte avec ses exagérations ordinaires, la maniere aussi honorable qu'incroyable, dont le roi Ptolomée Philadelphe acheta une traduction Grecque des livres Juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, Joseph, dis-je, ajoute que Démétrius de Phalere, qui fit faire cette traduction pour la bibliothéque de son roi, demanda à l'un des traducteurs, » comment il se » pouvait faire qu'aucun historien, aucun poëte » étranger n'eût jamais parlé des loix Juives; » le traducteur répondit, » Comme ces loix sont toutes » divines, personne n'a osé entreprendre d'en par» ler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été » châtiés de Dieu. Théopompe voulant en insérer » quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit » durant trente jours; mais ayant reconnu dans un » songe qu'il était devenu fou pour avoir voulu » pénétrer dans les choses divines, & en faire part » aux prophanes, * il appaisa la colere de Dieu par

* Joseph hist. des Juifs, liv. 12. ch. 2.

à ses prieres, & rentra dans son bon sens.

» Théodecte poëte Grec ayant mis dans une tra-
» gédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres
» saints, devint aussi-tôt aveugle, & ne recouvra la
» vue qu'après avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de Joseph indignes de l'histoire, & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction Grecque des livres Juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins Joseph en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnerent aux lettres Grecques; on les appella les Juifs Hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs depuis Alexandre prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure, & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

CHAPIT. CINQUANTIÉME.

DES ROMAINS.

Commencement de leur Empire & de leur Religion; leur tolérance.

LEs Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cent cinquante ans avant notre Ere vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toscans & des Grecs.

Les Toscans lui communiquerent la superstition des augures, superstition pourtant fondées sur des observations physiques, sur le passage des oiseaux dont on augurait les changemens de l'atmosphère. Il semble que toute superstition ait une chose naturelle pour principe, & que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare ; aussi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du tems des rois & des premiers consuls, n'était pas si étendu que celui de Raguse. Il ne faut pas sans doute entendre par ce nom de Roi, des monarques tels que Cirus & ses successeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être despotique. Les dépouilles se partagent en commun, & chacun défend sa liberté comme son bien propre. Les premiers Rois de Rome étaient des capitaines de flibustiers.

Si l'on en croit les historiens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ses voisins. Il devait être exterminé, mais la férocité & le besoin qui le portait à ces rapines, rendirent ses injustices heureuses ; il se soutint étant toujours en guerre ; & enfin, au bout de quatre siécles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les soumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golfe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au tems de Silla. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cent ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le sein de la République il y eut de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le

tems, policerent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les législateurs de l'occident.

Les Grecs paraissaient dans les prémiers tems de leurs Républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des répaires de leurs sept montagnes avec des poignées de foin, *manipli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins. Ceux-là au contraire ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq mille à la ronde les Eques, les Volsques, les Antiats. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand Roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous jusques vers le tems de Scipion l'Africain.

J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes c'est qu'ils adopterent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs, & qu'au fond le Sénat & les Empereurs reconnurent toujours un Dieu suprême, ainsi que la plupart des Philosophes & des Poëtes de la Gréce.

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penser comme lui? mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'état, il faut se soumettre à cette loi. Or les Romains par leurs loix adopterent tous les Dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déja remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent; *separatim nemo habessit Deos neve advenas nisi publicè adscitos*: que personne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les divinités du

monde, cette espece d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine, versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encor très-remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa maniere de penser. Il n'y en a pas eu un seul exemple depuis Romulus jusqu'à Domitien, & chez les Grecs il n'y eut que le seul Socrate.

Il est encor incontestable que les Romains comme les Grecs adoraient un Dieu suprême. Leur Jupiter était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le Dieu très grand & très bon, *Deus optimus maximus*. Ainsi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu suprême, & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu, à cette indulgence universelle qui sont par-tout le fruit de la raison cultivée, se joignit une foule de superstitions qui étaient le fruit ancien de la raison commencée & erronnée. On sait bien que les poulets sacrés & la déesse Pertunda & la déesse Cloacina sont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises? C'est qu'étant anciennes elles étaient cheres au peuple, & qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les Scipions, les Paul-Emiles, les Cicérons, les Catons, les Césars avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie, la politique s'en sert comme d'un mords que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche, jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire, & que la politique profite de cette

seconde

seconde erreur, comme elle a profité de la premiere.

CHAP. CINQUANTE-UNIEME.

QUESTIONS SUR LES CONQUETES DES ROMAINS, ET LEUR DECADENCE.

POurquoi les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit sous Romulus, devinrent-ils avec le tems les plus grands conquérans de la terre; & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu six cent trente-mille soldats en sortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient sous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir seulement Tyr & Sidon dans leur voisinage? Pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage? Ils avaient tout l'entousiasme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le Dieu des armées était toujours à leur tête; & cependant ce sont les Romains éloignés d'eux de dix-huit cent milie qui viennent à la fin les subjuguer & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant, & ne considérant que les causes secondes) que si les Juifs qui espéraient la conquête du monde, ont été presque toujours asservis, ce fut leur faute? Et si les Romains dominerent, ne le mériterent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humble-

ment pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cent cinquante ans ne purent-ils conqueir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues ? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à Pitrhus;

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employérent-ils sept cent années à se donner enfin un Empire à peu-près aussi vaste que celui qu'Aléxandre conquit en sept ou huit années ? est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuses, & qu'Aléxandre eut à faire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet Empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains, amollis à leur tour sous Honorius & sous ses successeurs? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de Marius, les Romains dûrent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire, les peuples du Nord, déchireraient l'Empire lorsqu'il n'y aurait plus de Marius.

La faiblesse des Empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le Christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, & la mollesse à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats, tout appellait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerriere, & qui

accablérent Rome languissante, sous des Empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, innodérent l'Empire Romain, quelles mesures les deux Empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages ? La différence de l'*Omoosios* à *l'Omousios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. Nestorius patriarche de Constantinople qui eut d'abord un grand crédit sous Théodose second, obtint de cet Empereur qu'on persécutat ceux qui pensaient qu'on devait rebaptiser les chrétiens apostats repentants, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14. de la Lune de Mars, ceux qui ne faisaient pas plonger trois fois les baptisés ; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentérent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge *Antropotokos* ; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appellat *Theotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitérent une persécution violente. Ces querelles occupérent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les Barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi Alaric qui au commencement du cinquiéme siécle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace ? Comment hazarda-t-il de se trouver pressé entre l'Empire d'Orient & celui d'Occident ? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête ? Les Historiens de ces tems-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous dévelopent point ce mystère ; mais il est aisé de le deviner. Alaric avait été général d'Armée sous Théodose I, Prince, violent, dévot & imprudent, qui perdit l'Empire en confiant sa défense aux Goths. Il

vainquit avec eux ſon compétiteur Eugène ; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. Théodoſe ſoudoyait Alaric & ſes Goths. Cette paye devint un tribut quand Arcadius fils de Théodoſe fut ſur le trône de l'Orient. Alaric épargna donc ſon tributaire pour aller tomber ſur Honorius & ſur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre Stilicon, le ſeul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà arrêté les efforts des Barbares. Honorius ſur de ſimples ſoupçons lui fit trancher la tête ſans forme de procès. Il était plus aiſé d'aſſaſſiner Stilicon que de battre Alaric. Cet indigne Empeureur retiré à Ravenne, laiſſa le Barbare, qui lui était ſupérieur en tout, mettre le ſiége devant Rome. L'ancienne maîtreſſe du monde ſe racheta du pillage au prix de cinq mille livres peſant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de ſoye, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde ſervirent à la raçon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'Alaric extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un Empereur qui devint ſon premier ſujet. L'année d'après trompé par Honorius, il le punit en ſaccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré ; les habitans du Nord y pénétrérent de tous côtés, & les Empereurs d'Orient ne ſe maintinrent qu'en ſe rendant tributaires.

C'eſt ainſi que Théodoſe II le fut d'Attila. L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de Conſtantin, qui avait transféré l'Empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas viſiblement une deſtinée qui fait l'accroiſſement & la ruine des Etats ? Qui aurait prédit à Auguſte qu'un jour le Capitole ſerait occupé par un Prêtre d'une religion tirée de la religion Jui-

ve ; aurait bien étonné Auguste. Pourquoi ce Prêtre s'est-il enfin emparé de la Ville des Scipions & des Césars ? c'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu le maître presque sans effort, comme les Evêques d'Allemagne vers le treiziémé siécle devinrent souverains des peuples dont ils étaient Pasteurs.

Tout événement en améne un autre auquel on ne s'attendait pas. Romulus ne croyait fonder Rome ni pour les Princes Goths, ni pour des Evêques. Aléxandre n'imagina pas qu'Aléxandrie appartiendrait aux Turcs ; & Constantin n'avait pas bâti Constantinople pour Mahomet second.

CHAP. CINQUANTE-DEUXIEME.

DES PREMIERS PEUPLES QUI ECRIVIRENT L'HISTOIRE ET DES FABLES DES PREMIERS HISTORIENS.

IL est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mêlange de merveilleux, toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encor à plusieurs siécles au-delà sans dattes précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Sy-

riens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errants doivent être les derniers qui ayent écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des Archives & de les conserver, parce qu'ils ont peu de besoins, peu de loi, peu d'événémens, qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire, & qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire, un peuple errant encor moins, une simple ville très-rarement.

L'histoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques régistres très-sommaires, qui sont conservés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuse détruit souvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'est qu'au bout de plusieurs siécles qu'une histoire un peu détaillée peut succéder à ces régistres informes, & cette premiere histoire est toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainsi les Grecs n'eurent leur Hérodote que dans la quatre-vingtiéme Olympiade, plus de mille ans après la premiere époque rapportée dans les marbres de Paros. Fabius Pictor, le plus ancien Historien des Romains, n'écrivit que du tems de la seconde guerre contre Carthage, environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or, si ces deux nations, les plus spirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé si tard leur histoire, si nos nations septentrionales n'ont eu aucun Historien avant Grégoire de Tours, croira-t'on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment sur la neige, ou des Troglodites qui se cachent dans des cavernes, ou des Arabes errants & voleurs, qui errent dans des montagnes de sable, ayent eu des Thucidides & des Xénophons? peuvent-ils savoir quelque chose

de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaiſſance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les arts dont ils étaient privés?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Eſquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de pluſieurs ſiécles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une ſuite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne ſe moquerait-on pas de ces pauvres ſauvages? Et ſi quelques perſonnes amoureuſes du merveilleux ou intéreſſées à le faire croire, donnaient la torture à leur eſprit pour rendre ces ſotiſes vraiſemblables, ne ſe moquerait-on pas de leurs efforts? & s'ils joignaient à leur abſurdité l'inſolence d'affecter du mépris pour les ſavans, & la cruauté de perſécuter ceux qui douteraient, ne ſeraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoſes de Sammonocodom, & qu'il me menace de me brûler ſi je lui fais des objections, comment dois-je en uſer avec ce Siamois?

Les hiſtoriens Romains nous content à la vérité, que le Dieu Mars fit deux enfans à une Veſtale, dans un ſiécle où l'Italie n'avait point de Veſtales, qu'une louve nourrit ces deux enfans au-lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu; que Caſtor & Pollux combattirent pour les Romains, que Curtius ſe jetta dans un goufre, & que le goufre ſe referma; mais le ſénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui douterent de tous ces prodiges: il fut permis d'en rire dans le Capitole.

Il y a dans l'hiſtoire Romaine des événemens très-poſſibles, qui ſont très-peu vraiſemblables. Pluſieurs ſavans hommes ont déjà révoqué en doute l'avanture des oyes qui ſauverent Rome, & celle de Camille qui détruiſit entiérement l'armée des Gaulois. La victoire de Camille brille beaucoup, à la vérité, dans Tite-Live; mais Polibe, plus an-

cien que Tite-Live, & plus homme d'état, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de Tite-Live ou de Polibe? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du supplice de Régulus qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même Polibe presque contemporain, Polibe qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi dont les Romains en userent avec les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer si barbarement le droit des gens avec Régulus, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auraient pu se venger?

Enfin, Diodore de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de Régulus ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le sénat Romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de Régulus, si leur pere avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de Régulus s'établit avec le tems, la haine contre Carthage lui donna cours; Horace la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jettons les yeux sur les premiers tems de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoutant; du moins il est bien difficile de croire l'avanture de Childeric & d'une Bazine femme d'un Bazin, & d'un capitaine Romain élu roi des Francs qui n'avaient point encore de rois.

Grégoire de Tours est notre Hérodote, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grecs. Les moines qui écrivirent après Grégoire furent-ils plus éclairés & plus véridiques ? Ne prodiguerent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres ? Ne chargerent ils jamais d'opprobres des Princes sages qui ne leur avaient rien donné ?

Je sais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparerent de l'Italie, & que les Visigots qui regnerent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les annales de Clovis, de Thierris, des Childebert, des Chilperics & des Clotaires, que dans celles des rois de Juda & d'Israël. Rien n'est assurément plus sauvage que ces tems barbares ; cependant, n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine Brunehaut ?

Elle était âgée de près de quatre-vingt ans quand elle mourut en 613 ou 614. Frédegaire qui écrivait sur la fin du huitiéme siécle, cent cinquante ans après la mort de Brunehaut, (& non pas dans le septiéme siécle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impression) Frédegaire, dis-je, nous assure que le roi Clotaire, prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la reine Brunehaut sur un chameau autour de son camp, ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux, la mit en piéces, après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingt ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il eſt peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiſſent tenir à une queue, & qu'on ſoit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuſe attention d'inhumer Brunehaut dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? Les moines Frédegaire & Aimoin le diſent, mais ces moines ſont-ils des de Thou & des Humes?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinziéme ſiécle dans l'abbaye de St. Martin d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce ſépulcre un reſte d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'eſt dommage qu'on n'y ait pas trouvé auſſi la corne du chameau ſur lequel on avait fait monter la reine. N'eſt-il pas poſſible que cet éperon ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car, au 15e. ſiécle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuſpendre ſon jugement ſur cette étrange avanture ſi mal conſtatée? Il eſt vrai que Paquier dit que la mort de Brunehaut *avait été prédite par la Sibylle.*

Tous ces ſiécles de barbarie ſont des ſiécles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit? Ils étaient preſque les ſeuls qui ſuſſent lire & écrire, lorſque Charlemagne ne ſavait pas ſigner ſon nom. Ils nous ont inſtruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que Charles Martel battit les Sarrazins; mais qu'il en ait tué trois cent ſoixante mille dans la bataille, en vérité c'eſt beaucoup.

Ils diſent que Clovis, ſecond du nom, devint fou; la choſe n'eſt pas impoſſible; mais que Dieu ait affligé ſon cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de Saint Denis dans l'Egliſe de ces moines pour le mettre dans ſon oratoire, cela n'eſt pas ſi vraiſemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des rois Francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges grossiers dont elle est pleine ? On y assiége continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades sans murs, défendues par des palissades de pieux, & par des fossés. On sait que ce n'est que sous Henri l'Oiseleur, vers l'an neuf cent vingt, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là sont autant de fables, & qui pis est, de fables ennuyeuses.

CHAP. CINQUANTE-TROISIEME.

DES LÉGISLATEURS,

QUI ONT PARLÉ

AU NOM DES DIEUX.

TOut Législateur profane qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses loix, était visiblement un blasphémateur, & un traitre; un blasphémateur, puisqu'il calomniait les Dieux; un traitre, puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. » Tu ne » voleras ni ne tueras ton prochain, tu auras un » soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour » & qui ont élevé ton enfance; tu ne raviras pas » la femme de ton frere; tu ne mentiras pas pour » lui nuire; tu l'aideras dans ses besoins pour mériter » d'en être secouru à ton tour » voilà les loix que

la nature a promulguées du fond des isles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni Orphée, ni Hermès, ni Minos, ni Licurgue, ni Numa n'avaient besoin que Jupiter vint au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié, Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité; tu veux me tromper, si tu l'as fait descendre pour enseigner ce que nous savons tous; tu veux sans doute la faire servir à quelqu'autre usage : tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation : je te défere au peuple comme un tyran qui blasphême.

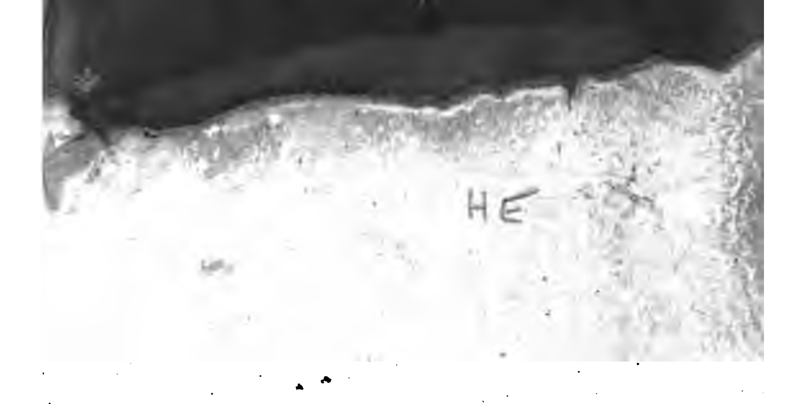
Les autres loix sont les politiques : loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des éphores, tantôt des consuls, des comices par centuries, ou des comices par tribus, un aréopage ou un sénat, l'aristocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce serait bien mal connaître le cœur humain, de soupçonner qu'il soit possible qu'un Législateur profane eût jamais établi une seule de ces loix politiques au nom des Dieux, que dans la vue de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les Législateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier supplice? Non; de même qu'aujourd'hui dans les assemblées des magistrats, il se trouve toujours des ames droites & élevées qui proposent des choses utiles à la société, sans se vanter qu'elles lui ont été révélées, de même aussi parmi les Législateurs il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des loix admirables, sans les attribuer à Jupiter ou à Minerve. Tel fut le sénat Romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Asie & à l'Afrique, sans les tromper; & tel de nos jours a

été pierre le grand, qui eût pu en imposer à ses sujets plus facilement qu'Hermès aux Egyptiens, Minos aux Crétois, & Zamolxis aux anciens Scythes.

Le reste manque. L'Editeur n'a rien osé ajouter au manuscrit de l'Abbé Bazin. *S'il retrouve la suite, il fera part aux amateurs de l'histoire.*

FIN.


HE

